BIBLIOTECA NAZ
142
B
25
NAP

BIBL. NAZ.
VITT. MAN. E III
142
B
25
NAPOLI

MEMOIRES

D.U

BARON DE TOTT.

TOME III.

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT.

TROISIEME PARTIE.

SI dans le moment de la détreſſe où Conſtantinople ſe trouvoit par l'incendie de la flotte Ottomane, les Miniſtres Turcs m'avoient vu avec plaiſir accepter une commiſſion qui marquoit de la part du Grand-Seigneur une confiance dont ils n'étoient pas jaloux, ils ne virent pas du même œil cette même confiance s'étendre ſur des objets dont la manutention ſervoit également leur avidité & celle de leurs protégés. Cependant Sultan Muſtapha étoit trop abſolu pour qu'on osât faire valoir contre moi la loi fanatique ou l'uſage abſurde qui ne permet pas aux vrais Croyans d'accepter les

ſervices d'un Chrétien. D'ailleurs, le premier pas étoit fait; & les miniſtres qui commençoient à me jalouſer, ſe réduiſirent à exiger ſeulement que je gardaſſe l'incognito. Le nom du Grand-Seigneur employé pour me faire prendre le vêtement d'Interprête, ſous le ſpécieux prétexte que la populace verroit avec peine un Européen s'occuper des détails juſqu'alors confiés aux ſeuls Muſulmans, ne me perſuada ni que le Grand-Seigneur avoit eu cette ridicule prévoyance, ni que la populace, après m'avoir vu commander aux Dardanelles, me verroit avec chagrin chargé d'opérations en apparence bien moins importantes. Je crus cependant devoir céder un moment à la baſſe jalouſie des Miniſtres; je connoiſſois leur côté foible. Le Grand-Seigneur vouloit m'employer, il vouloit tout vivement; & ſes miniſtres redoutoient & ſon impatience & l'opinion qu'il avoit de leur incapacité. Ils craignoient ſans doute auſſi que je ne profitaſſe de mon crédit ſur ſon eſprit, pour opérer quelque mutation; mais ſi cette crainte juſtifioit le deſir qu'ils avoient de m'éloigner, elle ne pouvoit leur offrir qu'un danger éventuel, & cette crainte devoit toujours céder à un danger plus preſſant, celui de mécontenter leur maître: ce fut auſſi, muni de cette arme qu'il dépendoit de moi de tourner contr'eux, que je me

rendis à la Porte, en prenant d'abord le maintien grave qui convenoit à mon nouveau vêtement : j'écoutai froidement les différens objets que le Viſir étoit chargé de traiter avec moi. L'école de promptitude étoit celui dont le Grand-Seigneur deſiroit que je m'occupaſſe au plutôt. Je vis bien à la vivacité que le Viſir mettoit dans les inſtances qu'il me fit à cet égard, que le Grand-Seigneur ne lui avoit pas laiſſé le choix des moyens que je devois employer; & continuant dans la ſeconde conférence que j'eus le lendemain à ce ſujet, d'affecter une nonchalance & une lenteur à me mouvoir qui ne m'étoit pas habituelle, le Viſir me demanda avec empreſſement ſi j'étois incommodé, ou ſi j'avois quelque ſujet de mécontentement capable de diminuer mon zèle. Rien de tout cela, lui dis-je; j'éprouve ſeulement l'effet phyſique de la robe que vous m'avez fait prendre: elle invite au repos; une ſorte d'apathie qu'elle procure ſans doute, commence à me gagner; & ſi vous perſiſtez à vouloir que je la conſerve, je ſerai bientôt au niveau de tout ce qui vous entoure. Vous croyez donc, me dit en riant le premier Miniſtre, que notre habit nuit à notre activité ? Cela pourroit bien être, continua-t-il. Quoi qu'il en ſoit, comme le Grand-Seigneur connoît la vôtre, deſire en faire uſage, & s'en prendroit à nous s'il la voyoit

diminuer ; vêtiſſez-vous commodément, demandez-nous ce dont vous avez beſoin, & faites, je vous prie, la plus grande diligence pour préparer l'eſſai du tir de promptitude dont le Grand-Seigneur veut être témoin. La Porte m'envoya le lendemain matin un Officier d'artillerie en habit de cérémonie, chargé de m'accompagner par-tout, de me précéder le bâton à la main, & de veiller à ma sûreté, ainſi qu'à ma libre entrée dans les fonderies, dans les arcenaux & autres lieux où je pourrois avoir beſoin.

Je trouvai heureuſement deux petites pièces de quatre, priſes ſur les Ruſſes dans la guerre qui avoit précédé le traité de Belgrade ; mais il falloit les faire monter & outiller : la néceſſité de former des ouvriers à ce nouveau genre de travail, me rendit ce premier eſſai d'autant plus pénible & d'autant plus fâcheux, que la peſte qui enleva cette année cent cinquante mille ames à Conſtantinople, étoit alors dans ſa plus grande force. Obligé de diriger moi-même les ouvriers, dont pluſieurs étoient attaqués de cette maladie, je n'avois pour m'en préſerver que l'odeur ſalubre des forges ; j'y ajoutois la précaution de n'employer que le bout de ma canne pour diriger l'ouvrage ; & ce qui peut-être contribua plus que tout cela à me préſerver de ce fléau, ce fut de ne ja-

mais me livrer aux funeſtes idées qu'il préſente.

Les Juifs, qui s'emparent toujours de l'induſtrie qu'on néglige ou qu'on mépriſe, ſont, à Conſtantinople, en poſſeſſion de tous les ouvrages où l'on emploie le poil de cochon : ils me ſervirent utilement pour la fabrication des ſouloirs. Je travaillois trop en public pour que la moindre de mes opérations ne fût pas connue ; mais j'ignorois ce qu'elles pouvoient avoir de ſcandaleux. On m'avoit annoncé que le Grand-Seigneur devoit aſſiſter aux premieres leçons que je donnerois au détachement de cinquante cannoniers Turcs deſtinés à être mes éleves. Cependant le Viſir, prévenu que ma petite artillerie étoit prête, fit dreſſer ſes tentes à Kiàthana (lieu de l'école), & j'appris alors qu'au lieu de la viſite du Grand-Seigneur, je n'aurois que celle de ſes Miniſtres. Je m'y rendis de grand matin pour recevoir cette petite Cour. Le chef de l'artillerie m'avoit précédé, & me fit ſaluer en arrivant ; il vouloit ſans doute par des politeſſes dont je ne me méfiois pas, maſquer la petite trahiſon qu'il m'avoit préparée, & que je ne pouvois prévoir.

L'ordre établi pour la marche des miniſtres de la Porte, devoit faire arriver tous les ſubalternes à la ſuite du Grand-Viſir ; & je commençai à ſoupçonner quelqu'avanie en voyant

paroître d'abord le Grand-Tréſorier. Je m'avance à ſa rencontre : Où ſont les pièces que vous avez fait préparer, me dit-il avec un air préoccupé ? Là, lui répondis-je, au milieu de cette foule qui les entoure. En effet plus de dix mille ames étoient ſorties de la ville pour voir cette nouvelle maniere de tirer le canon : ce ne fut pas non plus ſans difficulté que nous pénétrâmes au travers d'une populace qui ne connoît aucuns égards, & qui ne cède jamais qu'à la violence. La premiere obſervation du Grand-Tréſorier m'éclaira ſur la chicane qu'on vouloit me faire. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, me dit-il en montrant les fouloirs garnis en broſſe pour ſervir d'écouvillon ? Je feignis de ne pas appercevoir le but de cette queſtion. C'eſt un fouloir, lui répondis-je. Fort bien, répliqua-t-il ; mais je vous demande ce qui l'environne ?

LE BARON.

C'eſt l'écouvillon.

LE TRESORIER.

Ce n'eſt pas non plus cela que je vous demande. Il ſemble que vous ayez oublié le Turc ; mais je vais m'expliquer plus clairement : de quoi eſt compoſée cette broſſe ?

LE BARON.

J'ai pu ne pas vous entendre ; mais il me ſemble que vous n'avez beſoin que de vos yeux pour voir que c'eſt du poil.

LE TRÉSORIER.

C'eſt auſſi ce que j'apperçois très diſtinctement ; mais il me reſte à ſavoir quelle ſorte de poil.

LE BARON.

Oh ! puiſque vous voulez que je vous le nomme, c'eſt du poil de cochon, le ſeul propre à cet uſage.

LE TRÉSORIER.

Et voilà préciſément celui dont nous ne pouvons nous ſervir.

LE BARON.

Il faudra cependant bien vous y réſoudre ; & ſi pour vous y autoriſer, le Fedſa du Muſti eſt néceſſaire, je me charge de l'obtenir.

Ici la foule qui nous entouroit & qui avoit déjà murmuré ſourdement, éclata par le cri de *Dieu nous en préſerve.* Le Grand-Tréſorier en pâlit, & me prenant par le bras : de grace, me dit-il d'une voix tremblante, ne pronon-

cez pas le nom du Mufti. Voulez-vous nous faire mettre en pièces? Mais j'étois ſi animé contre tant d'abſurdités, que, ſans égard pour cet avis, je dis en élevant la voix : à quoi ſert ce ridicule tintamare pour du poil de cochon, lorſque toutes vos Moſquées en ſont pleines? Ce dernier mot, que je n'avois pas lâché ſans motif, mit le comble à l'agitation du peuple & à l'effroi du Grand-Tréſorier, qui croyoit déjà voir enſanglanter la ſcène. Je montai auſſi-tôt ſur l'affût d'un canon, d'où regardant la foule dont les murmures fanatiques avoient redoublé, le mot *ſilence* que je prononçai fortement, & dont elle fut étonnée, me tint lieu de droit de lui en impoſer. Profitant auſſi-tôt du calme momentané que j'avois opéré : n'y a-t-il pas parmi vous, m'écriai-je, quelque peintre? qu'il paroiſſe, & nous juge. Un vieillard vénérable éleve alors la voix : Je ſuis peintre, me dit-il, que voulez-vous? Je veux, lui répliquai-je, ſi vous êtes bon Muſulman, que vous diſiez la vérité en répondant aux queſtions que je vais vous faire. Pendant cette ſcène, le Grand Tréſorier que j'avois également étonné, s'étoit un peu remis de ſa frayeur; & ſoupçonnant que j'avois envie de me ſervir du peintre pour nous tirer d'affaire, il le fit approcher, & lui ordonna d'être exact dans ſes réponſes.

LE BARON, *au peintre.*

Avez-vous peint l'intérieur de quelque Moſquée ?

LE PEINTRE.

Pluſieurs, & des plus conſidérables.

LE BARON.

De quels outils vous êtes-vous ſervi ?

LE PEINTRE.

De pluſieurs couleurs.

LE BARON.

Souvenez-vous que vous êtes Muſulman ; que vous devez hommage à la vérité. Pourquoi tergiverſez-vous ? la couleur n'eſt pas un outil, c'eſt un moyen : vous vous ſerviez de broſſes ; de quoi ſont faits ces gros pinceaux ?

LE PEINTRE.

Ils ſont d'un poil blanc. Nous les achetons tout faits, & nous ne les préparons pas.

LE BARON.

Vous ſavez cependant de quel animal eſt ce poil, & c'eſt ce qu'il faut me dire.

LE TRÉSORIER, *au peintre.*

Oui, tu dois dire la vérité ; il eſt important de la ſavoir.

LE PEINTRE, *au Tréſorier en élevant la voix.*

En ce cas, Seigneur, je la dirai : tous nos pinceaux ſont de poil de cochon.

LE BARON, *au peintre.*

Fort bien ; mais ce n'eſt pas tout : qu'eſt devenu le poil après vous être ſervi de vos pinceaux ; & la Moſquée achevée, qu'avez-vous rapporté au logis ?

LE PEINTRE.

Ma foi, je n'y ai rapporté que les manches, & le poil eſt reſté au mur.

LE BARON.

Vous voyez donc que puiſque le poil de cochon ne ſouille pas vos Moſquées, il n'y a nul inconvénient à vous en ſervir contre vos ennemis.

Le cri de *louange à Dieu* fut la réponſe que le peuple fit unanimement ; & le Grand-Tréſorier, ſaiſi d'une joie d'autant plus vive qu'elle ſuccédoit à la crainte, ſe débarraſſe auſſi-tôt

d'une ſuperbe peliſſe de martre de Sibérie ; la jette à terre, s'empare d'un des fouloirs, le fait jouer dans l'ame de la pièce: allons, mes amis, dit-il, ſervons-nous de cette nouvelle invention pour le ſalut & la gloire des vrais Croyans.

Le ridicule dénouement de cette ſcène étoit ſans doute digne de ſon ſujet. Le Tréſorier étoit content, le peuple étoit enchanté ; mais cette preuve de leur commune ineptie m'auroit déterminé à les y abandonner, ſi les difficultés même n'avoient pas été pour moi une ſorte d'aiguillon auquel il m'étoit impoſſible de réſiſter. La ſcène qui venoit de ſe paſſer, racontée au Viſir & aux autres Miniſtres à leur arrivée, les diſpoſa aux applaudiſſemens qu'ils donnerent à l'agilité des Canonniers, dont la promptitude ſe réduiſit cependant dans ce premier eſſai à tirer cinq coups par minute. C'étoit ſans doute beaucoup pour des Turcs, & l'on pouvoit ſe flatter que des hommes plus jeunes que ceux que l'on m'avoit donnés, n'auroient beſoin que d'être exercés pendant quelque tems pour arriver au degré de perfection deſiré. Pluſieurs Turcs, ſpectateurs, offrirent même de s'engager ; mais tout le monde blâmoit les fouloirs recourbés, & croyoit qu'en ſimplifiant cet inſtrument l'on ajouteroit à la promptitude. Cette obſervation populaire avoit déja paſſé juſqu'à

la tente du Viſir, lorſque je m'y rendis. Ma petite troupe m'y avoit ſuivi ; & le grand Tréſorier, toujours preſſé de parler, ouvrit l'avis d'employer le fouloir droit comme le plus facile. Je combattis cette propoſition en démontrant le danger auquel les Canonniers ſeroient expoſés. Bon, reprit-il avec gaieté, quelques canonniers de plus ou de moins, qu'importe, pourvu que le Grand - Seigneur ſoit bien ſervi ? Ce propos me parut ſi indécent, & cette occaſion ſi favorable pour me venger de ce Miniſtre, & m'établir avantageuſement dans l'eſprit du peuple, qu'élevant la voix de maniere à être entendu des canonniers qui bordoient la haie devant la tente, je lui répondis que ne pouvant ſéparer les intérêts du Grand-Seigneur de la conſervation de ſes ſujets, je ne me permettrois jamais de les traiter auſſi légérement, & que je renoncerois plutôt à la gloire de le ſervir que d'avoir à me reprocher le moindre accident. Cette courte harangue, en excitant un murmure ſubit parmi les Canonniers & parmi le peuple amaſſé en foule derriere eux, força les applaudiſſemens du Viſir ; & lorſque je ſortis pour faire recommencer l'exercice, la troupe des Canonniers encore échauffée de ce qu'elle venoit d'entendre, m'entoura avec précipitation, m'enleva de terre, rendit graces à Dieu de ma réponſe, & dit

à

à pluſieurs repriſes, & à très haute voix : Eh ! qu'importe, quelques Tréſoriers de plus ou de moins, pourvu que le Grand-Seigneur ſoit bien ſervi !

La ſeconde repriſe de l'exercice étoit à peine terminée, que le Viſir me fit prier de venir lui parler. Votre eſſai a ſi bien réuſſi, me dit-il, que nous ne pourrons plus douter du ſuccès lorſque vous aurez pris toutes les meſures néceſſaires, & ſur leſquelles nous demanderons les ordres du Grand-Seigneur ; mais comme il eſt d'uſage que les Bureaux ſoient fermés lorſque nous nous abſentons de la Porte ; que nos ſorties ſont d'ailleurs une eſpèce de récréation dont nous jouiſſons rarement & que nous prolongeons volontiers, je deſirerois que vous fiſſiez tirer ces Canonniers au blanc, vous reſterez avec nous pendant ce temps, nous cauſerons, cela nous amuſera. Une butte que j'avois fait conſtruire, & qui ſe trouvoit en face de la tente du Viſir, lui avoit ſans doute fourni cette idée. Je lui objectai en vain que les pièces étoient trop courtes, qu'elles ſerviroient mal l'objet qu'il ſe propoſoit, & qu'aucun boulet ne toucheroit la bûtte où il n'y avoit d'ailleurs qu'un ſeul piquet pour en déterminer le centre. Cela eſt égal, me répliqua-t-il, ils feront du bruit, c'eſt tout ce qu'il nous faut. Les pièces furent auſſi-tôt traînées devant la tente du Viſir, d'où

nous nous amusâmes pendant quelque temps à obſerver les coups, qui, comme je l'avois prévu, donnoient tantôt à droite, tantôt à gauche. Pendant cette occupation qui ſuffiſoit à l'amuſement des Miniſtres d'un grand Empire, le Tréſorier, toujours prêt à ſe diſtinguer, & qui n'avoit ceſſé d'accuſer les Canonniers de manquer d'adreſſe, nous annonce qu'il va eſſayer la ſienne. Auſſi-tôt, il ſe lève, ôte ſa péliſſe, retrouſſe ſes habits, s'empare d'une pièce, & ſe faiſant aider d'un de ſes ſervans, met tous ſes ſoins à la bien pointer: curieux de l'examiner de plus près, & d'épier quelque nouvelle occaſion de le punir de l'aventure du matin, je m'étois levé pour me rapprocher de lui; je fis ſigne au maître Canonnier de lui préſenter la mêche pour m'amuſer de l'embarras qu'il auroit à s'en ſervir. La main lui trembloit ſi fort, qu'il ne put jamais la diriger ſur la poudre. Quoi donc! lui dis-je, vous venez donner des leçons, & vous avez peur? Je me ſaiſis en même temps de ſa main, que je dirigeai ſur l'amorce; mais il avoit pointé ſi haut, qu'on ne put obſerver la direction du boulet. Vous êtes auſſi mal-adroit que les autres, lui dit le Viſir lorſque nous rentrâmes, & je ſuis certain qu'il n'y a que Tott qui puiſſe nous donner des leçons; m'adreſſant en même temps la parole: vous devriez bien, continua-

t-il, montrer au Tréſorier comment on touche la butte. Je ne ſerois pas plus heureux, lui répondis-je; & tandis qu'il inſiſte, & que je me défends d'une épreuve dont le réſultat pouvoit leur faire penſer que je n'en ſavois pas plus qu'eux, le premier Interprête du Roi qui m'avoit accompagné à Kiathana, me dit en François : pourquoi ne pas eſſayer ? vous toucherez peut-être. Le Viſir remarque à ſes geſtes qu'il m'invite à le ſatisfaire. Il redouble ſes inſtances, & me réduit enfin à la néceſſité de pointer une pièce. Mais j'étois ſi certain de perdre le boulet, qu'excepté de placer la pièce dans la direction du but, je ne pris aucun ſoin pour en aſſurer le coup. Cependant on admire ma promptitude ; le Canonnier apprête ſon boute-feu, tous les yeux ſont attentifs, le coup part, & je partage véritablement l'étonnement de tout le monde, en voyant couper le piquet qui déſignoit le centre de la butte. Le cri de Machalla (1) retentiſſoit de toutes parts. Le premier Interprête s'applaudiſſoit de ſa prophétie ; & le Viſir, auquel je voulois perſuader que c'étoit un coup de haſard, me dit avec le ſourire d'un homme qui croit avoir

(1) *Machalla* (*ce que Dieu a fait*) expreſſion de la plus grande admiration.

pénétré un grand myſtere : ſoit ; c'eſt un haſard ; mais cette épreuve ſuffit, nous n'en voulons pas d'autre, & ne doutons pas que le haſard ne vous favoriſe toujours. Je fis de vains efforts pour diſſiper un préjugé auſſi ridicule ; mais cette journée ſembloit deſtinée à me dévoiler l'ignorance des Turcs. Cependant j'obtins l'avantage d'avoir écarté les difficultés qu'elle vouloit oppoſer aux innovations, & celui de m'être emparé de la multitude.

Le Grand-Seigneur, auquel on rendit compte de ce premier eſſai, donna ordre auſſi-tôt de faire parvenir à ſon armée des Canonniers inſtruits, & toutes les choſes néceſſaires à cette nouvelle invention. L'eſprit de cet ordre n'étoit pas douteux, mais on ſe contenta d'obéir à la lettre. Pluſieurs balles de chalons Anglois achetés pour faire vingt mille ſacs à cartouches, fournirent de jolis habits d'été à ceux qui inſpectoient le travail ; cinquante pièces de 4, mal fondues, mais accompagnées de nouveaux fouloirs, furent embarquées ſans affûts, parce que l'ordre n'en avoit pas parlé. Les cinquante canonniers eurent ordre de les accompagner à Varna, où ils durent laiſſer leurs canons enſablés ſur le rivage, faute de moyens de les tranſporter ; & ce fut là tout le fruit de la ponctualité des Miniſtres du Grand-Seigneur. Ce Prince ne tarda pas à être inſtruit du peu de

ſuccès des ſoins qu'il ſe donnoit ; & le Viſir qui commandoit l'armée, ayant repréſenté à Sa Hauteſſe la néceſſité de le pourvoir de pontons & de gens inſtruits dans l'art de les employer, (méthode juſqu'alors inconnue aux Turcs), Sultan Muſtapha me chargea de cette beſogne. Il voulut auſſi qu'elle me fût entiérement abandonnée.

Aſſuré par une longue expérience de la déprédation des ſommes deſtinées aux dépenſes utiles, ce Prince exigea ſur-tout que la Tréſorerie ne comptât qu'avec moi ſeul des frais que mon travail pourroit occaſionner. Vous pouvez, me dit le Viſir, prendre l'argent qui vous ſera néceſſaire : il vous ſera remis ſur votre ſimple quittance ; & ce témoignage de la confiance de notre Empereur doit d'autant plus vous flatter qu'il ne l'accorde à aucun de nous. J'en priſe infiniment le motif, lui répliquai-je, mais je ne me permettrai jamais d'en uſer ; & plein de zèle pour tout ce qui peut intéreſſer le ſervice de Sa Hauteſſe, je ne me refuſe qu'au maniement de ſes deniers. Le Tefterdar & le Reis-Effendi, appellés à la conférence que j'avois avec le premier Miniſtre, relativement à la fabrication des pontons, ſe réunirent à lui pour me preſſer de m'occuper de ce travail ſans reſtriction ; mais je perſiſtai à demander la nomination d'un homme de confiance, uniquement chargé de

la comptabilité. Un homme de confiance, reprit le Viſir avec vivacité! où le trouver? pour moi je n'en connois point. En connoiſſez-vous, continua-t-il, en s'adreſſant au grand Tréſorier? Non, Seigneur, répondit celui-ci. Le Viſir, ſe tournant enſuite du côté du Reis-Effendi : & vous, pouvez-vous nous en indiquer? moins que perſonne, répondit-il en riant, je ne connois que des fripons. Vous voyez, me dit alors le premier Miniſtre, que vous exigez l'impoſſible. Voilà à quoi nous ſommes réduits; mais il y a un parti à prendre; c'eſt en abattant beaucoup de têtes qu'on peut remédier au déſordre. Je fus d'autant plus révolté de cette ſolution, que ces juges ſi ſéveres pour les délits des autres en étoient la véritable cauſe; & ne pouvant réſiſter au deſir de leur en donner la preuve, en leur citant un exemple récent : je ſais, répliquai-je au Viſir, que Votre Alteſſe eſt dépoſitaire de l'Autorité Souveraine; mais par cela même, que cette autorité émane de Dieu, vous ne pouvez en uſer qu'avec juſtice. Croyez-vous donc, interrompit-il, qu'on s'en écarte en puniſſant les voleurs? Oui, ſans doute, repris-je: lorſque les vols ſont autoriſés, ils ceſſent d'être puniſſables. De quel droit, par exemple, pourriez-vous ſévir contre les déprédations de l'Inſpecteur des frontieres, que

vous avez fait partir la ſemaine derniere ; chargé d'examiner & de certifier l'approviſionnement des Places ? Sa nomination lui a coûté vingt bourſes, ſon équipage & ſes frais lui auront coûté autant, aucun appointement n'eſt attaché à ſes fonctions ; n'eſt-ce pas donner un conſentement tacite à l'eſpoir que cet homme a conçu de doubler ſa miſe ? Seroit-il juſte de le rechercher ſur les abus qui en réſulteront (1). Sultan Soliman, de glorieuſe mémoire, ajoutai-je, en établiſſant des ſurveillans ſur tous les objets de l'adminiſtration, leur avoit aſſigné des appointemens proportionnés à leurs emplois ; il avoit auſſi le droit de les punir. Supprimer les émolumens légitimes, c'eſt autoriſer la rapine qui les remplace. Payez le Tréſorier que je vous demande, je répondrai de ſon honnêteté. Pendant cette harangue, mes auditeurs ſe regardoient, & le Viſir, loin de rien objecter, dit à ſes collègues : je ne croyois pas qu'il nous connût ſi bien. On décida enſuite que, puiſ-

(1) C'eſt ſur le rapport d'une inſpection faite ſur les mêmes principes que pendant la négociation de Belgrade, la Porte aſſuroit M. de Villeneuve que la forteresſe d'Oczakow étoit parfaitement approviſionnée ; elle fut priſe peu de temps après faute de munitions néceſſaires à ſa défenſe.

que je perſiſtois à avoir un acolyte pour la manutention des deniers, on propoſeroit au Grand-Seigneur de nommer à cette place Chamlu-Huſſein-Effendi. On lui donnera des appointemens; mais, ajouta le Viſir en riant, nous ne vous conſeillons cependant pas d'en répondre.

Le Grand-Seigneur avoit trop d'empreſſement de me voir occupé de la fabrication des pontons, pour me faire attendre la nomination du nouvel Intendant; & Chamlu-Huſſein, qui avoit ſuivi le dernier Ambaſſadeur Turc en France, me donna bientôt l'occaſion de juger que le Viſir ne l'avoit pas choiſi pour diminuer les dépenſes que mon travail alloit occaſionner. J'établis mes ateliers à l'arſenal; & tandis que j'y ſurveillois la conſtruction des carcaſſes, le corps des chaudronniers, chargé de préparer les feuilles de cuivre, m'apportoient journellement des échantillons qui prouvoient plus de mauvaiſe foi que de mal-adreſſe. Le talent que ces ouvriers ont de manier le cuivre, eſt en effet ſi connu, que, ne ſoupçonnant pas leur véritable motif, je perſiſtai à exiger d'eux un travail auquel je ſavois qu'ils pouvoient ſuffire; & ces malheureux, réduits au déſeſpoir, & ne pouvant s'expliquer en préſence de l'Intendant, ſe déterminerent à réclamer ſecrètement mon humanité, pour

pour ſe mettre à l'abri de la vexation dont ils étoient menacés. Le chef de cette communauté, député vers moi, m'avoua que la maladreſſe de ſes compagnons n'étoit que feinte. Vous avez déjà, me dit-il, deviné une partie de notre ſecret, je viens vous confier le reſte. La Porte veut nous aſſujettir au prix du Miry (1). Nous ſommes ruinés, ſi vous nous employez; nous ſerons ſévérement punis, ſi vous vous plaignez. Notre ſort eſt entre vos mains. Ces deux écueils étoient embarraſſans; mais je n'héſitai cependant pas à les en garantir; & prétextant l'avantage qui réſulteroit de la légéreté des pontons, j'annonçai le lendemain à la Porte que je les ferois garnir en cuir. C'étoit ſans doute rejeter ſur le corps des Tanneurs la vexation dont je préſervois celui des Chaudronniers; mais le bon marché de ce dernier expédient la rendoit moins onéreuſe.

Une compagnie de Jéniſſaires, uniquement attachée au ſervice des pompes, & caſernée dans l'enceinte de l'arſenal, m'offroit un grand

(1) Le Miry ou fiſc chez les Turcs a impoſé la loi barbare & jamais économique de ſoumettre les travaux publics à un taux ſi bas, que cette vexation y produit conſtamment le double effet de ruiner le vendeur & l'acheteur.

nombre d'ouvriers accoutumés, par le travail des tuyaux de cuirs à celui qui m'étoit néceſſaire pour coudre & préparer le doublage des pontons. Le chef de cette compagnie eut ordre de me ſeconder : c'étoit une véritable aubaine pour lui ; elle me valut ſa bienveillance & anima ſon zèle. J'étois occupé des différens objets que ce travail exigeoit, & le Grand-Seigneur me preſſoit d'établir quelques pontons ſur la riviere de Kiathana (1), afin d'eſſayer ſi cette ſorte de pont que l'ignorance ne ceſſoit de calomnier, ſuffiroit effectivement au tranſport de l'artillerie. J'allois journellement à

(1) Un moulin à papier, anciennement établi ſur cette riviere, lui a donné ſon nom ainſi qu'à la prairie qu'elle parcourt. Cette petite riviere qui a ſon embouchure au fond du port de Conſtantinople, qu'on nomme auſſi les eaux douces, eſt ſurtout célèbre par le palais que Sultan-Achmet fit bâtir ſur ſon cours à trois quarts de lieue de la capitale. Il ne ſert plus au Grand-Seigneur que pour quelques parties de plaiſir ou pour aſſiſter aux exercices d'artillerie qu'on y a établis ; mais on y voit encore les caſcades qui décoroient ce palais. On apperçoit auſſi ſur les deux côtes qui bordent le vallon, les débris des bâtimens que l'on y avoit conſtruits pour loger les Grands. Cette groſſiere imitation du château de Marly, dont l'idée avoit été fournie par le pere du dernier Ambaſſadeur Turc, a été détruite par les rebelles qui détrônerent Sultan-Achmet.

l'arſenal, & je m'y rendois un matin par un verglas ſi dangereux, que, malgré toutes précautions, je ne pus éviter une chûte qui me ſoula le pied gauche. Je ne ſentis d'abord qu'un grand engourdiſſement, & je me faiſois ſoutenir par mon Laquais pour continuer ma route, lorſqu'après quelques pas, les douleurs ſe développerent ſi vivement, que j'eus peine à gagner la caſerne des Jéniſſaires pompiers, par une porte de leur jardin que je trouvai heureuſement ouverte. Le Colonel n'y étoit pas, mais les Officiers & les Soldats ne montrerent pas moins d'empreſſement à me prêter tous les ſecours dont ils croyoient que j'avois beſoin; l'un m'offroit du café, l'autre une pipe, celui-ci à manger : aucun d'eux n'imaginoit ce qui pouvoit m'être véritablement utile. Quoique je fuſſe preſque évanoui, j'eus aſſez de connoiſſance pour appercevoir qu'avec de tels Médecins je ne pouvois, ſans le plus grand danger, céder à l'excès de mes douleurs. Je raſſemblai mes forces, je me fis déchauſſer pour plonger mon pied dans l'eau froide; & les Jéniſſaires, qui n'auroient pas deviné ce remède, n'ayant pas d'autre vaſe, m'apporterent la marmite de la compagnie (1).

(1) La conſidération dont jouit la marmite des Jéniſſaires, ne peut être comparée qu'à celle que nous

Ce bain à la glace étoit ſans doute le ſeul moyen de me procurer un bien éventuel ; mais il augmenta les douleurs du moment à tel point, que pendant trois quarts-d'heure que j'y reſtai juſqu'à l'arrivée d'une chaiſe à porteurs que j'avois envoyé chercher, je ne pus me préſerver de l'évanouiſſement qui me menaçoit à chaque inſtant, qu'en reſpirant du vinaigre, & en me faiſant jeter de l'eau au viſage. Les Jéniſſaires ne concevoient pas que j'accordaſſe une préférence à ces ſecours, ſur le vin & le café qu'ils ne ceſſoient de m'offrir. L'accident qui venoit de m'arriver, avoit eu trop de témoins, pour que le bruit ne s'en répandît pas promptement. A peine étois-je chez moi, que le Viſir me fit témoigner l'intérêt qu'il y prenoit. Le Grand-Seigneur eut même la bonté d'envoyer ſavoir de mes nouvelles : mais ce Prince étoit trop actif, pour m'accorder le repos dont j'avois beſoin : il me fit preſſer de ſuivre les travaux ; & l'invitation de me faire porter & de ne négliger

---

accordons aux drapeaux. Elle eſt au degré de déshonorer la troupe qui ſe la laiſſeroit enlever par l'ennemi. C'eſt auſſi d'après ce préjugé que le Colonel eſt nommé Donneur de ſoupe, que le Major eſt appellé Chef de cuiſine, & que les marmitons & les porteurs-d'eau en ſont les Aides-Majors.

aucun des moyens qui pouvoient assurer ma guérison, prouvoit seulement qu'il étoit impatient de voir les pontons.

Je me rendis le troisieme jour de ma chûte à mes atteliers, & le pont ne tarda pas à être établi sur la riviere de Kiathana, vis-à-vis le Kiosk du Grand-Ecuyer. Sultan Mustapha voulut juger par ses propres yeux du succès de cette entreprise. Il donna ordre à l'Arrabadgi-Bachi (1), de conduire au nouveau pont quatre pièces de canon; & Sa Hautesse me fit avertir en même temps de m'y trouver après la priere du matin, ainsi que Chamlu-Hussein-Effendi. Nous y étions à peine arrivés, que nous vîmes paroître un bateau à trois paires de rames, semblable à ceux dont le peuple se sert journellement, mais tellement connu que nos bateliers ne s'y tromperent pas. En effet, il aborda, & nous en vîmes sortir le

(1) Le Chef des charrois : cette charge fut établie par Sultan-Soliman, qui fonda en même temps l'entretien de quatre mille chevaux pour le tirage de l'artillerie ; mais les biens domaniaux destinés à cette dépense ayant été successivement concédés à des particuliers qu'on vouloit favoriser, toute redevance fut bientôt méconnue, & les pièces de canon furent traînées à Kiathana par les chevaux qu'on enleva des moulins.

Grand-Seigneur, vêtu comme un Oda-Bachi (1); il étoit accompagné de deux de ſes gens déguiſés en Jéniſſaires. Ceux-ci ſe tinrent à l'écart en arrivant, & s'y tinrent conſtamment, pendant que Huſſein & moi accompagnions Sultan Muſtapha ſur le pont, dont il examina la ſtructure avec beaucoup de ſoin. Il fit enſuite paſſer l'artillerie à pluſieurs repriſes, & ne négligea aucun des détails qui pouvoient l'éclairer ſur la maniere de tranſporter & d'établir ces ponts militaires. Ce Prince, qui me tenoit depuis long-temps debout, s'apperçevant que je ſouffrois, me parla avec intérêt de l'accident qui m'étoit arrivé ; & mon acolyte, croyant faire ſa cour à ſon Maître en faiſant valoir mon activité, inſiſtoit ſur la fatigue dont je l'accablois, & ne démontroit que ſon inertie. Vous ne ſavez donc pas, lui dit le Grand-Seigneur, pourquoi cette différence entre vous deux ? je vais vous l'expliquer. Lorſque Tott eſt venu au monde, il eſt tombé ſur ſes deux pieds, s'eſt mis à courir ; & vous, Huſſein, vous êtes tombé ſur le cul, & vous

(1) Chef de chambrée : cette charge militaire équivaut à celle de capitaine ; & chez les Turcs, les différentes formes de turban y diſtinguent tous les états & tous les grades.

y êtes reſté. Si cette apoſtrophe humilia le courtiſan, il en fut bientôt conſolé par l'ordre de diſtribuer à mes gens un ſac de ſéquins (1), que ſon Maître lui donna en allant s'embarquer. La vivacité avec laquelle Sultan Muſtapha s'approcha de ſon bateau, ne lui ayant pas permis d'appercevoir une marche en ſortant du Kiosk, le faux pas qu'elle lui fit faire, l'auroit expoſé à une chûte dangereuſe, ſi nous ne nous fuſſions pas empreſſés de le ſoutenir. Tandis que ce Prince, en s'embarquant, applaudiſſoit au ſuccès du nouveau pont, & m'engageoit à preſſer les travaux qui pouvoient aſſurer à ſon armée l'avantage d'avoir des pontons, je voyois Huſſein uniquement occupé à crever le petit ſac de ſéquins qu'il tenoit dans ſa poche (2), afin de les mêler avec ceux qui lui appartenoient : de cette maniere, confondant ſa généroſité avec celle du

(1) Le ſequin eſt une monnoie d'or ; mais il y en a de différentes valeurs. Le ſequin le plus en uſage vaut à-peu-près 7 liv. de notre monnoie.

(2) Les Turcs ont toujours les habits de deſſous croiſés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent ſous ces revers, entre la doublure deſquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent, & autres effets qu'ils ſoignent plus particuliérement.

Prince, mon collègue ſe contenta de diſtribuer dix ſéquins à chacun de mes gens, & crut pouvoir en sûreté de conſcience s'en réſerver au moins deux cents pour ſon compte.

Le Viſir & les Miniſtres de la Porte ne virent pas ſans jalouſie le rendez-vous que je venois d'avoir avec leur Maître; & ſous le ſpécieux prétexte de conſerver au peuple le ſpectacle d'une invention auſſi utile que nouvelle pour Conſtantinople, mais, en effet, dans la ſeule vue de faire pourrir les pontons, ils ordonnerent que ce pont demeurât juſqu'à nouvel ordre. Cependant le ſoin des ouvriers qui le veilloient, empêcha l'effet de cette baſſe jalouſie; le peuple en profita; le pont fut pendant quarante jours le but de ſes promenades; & la néceſſité de rendre à la riviere ſa navigation, contraignit les Miniſtres à attendre une autre occaſion pour me nuire.

J'étois convenu avec le Grand-Seigneur que l'on accompagneroit les cinquante pontons deſtinés pour l'armée, d'un nombre ſuffiſant d'hommes capables de s'en ſervir, & d'un chef aſſez inſtruit pour les commander; mais cette inſtruction ſi néceſſaire fut préciſément l'article négligé. On embarqua tout l'attirail, tout s'achemina vers l'armée; & le chef des Pontonniers s'y rendit avec ſa troupe, ſans avoir

daigné faire connoiſſance ni avec moi, ni avec les pontons.

Ces différens envois ne ſervoient qu'à encombrer le Port de Varna, & le Grand-Viſir laiſſa bientôt dans l'oubli ce qu'il avoit demandé à la Porte avec le plus d'inſtance.

L'armée Ottomane croupiſſoit également à Babagdag, où ſon camp fut établi pendant près de trois ans. L'approviſionnement que l'ignorance des Généraux n'auroit pu calculer, & que l'arrivée imprévue d'une multitude de volontaires rendoit incalculable, en préſentant ſucceſſivement l'abondance ou la diſette, le gaſpillage ou les plaintes, accrurent l'indiſcipline au degré de braver l'autorité qui n'avoit pas ſu la maintenir: le deſpotiſme, dont l'art n'eſt point de conſerver, mais qui excelle toujours dans celui de détruire, s'empreſſa de donner à Abdi-Pacha la place de Jéniſſaire-Aga, afin de remettre la haute police de l'armée entre les mains d'un homme, dont la réputation étoit celle d'un bourreau. Son premier ſoin fut auſſi de faire creuſer de grands puits, & ſon occupation journaliere de les remplir de ſoldats, qu'il faiſoit étrangler ſur le moindre prétexte & ſans aucun examen. Abdi-Pacha n'étoit pas depuis trois mois en place, que le public lui reprochoit déjà la mort de plus de

trente mille hommes, & que le Gouvernement s'applaudiſſoit d'avoir trouvé un expédient auſſi efficace pour aſſurer le bon ordre & l'abondance. Les moyens que les Turcs emploient pour ſurprendre leur ennemi, ne ſont pas moins étranges. On a vu le Grand-Tréſorier, commandant un détachement de nuit, ſe faire éclairer par la flamme des bois réſineux, diſpoſés à cet effet dans des réchauds de fer fixés au bout de longues perches. Abdi-Pacha fut ſurnommé le faiſeur de puits, & le Grand-Tréſorier ne fut plus déſigné que ſous le nom du flamboyant.

Quelle que fût l'ignorance des Turcs, il n'étoit pas moins vrai qu'il manquoit à leur armée une artillerie de campagne, dont les plus grands talens n'auroient pu ſe paſſer. On ne pouvoit employer les fonderies déjà établies. Tout le travail ſe faiſoit dans des fourneaux d'uſine (1); & le bronze calciné d'abord par l'action des ſoufflets, & réfroidi enſuite au fond des baſſins, n'arrivoit qu'en pâte dans les moules, dont la défectuoſité ajoutoit un vice de plus aux pièces qui en ſortoient. Je propoſai l'établiſſement d'un fourneau de réverbere, celui d'une machine à forer les pièces. Le projet

(1) Fourneaux d'uſage pour les fontes de fer.

de ſondre ſans ſoufflets, de couler plein, de ſorer enſuite, fit rire les ſondeurs Turcs. Mais le Grand-Seigneur m'avoit accordé ſa confiance : il chargea ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet, & ceux-ci ne s'occuperent bientôt qu'à faire échouer mon entrepriſe. Le premier moyen qu'ils employerent fut de rejeter la propoſition que je leur fis d'attirer à Conſtantinople les ouvriers dont j'avois beſoin, & dont je préſentai la liſte au Viſir. Vous propoſez, me répondit ce premier Miniſtre, des choſes ſi étranges, que nos plus habiles ouvriers les regardent comme impoſſibles: commencez donc par nous en démontrer le ſuccès; faites ſeulement une pièce telle que vous l'annoncez, & nous ferons venir enſuite tous les ouvriers que vous voudrez. Une réponſe auſſi abſurde m'auroit ſans doute juſtifié d'abandonner les Turcs à leur ineptie : elle me révolta; je m'aveuglai ſur la témérité de l'entrepriſe, & nous convînmes que le lendemain je me rendrois avec un des Miniſtres de la Porte pour choiſir le lieu où la nouvelle fonderie ſeroit établie. Cependant je n'eus pas plutôt fait ce coup de tête, que, réfléchiſſant ſur l'énormité du travail, je penſai aux moyens d'en venir à bout. M. le Comte de Saint-Prieſt ne pouvoit ignorer aucune de mes démarches, & je devois perſonnellement à cet Ambaſſadeur d'autant plus de confiance, que peu d'hommes à ſa place

auroient mis les mêmes ſoins dont il favoriſoit conſtamment tout ce qui pouvoit augmenter mon crédit à la Porte. Le projet de diriger la fabrication d'une nouvelle artillerie, paroiſſoit auſſi un aſſez grand effort pour qu'il n'imaginât pas qu'on pût aller au-delà ; & lorſqu'en lui racontant ce qui venoit de ſe paſſer, je lui dis la réponſe du Viſir pour refuſer les ouvriers, il en fut ſi indigné, que m'interrompant vivement : j'eſpere, me dit-il, que vous les avez envoyé paître ? Point du tout, lui répondis-je, j'ai accepté. Mais le calme de ma réponſe ne put tranquilliſer M. de Saint-Prieſt ; ſa prudence calculoit tous les inconvéniens ; ſes lumieres prévoyoient toutes les difficultés, ſon amitié les exagéroit, & je ne parvins à le raſſurer un peu qu'en lui garantiſſant le ſuccès. J'avois beſoin de me le garantir à moi-même : je n'avois jamais vu de fonderie ; & mon goût pour les arts, dont je m'étois toujours amuſé, n'avoit pu me porter vers celui qui ne peut jamais amuſer perſonne. L'étude que je dus en faire devint auſſi pour moi un travail ſérieux ; & je ne me rendis au rendez-vous du Grand-Tréſorier, nommé pour m'accompagner dans la recherche du terrain de la nouvelle fonderie, qu'après avoir bien étudié la poſition & la nature du ſol propre à cet établiſſément ; mais nous parcourûmes en vain les différens endroits

qui pouvoient me convenir : on trouvoit des difficultés par-tout ; & je vis clairement que la jalouſie des Miniſtres vouloit ſe faire une alliée des eaux de la mer, en me plaçant ſur le rivage. Il eût ſans doute été plus prudent de ſaiſir ce nouvel obſtacle pour renoncer à la beſogne ; mais l'entêtement abandonne rarement les frais qu'il a faits. J'obſervai ſeulement qu'il en coûteroit davantage au Grand-Seigneur, & j'ajoutai avec aſſez d'humeur pour faire voir au Grand-Tréſorier que je n'étois pas ſa dupe, que s'il ne vouloit pas ménager les tréſors de ſon Maître, j'établirois la fonderie au milieu du Port. Le Chéir-Emini (1) fut chargé de payer les dépenſes ; & un Grec, prétendu architecte, eut le ſoin de raſſembler les ouvriers, & de leur faire exécuter mes ordres. J'avois étudié le premier plan, & trouvé le moyen de le défendre des eaux : mais il me falloit conſtamment joindre la pratique à la théorie ; être tout à la fois architecte, maçon, tailleur de pierres, forgeron, ſerrurier. Mes plans n'étoient que pour moi, perſonne ne les entendoit : aucune analogie entre le travail que j'ordonnois & celui

(1) L'Intendant de la ville : ſa charge eſt plus particuliérement analogue à celle de Surintendant des bâtimens.

auquel les ouvriers étoient habitués ; & j'ai dû ſouvent, pour vaincre les difficultés d'une mauvaiſe habitude, mettre le maçon à la forge, & donner la truelle au forgeron. Un Grec, expert dans l'art de faire des moulins, apporta cependant quelque intelligence & quelque propreté dans la conſtruction de la machine à forer. Les Mémoires de Saint-Remi & l'Encyclopédie me guidoient journellement, & me ſuffirent juſqu'au moment où je dus faire les moules ; mais là je fus arrêté tout court. La terre des Chartreux, la ſeule indiquée ſans déſigner ce dont elle eſt compoſée, ne me donnant aucune lumiere ſur les analogues que j'aurois pu me procurer, j'eus recours à un mêlange de glaiſe, de ſable & de plâtre qui m'en tint lieu. Enfin, tout étant diſpoſé pour mettre le feu au fourneau, je le chargeai de trente milliers de métal ; & la matiere étant en bain au bout de treize heures, pendant leſquelles je dus ſupporter ſeul la fatigue d'un travail que perſonne ne pouvoit partager avec moi, je coulai à la pointe du jour vingt pièces de canon avec un ſuccès qui ſurprit & enchanta les Turcs, tranquilliſa M. de Saint-Prieſt, & m'étonna plus que perſonne. J'avouai alors à cet Ambaſſadeur que c'étoit la premiere fonte que j'euſſe vue. Il frémit de la témérité de mon entrepriſe : elle pouvoit en effet paroître folle ;

mais on ne peut cependant diſconvenir qu'une ſorte d'obſtination dans le vouloir, & de la docilité dans l'action, ſont deux moyens auxquels les plus grands obſtacles réſiſtent difficilement.

Toutes les abſurdités & les calomnies que l'ignorance & la mauvaiſe-foi avoient raſſemblées contre moi, diſparurent. La poſſibilité de fondre ſans ſoufflets étoit démontrée, & la machine à forer ne laiſſa bientôt aucun doute ſur la perfection du nouveau travail. La Porte n'oppoſa plus d'obſtacles à l'arrivée des ouvriers : l'état que j'en avois préſenté fut agréé ; mais le fondeur fut ſi mal choiſi par la perſonne de Marſeille à laquelle je donnai ce ſoin, que j'ai toujours dû ſurveiller les fontes, & congédier enfin cet homme, lorſque mon charpentier que j'employois à tout fut en état de le remplacer.

Tandis que je travaillois à Conſtantinople à préparer aux Turcs une meilleure artillerie ; celle des Ruſſes, en agiſſant ſur le Danube, aſſuroit à mes opérations le concours du Grand-Viſir ; & quelques bombes tirées à ricochet, ayant diſſipé la cavalerie Ottomane, la Porte demanda avec inſtance des mortiers diſpoſés pour le même effet, & des bombardiers en état

de s'en ſervir. La plaine d'Ocmeidan (1) fut choiſie pour faire les épreuves dont je fus requis de m'occuper. Tout étant préparé, les Miniſtres de la Porte, toujours empreſſés d'être mes Juges, fixerent le lendemain pour venir y aſſiſter; mais le Grand-Seigneur leur envoya ordre de vaquer à leurs emplois, en leur faiſant dire qu'il iroit lui-même à Ocmeidan. Cet avis, qui ne me parvint que fort tard, m'obligeoit de partir à la pointe du jour pour devancer l'arrivée de tout ce qui précede le Grand-Seigneur. J'avois eu ſoin de préparer la veille ce qui devoit ſervir aux expériences; & dans ce ſoin je m'étois réſervé celui de charger moi-même les bombes, afin d'être ſans inquiétude ſur les accidens qui pouvoient réſulter de la moindre négligence à cet égard. La foule du peuple qui ſe raſſembloit & groſſiſſoit à chaque

(1) Ocmeidan, ou la plaine des Flèches, dont une partie eſt parſemée de petites colonnes de marbre chargées d'inſcriptions. Leurs diſtances déſignent celle que les flèches ont parcourue, & le nom de ceux qui les ont lancées : les Empereurs Turcs ont eu preſque tous la vanité de prétendre à ce genre de célébrité. Ocmeidan eſt auſſi le lieu où l'on donne ordinairement les fêtes relatives à la circonciſion des Princes Ottomans. Le Grand-Seigneur y a un fort beau kiosk, ainſi que les bâtimens néceſſaires pour recevoir ſa Cour.

inſtant

inſtant, me fit m'applaudir de ma prévoyance : mais l'imprudence de cette populace ne me tranquilliſoit pas ſur les dangers auxquels ſon ignorance pouvoit d'autant plus l'expoſer, qu'accoutumés à voir tirer les bombes en l'air, les Turcs ne pouvoient ſe perſuader que j'euſſe beſoin d'un eſpace découvert en avant du mortier, & je dus attendre l'arrivée du Grand-Seigneur pour diſpoſer le tir des pièces. Le Cheir-Emini (1), qui, dans cette expérience, m'avoit été donné pour collègue, ſe promenoit en long & en large avec le bâton blanc à la main (2), lorſqu'un Officier du Sérail, accourant à toute bride, lui donna l'ordre de ſe placer avec moi au pied de l'eſcalier où Sa Hauteſſe devoit mettre pied à terre, & il ajouta que je devois prendre le bâton blanc dont je fus pourvu à l'inſtant. Sultan Muſtapha

(1) Cheir-Emini, l'Intendant de la ville, & plus particuliérement l'Intendant du Sérail. Il ſurveille tous les bâtimens publics & ceux du Grand-Seigneur ; il a auſſi les menus, & par commiſſion fait tout ce qui tient à la comptabilité dans les dépenſes extraordinaires ; mais cette charge, ainſi que toutes celles du Gouvernement Turc, en participant à un régime auſſi monſtrueux, ne peuvent être aſſimilées à aucune charge des Gouvernemens Européens.

(2) Ce bâton eſt la marque de Commandant.

ne tarda pas à paroître : il me ſalua avec bonté ; & ſon fils Sultan Sélim qui l'accompagnoit, m'examina depuis les pieds juſqu'à la tête avec la plus grande attention. M. le Comte de Saint-Prieſt, curieux de voir ce ſpectacle, étoit arrivé à cheval quelque temps avant le Grand-Seigneur, & s'étoit placé dans un des appartemens voiſins du Kiosk où Sa Hauteſſe venoit de s'aſſeoir avec ſon fils. On ne tarda pas à informer Muſtapha de cette circonſtance : j'ai ſu depuis qu'elle avoit été cauſe d'une ſorte de circonſpection que le Grand-Seigneur s'impoſa dans la crainte de déplaire à M. de Saint-Prieſt ; & ces petits détails ceſſeront de paroître minutieux, quand on verra qu'ils développent le moral de la nation qu'ils concernent.

Nous étions reſtés, le Cheir-Emini & moi, à la place qu'on nous avoit aſſignée ; nous y attendions les ordres de l'Empereur, lorſque le Sélictar-Aga vint me dire de ſa part que j'étois le maître de faire commencer le tir des bombes à ricochets : je lui repréſentai alors que la foule qui nous environnoit, & qui excédoit vingt-mille ames de tout âge & de tout ſexe, devoit avant tout être écartée, de maniere à ce que l'avant du mortier fût totalement découvert. Auſſi-tôt une vingtaine d'Aſſéquis (1), le

(1) Aſſequis, eſpèce de Boſtandgis d'élite, dont un

bâton haut, firent reculer la populace ; mais ils ne vinrent pas ſi aiſément à bout de la diſpoſer de maniere à laiſſer un libre paſſage aux bombes, dont les ricochets ne dépendent que d'un tir plus ou moins horiſontal. Il ſe fit enfin une trouée d'environ vingt toiſes de large, mais ſi profonde, qu'il étoit à craindre que le premier bond ſe faiſant dans ſon étendue, quelque inégalité dans le terrain ne renvoyât la bombe ſur les ſpectateurs. Dans ce cas le peuple n'auroit pas manqué de rejeter ſur moi le blâme que ſon ignorance ſeule auroit mérité : cependant la premiere bombe ayant touché terre par-delà la multitude, je fus plus tranquille. Déjà ſix bombes avoient été lancées, & après douze ou treize bonds, étoient allées crever à plus d'un quart de lieue ; il ne m'en reſtoit plus qu'une des ſept que j'avois chargées, comme je l'ai déjà dit, avec le plus grand ſoin : elle part,

---

détachement accompagne toujours le Grand-Seigneur : ils ſont armés du ſabre, & portent à la main un bâton blanc qui indique le commandement du Grand-Seigneur, dont ils ſont les exécuteurs. Ce ſont auſſi les Aſſequis qui, par troupes, font l'office de la Maréchauſſée dans le voiſinage de la Cour : ils font, ainſi que les Boſtandgis, leur ſervice à cheval, excepté dans les promenades du Grand-Seigneur, où ils le précédent à pied.

touche terre au milieu de la trouée, y reſte, & continue de brûler ſa fuſée. C'eſt ſans doute le cas de dire qu'elle dura vingt mortelles ſecondes, pendant leſquelles je ne voyois que les victimes d'un accident auſſi ſingulier qu'imprévu. Cependant aucun des aſſiſtans ne bouge. On regarde cette bombe avec la même curioſité que celles qui l'avoient précédée; elle n'éclata point. Je reſpirai alors; & l'examen que j'ai fait enſuite de cette bombe m'ayant prouvé qu'elle avoit été chargée dans toutes les regles, je ne pus découvrir la cauſe d'une exception auſſi heureuſe. On n'avoit pas eu le temps de s'appercevoir de mon inquiétude. Cet événement fut applaudi comme une gentilleſſe par laquelle j'avois voulu finir. On ſe glorifioit même de n'avoir point eu peur; & quelques bombes tirées avec un mortier de onze pouces, dirigées ſur une tente placée à ſix cents toiſes, en abattant le but, acheverent de compléter la ſatisfaction du Grand-Seigneur & des Beyeux qui s'étoient raſſemblés. Sa Hauteſſe avoit fait apporter avec elle une peliſſe d'hermine, dont elle comptoit me faire revêtir; mais, comme je l'ai déjà fait preſſentir, la préſence de M. le Comte de Saint-Prieſt qu'elle n'avoit pas prévue, la détermina à ſupprimer cette diſtinction, dans la crainte de déplaire à l'Ambaſſadeur du Roi pour lequel on n'en avoit pas préparé.

L'expédient qui parut le plus conciliant, fut de m'envoyer à la Porte pour y recevoir ce témoignage de la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Un des Officiers de la ſuite courut y porter ſes ordres, & le Chef-Emini eut celui de m'y conduire. Cependant le peuple qui avoit applaudi aux épreuves, qui s'attendoit même à m'en voir recevoir la récompenſe, étonné d'abord de me voir conduire à la Porte, crut bientôt que c'étoit pour m'y punir, & finit par trouver cela fort juſte.

Le Grand-Viſir, prévenu de mon arrivée, m'attendoit dans la ſalle d'Audience où tous les Miniſtres étoient raſſemblés. J'y reçus leurs félicitations ſur la ſatisfaction du Grand-Seigneur. Sa Hauteſſe, me dit le premier Miniſtre, m'a chargé de vous en donner des marques publiques. Auſſi-tôt il fait ſigne au Maître de cérémonie de me revêtir d'une peliſſe d'hermine; & le Haſnadar (1) arrivant en même temps me remit une bourſe de 200 ſéquins. Je me tournai auſſi-tôt vers les gens qui m'avoient accompagné, & leur montrant ma péliſſe: j'ai reçu, leur dis-je, avec reconnoiſſance ce témoignage diſtingué de la bonté du Grand-Seigneur; remerciez le Grand-Viſir de ce grouppe dont il vous fait préſent. Cet expédient que je préférai

(1) Tréſorier.

à la diſcuſſion de nos uſages réciproques, fut pour le Viſir une leçon ſuffiſante, & pour moi le préſervatif de cette politeſſe orientale (2). Le jour commençoit à tomber lorſque je quittai la Porte, & je n'arrivai que la nuit fermée au fauxbourg de Péra. Deux Officiers, un d'Artillerie, & l'autre de Marine, chargés de m'accompagner & de veiller à ma ſûreté, me précédoient ſur les deux trotoirs. Je n'avois plus que trente pas à faire pour arriver chez moi, lorſque dans l'obſcurité l'Officier de Marine que je ſuivois, fut arrêté par des gens qui, venant à ſa rencontre, lui demandent bruſquement de quel Corps il eſt; & ſur ſa réponſe lui lâchent deux coups de piſtolet: celui-ci ripoſte; l'Officier d'Artillerie fait également feu en criant au ſecours. Auſſi-tôt ſix Jéniſſaires du Palais d'Al-

(2) C'eſt dans cet uſage turc de donner de l'argent, que M. de Bonneval trouva la plus grande mortification qu'un homme comme lui pût recevoir. L'Ambaſſadeur extraordinaire de l'Empereur, qui dans l'armée Autrichienne avoit été aux ordres du Transfuge, reçut, ſuivant l'uſage, le dîner du Viſir. La Porte avoit choiſi Kiathana pour le lieu de la fête. M. de Bonneval eut ordre de s'y trouver avec le corps des Bombardiers dont il étoit le chef. L'exercice fini, le Viſir le fit appeller, & lui remit une poignée de ſéquins que ſa poſition le força d'accepter avec ſoumiſſion.

lemagne, dont la porte étoit vis-à-vis la mienne, ſortent avec leurs carabines; & ſans autre inſtruction que la lueur des coups que mes gardes recevoient & rendoient, ils font ſur nous une décharge générale. Ce ſecours n'étoit pas ſans doute celui que nous deſirions; il ſuffit cependant pour mettre nos ennemis en fuite; & le temps qu'il fallut aux auxiliaires pour recharger leurs armes me donna heureuſement celui de rentrer chez moi ſans qu'aucun de nous fût bleſſé.

Quoique je n'euſſe porté aucune plainte ſur une attaque qui dans le fait ne m'étoit pas perſonnelle, les Officiers chargés de la police de Péra, envoyerent auſſi-tôt m'aſſurer de leur vigilance à punir les coupables, ſi je voulois les leur déſigner. Le Grand-Viſir envoya auſſi le lendemain matin ſavoir de mes nouvelles, & prendre des informations ſur l'attaque de la veille; le Grand-Seigneur lui-même eut la bonté de s'en occuper: mais le Gouvernement dut bientôt ſe livrer à des ſoins plus importans, dont l'objet expliquera la pétarade que je venois d'eſſuyer, & dont les ſuites développeront les mœurs des Turcs, l'eſprit des Corps, & la lâcheté du Gouvernement.

Il exiſtoit depuis quelque temps une animoſité entre les Jéniſſaires de la compagnie des Bas & les troupes de la marine. Elle avoit pris

naiſſance dans une des tavernes de Galata, où un jeune enfant de treize à quatorze ans danſoit habituellement pour achalander le cabaret. Après avoir plu réciproquement aux deux partis, il devint bientôt l'objet de leur diſſention : enlevé ſucceſſivement de l'un à l'autre, les deux corps ſe déclarerent enfin une guerre publique dont Galata fut le théâtre. L'acharnement fut au point qu'un des partis s'étant retiré dans l'enceinte de la principale Moſquée, l'autre enleva du canon à des bâtimens marchands, qu'il traîna & tira ſur la porte de ce temple. Chaque coin de rue étoit une embuſcade ; la nuit même n'interrompoit pas ce feu de bilbaude, dont chaque coup réſonnoit dans l'oreille du Grand-Seigneur. Tout commerce, toute communication, étoient interrompus : cependant le Gouvernement, qui n'avoit pas ſongé à prévenir le mal dans ſon principe, qui auroit dû même en appercevoir la fermentation dans l'attaque de mes gens, mais qui croit toujours que le meilleur moyen d'ordre eſt dans la deſtruction de l'eſpèce humaine, prit d'abord le parti de laiſſer les combattans ſe détruire entr'eux, en eſſayant toutefois quelques démarches conciliantes qui n'eurent aucun ſuccès. Ce vacarme ſcandaleux duroit depuis trois jours, plus de cinquante perſonnes tuées en avoient été les victimes. Je me trouvois chez le

Viſir

Viſir, lorſqu'on vint lui rendre compte d'un ſurcroît d'acharnement dans les parties belligérantes. Tant de bravoure à Galata, & tant de lâcheté ſur le Danube, dit le Viſir, prouve qu'il n'y a que les chapeaux qui faſſent peur aux Turcs. Nous ne pourrons en venir à bout, à moins, ajouta-t-il en riant, que Tott, avec une vingtaine de François, n'aille les mettre à la raiſon. Il étoit cependant temps d'y penſer ſérieuſement; & l'on pouvoit croire que les autres compagnies des Jéniſſaires, en prenant parti pour leurs camarades, n'étendiſſent le tumulte juſques dans Conſtantinople. Cela même rendoit les moyens de vigueur difficiles. On en prit un politique, ce fut de s'emparer de l'objet de la querelle; mais celui des deux partis qui en étoit nanti, ne conſentit à le céder que ſur l'aſſurance la plus poſitive qu'il n'appartiendroit pas au parti oppoſé; & l'enfant livré à ce prix, fut pendu, à la grande ſatisfaction de ceux qui ſe battoient un inſtant avant pour lui.

Pendant ce tumulte, je traitois avec les Miniſtres de la Porte de la formation d'un nouveau corps d'artillerie. Ce n'eſt pas que les Turcs manquaſſent de troupes deſtinées à ce ſervice; mais plus de quarante mille hommes

enrôlés & ſoudoyés ſous le nom de Topchi (1), formoient déjà un corps trop nombreux, mais qui n'étoit en effet qu'un ver rongeur, dont l'entretien étoit auſſi onéreux qu'inutile. Sans réunion, comme ſans diſcipline, cette troupe, ainſi que celle des Jéniſſaires, eſt répandue dans la capitale & dans l'empire. Un billet nommé Eſſamé (2), dont chaque ſoldat eſt porteur, lui garantit ſa paye, ſoit qu'il le préſente en perſonne, ſoit qu'il l'envoie par procureur; ſouvent même il vend ce billet de paye, & dans tous les cas ne rejoint ſes drapeaux que faute de pouvoir mieux faire, & ſeulement pour participer au dîner deſtiné à ceux qui veulent bien réſider à la chambrée. Cet abus paroîtra ſurtout ſenſible à l'aſpect des caſernes des Jéniſſaires. Elles occupent dans Conſtantinople des emplacemens de choix; Sultan-Soliman qui les fit conſtruire, prodigua dans les plafonds des portiques, un luxe de dorure que ſes ſucceſſeurs ont toujours entretenu; mais il y avoit établi une diſcipline qui ne lui a pas ſuccédé : l'abandon de la règle, en anéantiſſant l'eſprit de ce corps, a porté à quatre cent mille le nombre des ſoudoyés (celui des en-

(1) Canonniers.
(2) Paye.

rélés eſt innombrable), & l'on en compte à peine vingt mille raſſemblés. Il faut encore obſerver que ce petit nombre eſt plus généralement compoſé de baſſes payes, & de ceux qui n'en ayant point, ſervent pour en obtenir. Cette ſolde, qui ne ſe diſtribue que tous les trois mois, eſt portée progreſſivement depuis trois aſpres juſqu'à quatre-vingt-dix-neuf (1). Ce moyen de récompenſer les ſervices militaires, livré néceſſairement à l'arbitraire des chefs, devoit ſeul opérer la deſtruction de cette milice. La faveur, qui abuſe de tout, s'eſt fait attribuer auſſi une infinité de payes fortes, ainſi que la plupart des domaines aliénés à redevance militaire. Ces différens objets ſont en Turquie la récompenſe que l'homme en crédit accorde à ſes valets; & l'Empire, aux beſoins duquel le légiſlateur avoit pourvu, dépouillé aujourd'hui, trouve à peine dans les lambeaux qui lui reſtent de quoi ſubvenir aux beſoins

(1) L'aſpre, qu'on pourroit évaluer 6 deniers, donneroit pour les 99 aſpres, 49 ſols & demi, mais qu'il faut par l'eſtimation des monnoies réduire à 39 ſols 6 deniers, en obſervant toutefois que ce calcul qui ſe rapproche du change établi par le commerce, eſt encore bien au-deſſus de celui que donneroit l'examen des valeurs intrinſéques. Celle des monnoies d'argent du Grand-Seigneur offre à peine 7 deniers de fin.

les plus urgens. Si l'on excepte en effet le produit des vexations que le Grand-Seigneur enfouit dans ſon tréſor particulier ſous le titre légal, mais non moins tyrannique, de confiſcation, les revenus de l'Empire portés ſur les regiſtres à plus de cinq cent millions, n'en produiſent que ſoixante-quatorze effectifs au tréſor public. Cette ſomme doit cependant fournir à la paye des troupes, à l'entretien de la marine & aux autres dépenſes courantes & non prévues, tandis que les quatre cent millions de revenus domaniaux, aliénés par Sultan-Soliman pour l'entretien d'une nombreuſe cavalerie, celui de quatre mille chevaux de trait pour l'artillerie, réparation des fortereſſes, entretien des chemins, &c, ne conſtituent que la fortune particuliere de ceux qui en jouiſſent, & que dans le cas de guerre le Grand-Seigneur eſt obligé d'employer ſes tréſors en réſerve pour pourvoir inſtantanément au déficit de ces objets.

Sultan Muſtapha commençoit à épuiſer les ſiens, & ne trouvoit pas, dans l'emploi de plus de ſix cent millions de revenus, de quoi le conſoler d'un auſſi grand ſacrifice; il avoit ſenti la néceſſité d'une nouvelle formation de troupes, & voulut que je donnaſſe ſeul des règles au nouveau corps d'artillerie; mais il fal-

loit avant tout que le tréſor public pourvût à la dépenſe annuelle qu'il devoit occaſionner. Le Grand-Tréſorier ne parvint à former un revenu de cent mille écus qu'en s'emparant d'un petit droit que les commis de ſes bureaux s'étoient arrogé. La Porte s'occupa enſuite du nom qu'on donneroit au nouveau corps ; les ſavans furent conſultés ſur cet objet ; & le nom de Suratchis (1) fut unanimement adopté. Le Grand-Seigneur agréa l'ordonnance que j'avois rédigée, & la conſacra dans le Hattu-Humayonn (2) qui émana du trône pour la création du nouveau corps. Son uniforme fut également fixé ; & comme il falloit le rendre auſſi leſte que l'activité de ſon ſervice l'exigeoit, ſans cependant préſenter un nouveau coſtume que l'ignorance eût tourné en ridicule, contre lequel le fanatiſme ſe ſeroit même ſoulevé, je parvins à tout concilier en empruntant la forme de l'habit Albanois ; & le corps des Suratchis, porté au complet de ſix cents ſoldats, fut caſerné avec ſes Officiers à Kiathana, où l'école étoit déjà établie. Quoique ſon exercice dût ſe borner à celui du canon, l'u-

(1) Diligent.

(2) Edit ſuprême qui a force de loi, & dont l'effet eſt obligatoire à perpétuité.

ſage de la bayonnette devenue indiſpenſable, ne permettoit pas de négliger cette occaſion d'accoutumer les Turcs à la porter. On pouvoit croire auſſi que les Turcs vaincus par cette arme dont la Ruſſie venoit de ſe ſervir avec ſuccès, la critique épargneroit cette nouveauté. Cependant il fallut, pour la faire taire, en impoſer aux préjugés, en faiſant parler le Mufti. Ce chef de la loi, accompagné du Viſir & de tous les Miniſtres, ſe tranſporta à l'école : on me prévint de cette viſite extraordinaire ; j'allai la recevoir ; & l'exercice terminé, le chef de la loi me pria de faire ranger le corps en bataille devant le kiosk où il s'étoit placé : il me demanda alors un des nouveaux fuſils que je lui préſentai ; & après être entré avec moi dans tous les détails ſur l'utilité de la bayonnette, il prononça à haute voix une priere pour bénir cette arme, & en appliquer l'uſage à la défenſe de la vraie foi. L'exclamation de *loué ſoit Dieu*, prononcée par tout le corps, fut répétée par la foule du peuple que la curioſité avoit attiré ; & les fanatiques, toujours diſpoſés à applaudir ſoit à la bénédiction, ſoit à l'anathême, ne s'entretinrent bientôt plus que des avantages qu'on venoit d'aſſurer à l'Empire.

Le corps des Jéniſſaires voyoit avec plus d'intérêt l'exactitude du prêt qu'on diſtribuoit

chaque ſemaine aux Suratchis, ainſi que l'uniforme dont il étoient vêtus; & cette milice diſoit hautement qu'elle recevroit avec plaiſir la même diſcipline, pourvu que ce fût au même prix. En effet, ce corps, autrefois borné aux enfans de tribut, & ſi redoutable à ſes maîtres, avili depuis long-temps par l'abandon de ſes règles, étoit enfin négligé au point qu'à l'époque de la formation des Suratchis, le Grand-Seigneur devoit aux Jéniſſaires la ſolde de neuf quartiers; ce qui faiſoit vingt-ſept mois de paye arriérés. Cependant jamais ce corps ne donna moins d'inquiétude au Souverain; mais cette tranquillité, loin d'être la preuve de ſa ſoumiſſion, n'étoit qu'un préſage certain du ſuccès des ennemis. Les troubles, dans un gouvernement deſpotique, n'annoncent jamais que l'énergie de la nation: lorſqu'elle n'en a plus contre l'oppreſſion intérieure, que lui reſte-t-il à oppoſer à des forces étrangeres?

La ſévérité des peines militaires déjà établie, m'offroit une occaſion de me faire aimer du ſoldat, ſans rien ſacrifier de la diſcipline; & je m'empreſſai de ſubſtituer à la baſtonnade & aux fers, des moyens qui, moins violens en apparence, garantiſſoient le bon ordre & la ſoumiſſion, en établiſſant en même temps le ſentiment d'honneur dont le militaire ne peut ſe paſſer, & dont le mot n'eſt

pas même dans la langue turque. Des doublemens de garde furent la peine des fautes légeres ; le collet retourné & les paremens rabattus, ſans interruption de ſervice, fut la punition réſervée à des fautes plus graves ; & la déſertion, qui juſques-là n'avoit jamais été punie, fut condamnée aux galeres ; enfin, ce qui étoit inouï chez les Turcs, on poſa des ſentinelles, & quelques Tartares anciennement au ſervice de Ruſſie, enrôlés dans le nouveau corps, y donnerent l'exemple de l'exactitude dans le ſervice. Cette troupe, eſſentiellement deſtinée à celui de la petite artillerie, étoit journellement exercée, & parvint bientôt à tirer quinze coups par minute (1) ; mais je me refuſai conſtamment au deſir qu'elle avoit de s'occuper du maniement des armes, parce que ce corps étoit trop foible pour réprimer les railleries des autres corps : & j'obſerverai que M. de Bonneval n'a échoué dans le projet d'en former un en Turquie à l'inſtar des Européens (2), que parce qu'ignorant l'eſprit de

(1) Moins de promptitude dans le tir & plus de ſoins pour ajuſter le coup, euſſent ſans doute été préférables ; mais les Turcs n'étoient encore qu'effrayés du bruit, ils deſiroient d'en faire : un meilleur calcul étoit au-deſſus de leurs connoiſſances.

(2) Les Turcs m'ont aſſuré que M. de Bonneval

la nation qu'il avoit adoptée, il commença par où il faut finir. L'exercice proprement dit, étoit d'ailleurs inutile à l'objet de la nouvelle troupe, qui, pour faire ſon ſervice, devoit toujours commencer par poſer ſes armes au faiſceau.

Sultan Muſtapha venoit fréquemment à ces exercices, ſe plaiſoit à voir la promptitude du feu, & récompenſoit toujours l'agilité des canoniers; mais jamais il ne ſe permettoit de rien ordonner que par mon canal, & je profitois de ces occaſions pour exciter l'activité des Miniſtres, en animant la ſienne. Celle du Viſir, qui auroit dû ſe borner à favoriſer mes travaux de tout ſon pouvoir, le porta à vouloir les inſpecter. Il arrive dans une de ſes promenades à Kiathana, ſans m'en prévenir,

---

qui avoit raſſemblé à Scutary un corps d'Albanois, après l'avoir exercé à tourner à droite & à gauche pendant quelque temps, n'avoit jamais pu obtenir d'eux la promeſſe de revenir l'année d'après pour le même objet, & qu'un Derviche en les voyant pirouetter, s'étant retourné vers quelques Jéniſſaires que la curioſité avoit raſſemblés, leur avoit dit: *On vous prépare le même ſort que Pierre-le-Grand a fait ſubir aux Strelitz.* Mais c'eſt bien moins le murmure que ce mot excita, qui fit évanouir ce fantôme de diſcipline, que l'intérêt même de ceux qu'on diſciplinoit, & qu'il falloit commencer par payer.

& demande une répétition de l'exercice que je faiſois tous les matins. Nous ne le pouvons ſans ordre, répond l'Officier qui commandoit; les miens ne ſuffiſent-ils pas, répliqua le Viſir? Nous les reſpecterons ſans doute, répartit l'Officier, ſur tout ce qui ne concernera pas notre diſcipline; mais, ſur ce point, nous ne connoiſſons que notre Adgibektache (1). Le Viſir ſouriant à cette réponſe, s'en contenta, & c'eſt par lui qu'elle m'eſt revenue.

Il y avoit déjà quelque temps que le Grand-Seigneur m'avoit conſulté ſur les moyens à prendre pour mettre le canal de la mer Noire hors d'inſulte. J'avois propoſé la conſtruction de deux châteaux vers ſon embouchure; mais je croyois ce projet abandonné, lorſque je

(1) Adgibektache, Derviche-Santon révéré des Turcs & conſidéré comme le fondateur des Jéniſſaires, quoiqu'il n'en ſoit que le légiſlateur. Il vivoit ſous le regne d'Amurat premier; & lorſque ce Prince, de l'avis de ſes Viſirs, forma de la portion d'eſclaves qui lui étoit échue en partage, une nouvelle milice (Yeni-Tchéry), il l'adreſſa à Adgibektache pour lui donner des réglemens & la bénir. On raconte que, pour ſanctifier ce nouveau corps, il adreſſa à Dieu ſes prieres, après avoir placé la manche de ſa robe blanche ſur la tête du chef de cette troupe, & que le feutre blanc qui pend encore au bonnet des Jéniſſaires ne s'eſt conſervé qu'en mémoire de la manche d'Adgibektache.

fus informé des travaux que la Porte faiſoit aux deux Phares d'Europe & d'Aſie. Ils étoient confiés à l'intelligence de deux architectes auſſi peu inſtruits des lignes de défenſe, que des regles de Vitruve. On vit bientôt à l'ouverture du canal, & hors de la portée des boulets de trente-ſix, s'élever de mauvaiſes tours, & quelques murailles sèches qui devoient contenir l'artillerie; une couche d'eau de chaux, en blanchiſſant le tout, mit bientôt les Miniſtres en état d'annoncer au Grand-Seigneur la perfection de cet ouvrage; mais Sultan Muſtapha, qui avoit ſans doute prétendu que j'en ſurveillaſſe l'exécution, étonné de ne point m'appercevoir dans le compte qu'on lui rendoit, en demanda la raiſon. Ses Miniſtres, qui ne cherchoient qu'à m'éloigner, s'excuſerent ſur ce que l'ordre ne leur avoit pas enjoint de me conſulter; mais Sa Hauteſſe ne voulant pas s'en rapporter à eux, leur donna la mortification de ſoumettre leur ouvrage à mon inſpection. Le Reis Effendi (1) & le Grand-Tréſorier furent chargés de me conduire aux nouveaux châteaux, pour y décider s'il falloit, ou les conſerver ou les détruire. La douceur avec laquelle le Grand-Viſir me fit cette invitation, me prouva que le Grand-Seigneur en avoit

(1) Miniſtre des affaires étrangeres.

peu mis dans l'ordre qu'il venoit de donner à ſes Miniſtres. Mais ſi cette circonſtance excitoit leur inquiétude, elle n'étoit pas moins embarraſſante pour moi ; & je devois, ou trahir les intérêts qui m'étoient confiés, ou ſacrifier des innocens. Je ne pouvois en effet me diſſimuler qu'en improuvant les travaux qu'on venoit de faire, ceux qui les avoient ordonnés, en rejetteroient le blâme ſur les deux architectes, & que ceux-ci n'ayant pu ni mieux faire, ni refuſer de s'en charger, il y auroit une grande barbarie à les en inculper. Nous conduisîmes ces malheureux avec nous ; & leur premier ſoin, lorſque nous arrivâmes, fut de me repréſenter le danger qu'ils couroient ſi je déſapprouvois leur ouvrage ; mais en me bornant à les aſſurer que leur ignorance devoit les ſauver, je ne les tranquilliſai pas. Cependant les deux Miniſtres me preſſoient de prononcer, & blâmoient déjà la maçonnerie, ainſi que le mauvais état des logemens qu'on avoit pratiqués dans l'intérieur de l'enceinte. C'eſt-là le moins intéreſſant, leur répondis-je ; l'eſſentiel eſt que les boulets ſe croiſent ; on pourra aiſément remédier au reſte. Auſſitôt un des architectes s'empreſſa de garantir que les boulets traverſeroient ; c'eſt ce dont vous ne devez pas vous mêler, répliquai-je ; vous avez conſtruit ſur les emplacemens qu'on vous a indi-

qués; ſi les diſtances ſont trop grandes pour le tir des pièces, il ſera inutile d'examiner les principes de votre conſtruction, parce qu'il faudra tout détruire, & prendre une meilleure poſition. Le Grec s'apperçut alors de la ſottiſe qu'il avoit faite de parler artillerie; & les canonniers recurent ordre de préparer les pièces. Le Grand-Tréſorier, celui de tous les Miniſniſtres qui avoit eu plus directement part à ce travail, me propoſa d'aller ſur le rivage, juger l'effet des boulets; le maître canonnier, ajouta-t-il, m'aſſure qu'il les a déjà vu ſe croiſer. J'ai tant de confiance, lui répondis-je, dans ſes obſervations, que je me garderai bien de les répéter à la même place; c'eſt ſur le donjon que je vous propoſe d'en faire de nouvelles; ſon élévation nous mettra plus à portée de juger les coups. Nous fûmes auſſitôt nous établir dans les créneaux d'une mauvaiſe tour, prudemment deſtinée à ſervir de magaſin à poudre. Un pavillon déployé ayant été donné pour ſignal, nous jugeâmes bien diſtinctement que les deux boulets d'Aſie & d'Europe parcoururent à peine le tiers de l'eſpace qui ſéparoit les deux châteaux; & cette expérience répétée pluſieurs fois, en donnant les mêmes réſultats, décidoit la queſtion. L'examen de la conſtruction des châteaux étoit devenu ſuperflu, & l'inutilité de ces fortereſſes démontrée. On dreſſa le procès-verbal de ma-

mière à diſſiper l'inquiétude des deux architectes; je dînai avec les deux Miniſtres; nous nous rembarquâmes enſuite pour retourner à Conſtantinople, & examiner, chemin faiſant, la poſition la plus convenable aux deux forts qu'on croyoit néceſſaires à la défenſe du Boſphore; nous la trouvâmes bientôt, & les deux premiers caps que nous rencontrâmes, placés à une diſtance convenable, & ſitués de maniere à défendre les mouillages qui ſont en avant, ſembloient deſtinés à cet effet. On verbaliſa en conſéquence; les Miniſtres furent rendre compte de leur commiſſion, dont le réſultat fut pour moi, pendant plus de ſix mois, de n'en entendre pas parler.

Les travaux de la fonderie, & l'école journaliere du nouveau régiment de canonniers, me fourniſſoient aſſez d'occupations pour me diſtraire de toute autre idée, & je ne penſois plus au projet de fortifier le canal; je devois même croire que le Grand-Seigneur l'avoit abandonné, lorſque deux meſſages, l'un du Viſir, l'autre du Reis-Effendi, arrivant en même temps pour me preſſer de me rendre à la Porte, me firent ſoupçonner quelques ordres de l'intérieur (1),

(1) Ce terme qui traduit le mot turc, eſt conſacré par l'uſage pour déſigner le palais du Grand-Seigneur, & ſemble effectivement mieux qu'aucun autre convenir au deſpotiſme.

dont l'exécution ne pouvoit ſouffrir aucun retard; mais je n'avois pu prévoir l'agitation dans laquelle je trouvai les Miniſtres; réunis chez le Viſir, ils étoient encore effrayés de la colere & des menaces de leur Maître (1). Sultan Muſtapha, qui venoit ſouvent à la Porte conférer avec ſes Miniſtres, & ſe faire rendre compte de leur geſtion, étoit venu le matin; bien informé ſans doute que la conſtruction des nouveaux châteaux n'étoit pas commencée; il convoqua ſes Miniſtres avec précipitation, & ſon début les fit trembler. Vous êtes des traîtres, leur dit-il; vous avez déjà ébranlé mon Trône; vous ne travaillez qu'à le détruire : la colere éclatoit dans ſes yeux : ſon auditoire étoit interdit. Iſmaël Bey (2), plus hardi que les autres, parce qu'il étoit plus sûr de la faveur de ſon Maître, oſa ſeul prendre la parole pour le ſupplier de nommer le traître. Vous-même, lui répliqua le Sultan : où ſont les châteaux que Tott devoit conſtruire depuis plus de ſix mois? Il a décidé l'emplacement convenable; lui avez-vous fourni les moyens de poſer la premiere pierre? Les Miniſtres oppoſerent, pour leur juſtification,

(1) Les détails de cette ſcène m'ont été confiés par le Reis-Effendi.

(2) C'eſt le nom du Reis-Effendi.

qu'ils n'en avoient pas reçu l'ordre. L'Empereur aſſura qu'il l'avoit donné ; & l'on ne parvint à le calmer, qu'en lui garantiſſant que les ouvriers y ſeroient le lendemain. Nous convînmes de l'heure à laquelle nous nous y rendrions, pour y donner ſeulement quelques coups de pioche : formalité que les Miniſtres exigeoient, afin de pouvoir garantir à leur Maître, en sûreté de conſcience, que le travail étoit commencé. Il me falloit, pour l'entreprendre, un préalable plus utile ; & je m'occupai des plans dont le ſite étoit ſuſceptible, tandis que le Viſir conſulta les aſtrologues, afin de connoître le jour & l'heure la plus favorable pour poſer la premiere pierre. Ils venoient d'en fixer l'époque, & j'allois partir pour me rendre à cette cérémonie (1), lorſqu'un Turc, ſuivi de pluſieurs tchoadars, arrive chez moi, & ſe fait annoncer de la part du Grand-Seigneur. Le maintien important du perſonnage, & ſa gravité ſilencieuſe, ne pouvoient ſervir promptement le deſir que j'avois d'apprendre l'objet de ſa miſſion. Sa lenteur à avaler ſa

(1) Cette ſcience abſurde que la crainte ſoudoie, & qui ne préſage avec certitude que le degré d'ignorance de ceux qui s'y livrent, eſt tellement révérée à Conſtantinople, qu'il y exiſte un Munedgim-Bachi, *Chef des Devins.*

taſſe

taſſe de café, prélude de toutes les converſations turques, ajoutoit encore à mon impatience. Il tire enfin de ſon ſein un petit ſac de ſatin rouge, qu'il me préſente de la part de ſon Maître, en me faiſant compliment ſur la diſtinction qu'il renferme, & les prérogatives qui y ſont attachées. Pendant ce temps j'ouvre le ſac; j'en tire un paquet de mouchoirs brodés en or, & qui ſervoient d'enveloppe à quatre morceaux d'ébene, qui, réunis bout à bout par des charnieres en argent, donnoit en ſe développant l'étalon du pic de conſtruction (1). Vous pouvez, continua le Turc, diſpoſer actuellement de tous les ouvriers qui ſont à Conſtantinople; & le pic du Grand-Seigneur qui vous eſt confié, étend votre autorité ſur eux, juſqu'aux peines afflictives. D'auſſi grands avantages perdoient beaucoup de leur valeur dans mes mains; mais je ne pouvois me diſpenſer de montrer le cas que j'en faiſois, en donnant un préſent au porteur, & quelques ſéquins à ſa ſuite; je joignis l'étalon à différens

(1) Pic eſt le nom de l'aulne turque : mais il y en a de pluſieurs eſpèces. Notre aulne marchande équivaut à un pic & trois-quarts de pics d'uſage pour les draps. L'indaſé eſt une autre ſorte de pic qui meſure d'autres étoffes; & le pic de maçonnerie, plus grand que les autres, équivaut à deux pieds quatre pouces trois lignes.

inſtrumens que j'emportois, & je partis pour me rendre à l'emplacement des nouveaux châteaux, où je trouvai environ quarante piqueurs d'ouvriers déjà raſſemblés. Chacun d'eux étoit muni d'un double pic; & cette marque d'autorité me rappellant celle dont je venois d'être revêtu, je voulus, en attendant l'heure aſtrologique qui devoit amener les Miniſtres, employer ce temps à vérifier les meſures des piqueurs, afin d'y établir l'uniformité ſans laquelle je ne pouvois eſpérer aucune exactitude. Tous ces Meſſieurs m'entouroient aſſez familierement; & leur chef qui ſe diſoit architecte, qui croyoit l'être, & qui paroiſſoit déjà compter ſur ma docilité à ſes conſeils, me propoſa de vérifier toutes les meſures ſur la ſienne. Il faut avant tout vérifier la vôtre, lui répondis-je; & prenant auſſi-tôt parmi les inſtrumens le petit ſac cramoiſi, j'en tirai l'étalon. A ſon aſpect, la troupe des piqueurs fit un eſcarre à dix pas de moi; & je profitai de cette premiere ſurpriſe pour établir mon autorité, par un acte de ſévérité, impoſant, ſans être cruel: j'ordonnai la vérification des meſures, en enjoignant de briſer toutes celles qui ne ſe trouveroient pas conformes à l'étalon. Aucune n'échappa à cet arrêt; celle du chef eut le même ſort: j'en fis conſtruire ſur le champ de nouvelles que je fis poinçonner, & l'on étoit encore occupé à ce travail, lorſque les Miniſtres

arriverent. Leur premier ſoin fut de ſe tranſporter à l'endroit que j'avois marqué pour poſer la premiere pierre; elle étoit préparée, ainſi que le ciment & les ouvriers. Le Grand-Tréſorier tenoit d'une main la ſentence aſtrologique, & ſa montre de l'autre : il obſerva la minute avec la dévotion la plus ſcrupuleuſe; & le nom de Dieu prononcé à la derniere ſeconde, donna le ſignal qui acheva cette ridicule cérémonie.

Mon premier travail devoit être d'attaquer le ſol, afin de l'applanir & d'en tirer les matériaux néceſſaires à la conſtruction des châteaux. Cette opération ne pouvoit s'effectuer qu'avec de la poudre dans un roc vif, dont la qualité étoit une matrice de porphire. Je raſſemblai & fis barraquer auprès des travaux quinze cents Macédoniens, qui ſont les Auvergnats de la Turquie.

L'école d'artillerie, la fonderie & les nouveaux châteaux, me forçoient de parcourir journellement ſix lieues d'eſpace qui les ſéparoient. Le Grand-Seigneur donna ordre au Boſtandgi-Bachi de me fournir des bateliers du Sérail, que le tréſor public fut chargé de payer extraordinairement; & dès ce moment mon bateau fut remiſé à l'arſenal à côté de la felouque du Grand-Seigneur.

Les premiers travaux de la nouvelle fonderie devoient avoir pour objet la conſtruction d'un train d'artillerie de campagne qui man-

quoit abſolument aux Turcs, & que le nouveau Corps étoit deſtiné à ſervir. Le Grand-Viſir, dans toutes les lettres qu'il écrivoit de l'armée, ne ceſſoit de réclamer ce ſecours; & le Grand-Seigneur m'avoit chargé de préparer cinquante pièces de 4 avec leurs affûts, que trois cents Suratchis formés à l'école devoient accompagner. Le charonage fut encore un ſurcroît à mes travaux; & ceux des Châteaux étoient pouſſés avec la plus grande activité, afin de ſatisfaire l'impatience que le Grand-Seigneur avoit de voir les batteries baſſes achevées & garnies de leur artillerie: mais ſi l'applaniſſement du rocher plaçoit les pierres à côté du travail, les maſſes de porphire que ces pierres contenoient, en réſiſtant aux outils les mieux acérés, en rendoient la coupe difficile. Cependant les bras infatigables des Macédoniens ſurmonterent ces difficultés.

Nonobſtant la célérité que le Grand-Seigneur deſiroit, j'avois établi un jour de repos, & permis aux ouvriers d'aller le dimanche ſe récréer au village voiſin. Ceux qui travailloient au Château d'Europe profitoient de cette liberté pour aller ſe divertir à Fanaraki (1). Vingt-

(1) Village ſitué en Europe ſur la pointe du cap qui forme l'embouchure, & qui prend ſon nom du fanal qu'on y a placé.

deux Macédoniens, chacun le fuſil ſur l'épaule, s'y étoient rendus; & réunis dans une taverne, ils y chantoient les victoires d'Alexandre. Pendant ce temps, une groſſe ſaïque chargée de munitions pour Varna, contrariée par les vents, étoit venue mouiller à l'abri d'un écueil ſitué en avant du village. Quatre-vingt-dix ſoldats Turcs, embarqués ſur cette ſaïque, venoient de mettre pied à terre, lorſqu'un de mes ouvriers ayant quitté ſes compagnons pour aller reſpirer l'air, s'approche de la côte, où il trouve les nouveaux débarqués armés juſqu'aux dents. Un d'eux, fier de la ſupériorité que ſa troupe lui aſſuroit, s'approche du Macédonien, & lui donne un ſoufflet à tour de bras. Celui-ci, ſans armes pour venger ſon affront, & peu familiariſé avec la langue Turque, fait ſeulement ſigne au champion qui l'attaque, de l'attendre, qu'il va revenir: il le quitte auſſi-tôt, retourne à la taverne, ne dit mot à ſes compagnons, s'empare de ſon fuſil ſans qu'ils s'en apperçoivent, & retourne à la côte, où les Turcs étoient encore. Il y diſtingue ſon adverſaire; & lui montrant ſa joue, lui fait ſigne de recommencer. Mais le Turc qui avoit déjà le piſtolet à la main, lui lâche ſon coup à bout portant, manque le Macédonien, qui dans l'inſtant lui met ſa bourre dans le ventre, & périt lui-même ſous le feu de plus de quatre-vingt

coups de fusils que les autres Turcs lui lâchent. Cependant cette décharge réveille l'attention des vingt & un Macédoniens : un de leurs compagnons manque ; ils s'arment, courent à la côte, voyent en y arrivant leur camarade étendu à côté d'un Turc ; & sans autres informations chargent leurs ennemis, en couchent neuf sur la place, & culbutent les autres vers la mer avec une telle précipitation, que partie dans les chaloupes, partie à la nage, ces braves gagnent leur vaisseau, en coupent le cable, & n'échappent qu'en prenant le large. Cette aventure étoit trop sérieuse pour ne pas m'en informer sur le champ. Deux Macédoniens députés vers moi m'en rendent compte ; & desirant prévenir celui qu'on en rendroit au Visir, je partis sur le champ pour aller chez ce premier Ministre, où je me constituai plaignant sur l'insulte faite aux ouvriers des Châteaux. Le Visir, après m'avoir écouté, me dit froidement : cela est bien ; qu'il n'en soit plus question. Comme j'ignorois qu'il fût déjà informé de cette scène, je ne trouvai pas cette réponse suffisante à ma demande, & je crus devoir insister. Alors le Ministre forcé de s'expliquer, me dit avec vivacité : mais que prétendez-vous donc ? neuf Mahométans couchés sur la place ne vous paroissent-ils pas un nombre suffisant de victimes pour venger la mort d'un infidèle ? Je m'adoucis alors,

& lui repréſentai qu'il falloit cependant pourvoir par les ordres les plus ſéveres à la tranquillité des travaux. Bon, ajouta-t-il en riant, avec vos quinze cents Macédoniens vous feriez la conquête du pays. Vos moyens de vous garder valent mieux que ceux que je pourrois vous fournir. Je ſavois cela auſſi bien que le Viſir : je ne voulois obtenir que l'impunité ; & je me retirai content de ma négociation, & parfaitement tranquille ſur les ſuites de cette affaire, nonobſtant les menaces de la compagnie des Laſſes qu'aucun de ſes membres n'eut le courage d'effectuer.

Le Grand-Seigneur m'avoit donné la jouiſſance d'une maiſon de campagne louée à ſes frais & ſituée ſur le bord de la mer dans le village de Tarapia. Je l'occupois l'été ; & ſa poſition, en me plaçant à la même diſtance de Conſtantinople & des Châteaux, me mettoit à portée de vaquer aux différens travaux dont j'étois chargé. J'appris, en revenant un jour de la fonderie, qu'un bâtiment Turc de la mer Noire, contrarié par les vents vis-à-vis Tarapia, venoit de chavirer à l'entrée du Port. Le temps étoit ſi ſerein, & la briſe ſi maniable, qu'il étoit difficile de concevoir cet accident : curieux d'en connoître le motif, je m'avance de ce côté ; & le premier objet qui me frappe, eſt la quille du vaiſſeau qu'on voyoit à découv-

vert. Le Capitaine, & cinq ou ſix matelots qui compoſoient ſon équipage, aſſis ſur le rivage qu'ils avoient gagné à la nage, conſidéroient douloureuſement ce déſaſtre. Ils m'apprirent qu'une jeune fille & ſa mere, paſſagers ſur le même bâtiment, avoient péri ſans qu'il eût été poſſible de leur porter aucun ſecours. Mais ces détails ne m'expliquoient pas la raiſon d'un événement auſſi extraordinaire. Ce ne fut qu'après beaucoup de queſtions que je parvins à découvrir que ce bâtiment, chargé de planches juſqu'à mi-mât, étoit parti de Synope ſans aucun leſt. Je frémis du danger que ces malheureux avoient couru, & qu'ils ne pouvoient éviter au moindre changement de vent. Ils ne dûrent auſſi le bonheur de ne pas chavirer en pleine mer, qu'à la durée du vent en pouppe qui les avoit amenés dans le canal, où un vent très foible du Sud en les forçant d'arriver, avoit fait juſtice de leur ignorance. Cette conduite atteſtoit que le Capitaine & ſes matelots navigeoient pour la premiere fois. J'eus pitié de ces naufragés, je leur offris des ſecours pour relever leur bâtiment; & ma pitié augmenta, lorſqu'ils m'apprirent qu'un Turc, ſe diſant expert dans la Marine, venoit de leur faire donner d'avance cent ſéquins pour cette opération. Je pouvois croire que cette ſomme, ſeul débris de leur naufrage, devenoit encore pour

eux

eux une perte plus réelle, & je ne me trompai pas. En effet, quelques cordages apportés de Conſtantinople dans une chaloupe qu'une douzaine de Leventis (1) accompagnoient, ne ſervirent, en rapprochant le bâtiment de la côte, qu'à le placer ſur des rochers où la moindre agitation de la mer pouvoit le briſer. Cependant ces marins officieux formant de nouvelles prétentions pour continuer leur travail, diſparurent ſur le refus. Le déſeſpoir des naufragés étoit à ſon comble; j'envoyai auſſi-tôt des ordres aux Châteaux pour faire venir les cabeſtans & autres apparaux qui m'étoient néceſſaires, & avec leſquels je mis dans un après-midi le bâtiment en état de remettre en mer pour gagner Conſtantinople. C'étoit un ſpectacle vraiment intéreſſant que la joie de ces malheureux, & leur empreſſement à raſſembler le préſent qu'ils vouloient me faire, & que je refuſai en exigeant ſeulement qu'ils ne navigeaſſent plus ſans leſt : les malheurs portent conſeil, me dit le Capitaine, & je profiterai de celui que vous me donnez pour vous offrir un hommage de ma reconnoiſſance, plus digne que celui-ci du ſervice que vous m'avez rendu.

(1) Matelots de l'Amirauté attachés au ſervice des vaiſſeaux de guerre.

En effet, quelques mois après, on vint m'avertir que cet homme, accompagné des mêmes matelots, chargés de raisins secs, de beurre & d'autres provisions de la mer Noire, conduisoit aussi plusieurs moutons : je le fis entrer, bien déterminé cependant à n'en rien recevoir. Voici, me dit-il en m'appercevant, les malheureux que vous avez sauvés. Dieu a béni votre bonne œuvre, nous avons fait un heureux voyage ; nous vous devons tout ce que nous possédons, & nous vous apportons le tribut de notre reconnoissance. Je suis fort aise de vous revoir, lui répondis-je ; mais je ne veux pas perdre le mérite de vous avoir obligés, en en recevant le prix. Vous ne devez pas avoir cette crainte, me répliqua-t-il, & nous nous sommes imposé ce tribut annuel, afin que Dieu favorise notre commerce. Je me défendis alors plus que jamais de rien accepter ; & le Turc, plus affecté de ma résistance que je ne le croyois, me dit en pâlissant : Vous pouvez sans doute nous refuser ; mais soyez certain que nous n'emporterons votre refus que pour aller au même instant nous replacer avec notre bâtiment au même lieu & dans la même position dont vous nous avez tirés. Le ton qui accompagnoit cette phrase, me fit une telle impression, que ne pouvant me défendre de la crainte de pousser ces malheureux au désespoir, j'acceptai leur

préſent, mais en exigeant d'eux qu'il ſeroit le dernier (1).

Le Grand-Viſir deſiroit depuis long-temps viſiter la nouvelle fonderie; & j'y étois occupé du nouveau train de campagne que l'on ne ceſſoit de demander de l'armée, lorſqu'on m'annonça le premier Miniſtre. L'activité qui régnoit alors dans tous les atteliers, me mit en état de lui faire parcourir les détails de ce travail; & parvenu dans les forges, il s'aſſit ſur une enclume. Nous diſſertions avec un grand intérêt ſur les objets les plus importans, tandis qu'un des Tchoadars du Viſir m'interrompoit à chaque inſtant pour me demander ſa bonne main. Ennuyé enfin de ſes importunités, & plus choqué de ce que ſon Maître les ſupportoit, je crus les réprimer en lui diſant vivement qu'il attendît au moins que notre converſation fût terminée. Bon, me dit-il, alors il s'en ira, & je n'aurai plus le temps de vous attendre. Cette réponſe inſolente ne le parut qu'à moi.

(1) Ce trait qui peint fortement le ſentiment de la reconnoiſſance, ne doit pas plus ſervir à caractériſer la Nation Turque, qu'elle ne le ſeroit par un trait iſolé d'ingratitude. C'eſt ſur la teinte générale qu'il faut juger les hommes. On ne peut ſe la procurer qu'en raſſemblant les différentes couleurs qui la compoſent; & ce n'eſt qu'après les avoir mélangées, qu'on en apperçoit la véritable nuance.

Je donnai deux ſéquins : on m'allégua qu'il y avoit beaucoup de monde, j'en donnai quatre ; & le Viſir qui s'étoit tû recommença à me queſtionner comme auparavant. Enſuite il regagna ſon bateau après avoir fait diſtribuer par ſon Tréſorier une centaine de ſéquins aux ouvriers, & fait donner particuliérement à mes gens. Je l'avois reconduit juſqu'à ſon bateau : il y étoit déjà placé, & ſes rameurs commençoient à s'ébranler, lorſque l'Officier d'Artillerie qui m'accompagnoit par-tout ſaiſit la poupe du bateau, l'arrête & demande à ſon tour la bonne main qu'il n'a pas reçue. Un Officier de la Marine, également commis à ma garde, ſe met auſſi ſur les rangs ; cependant le premier Miniſtre demande à ſon Tréſorier pourquoi ces deux hommes n'ont pas eu part à la diſtribution. Ceux-ci répondent qu'ils marchoient en avant ; ils inſiſtent ; & le Viſir, dont un ſeul regard eût fait trembler le plus intrépide, ne s'en débarraſſe qu'en donnant à chacun de ces importuns quatre ſéquins. Pouvois-je me plaindre de ſon valet, quand les miens n'avoient pas plus de ménagement pour lui ?

Ce premier Miniſtre, dont j'ai déjà eſquiſſé le caractere, ne conſervoit ſa place qu'en abandonnant les rênes de l'Empire au Reis-Effendi, dont l'eſprit fin & ſournois gouvernoit avec une telle inſouciance, que cauſant un jour

avec lui, & la conversation s'étant étendue sur la conquête de Constantinople faite par les Turcs sur les Grecs, & sur l'instabilité des Empires les plus puissans, il me demanda où je pensois qu'une guerre malheureuse pouvoit les conduire. Vis-à-vis, lui dis-je. Il regarde aussitôt par la fenêtre, examine la côte d'Asie, & se tournant avec un visage riant : mon ami, me dit-il, il y a des vallons délicieux, nous y bâtirons de jolis Kiosk. Il est facile de juger, d'après cette réponse, qu'Ismaël-Bey, foiblement affecté des désastres qu'il ne partageoit pas directement, se bornoit à déblayer les affaires courantes, prenoit toujours les ordres du Grand-Seigneur sur tous les objets capables de le compromettre, & tenoit plus à sa place qu'à ses devoirs. Ses liaisons avec Ised-Bey l'avoient élevé, elles le maintenoient; & celui-ci, satisfait de la faveur de son Maître, la conservoit sans intrigues, en jouissoit sans ambition, & se passionnoit pour le bien, sans être assez instruit pour l'opérer.

J'étois fort lié avec ce favori : il étoit l'organe entre son Maître & moi, & lui rendoit compte de nos conversations; elles me fournissoient un moyen indirect d'insinuation dont j'usois souvent. C'étoit aussi par Ised-Bey que le Grand-Seigneur me consultoit; & ce Prince qui s'instruisoit journellement, & dont les vues

commençoient à s'étendre au-delà des limites ordinaires, traita avec un grand intérêt le projet de la jonction des deux mers par l'Iſthme de Suez. Il voulut même ajouter aux connoiſſances que j'avois à cet égard, celles des différens Commiſſaires qui avoient été en Egypte; & l'on verra ci-après que ſi Muſtapha avoit aſſez vécu pour entreprendre ce travail, il eût trouvé dans le local des facilités qui l'auroient mis à même d'opérer la plus grande révolution dont la politique ſoit ſuſceptible. Il étoit ſans doute bien loin de ce degré d'inſtruction, lorſque cédant à l'appât d'un bénéfice apparent, il avoit altéré ſes monnoies. Un certain Tair-Aga, qui avoit joui au commencement du regne de Muſtapha de ſa faveur & de la place de Surintendant des monnoies, lui fit adopter cette erreur; & j'ai lieu de préſumer que, parvenu à mieux connoître ſes véritables intérêts, l'époque de la paix eût été celle de la refonte de toutes les monnoies. Mais le ſacrifice que cette opération exigeoit, ne pouvoit ſe faire pendant la guerre: il falloit des eſpèces quelconques; les tréſors commençoient à s'épuiſer, l'hôtel des monnoies frappoit nuit & jour; & l'argent réduit au bas titre de ſept deniers de fin, en perdant de ſa ductilité, écraſoit ſouvent au premier coup de balancier, des coins dont l'acier étoit auſſi mal préparé que mal trempé. Cet inconvénient qui retardoit, arrêtoit même une ſa-

brication qui ne ſouffroit point de délai, demandoit un prompt remède. On me pria de l'indiquer ; & dans le principe qu'avec les ignorans il faut paroître ſavoir ce que l'on ne ſait pas, ſi l'on veut conſerver le mérite de ce que l'on ſait, je me chargeai de ce travail. J'en étudiai les principes, & je parvins bientôt à rendre les coins auſſi ſolides qu'on le deſiroit. Tandis que je faiſois toutes ces opérations, les ouvriers que j'inſtruiſois, intéreſſés à la deſtruction des coins, ne pouvant attaquer la bonté du travail, cherchoient à me chicaner ſur les moyens que j'employois pour perfectionner la trempe : ils prétendoient que je n'avois ſubſtitué de l'urine à l'eau qu'ils employoient, que pour avoir le plaiſir de ſouiller le nom du Grand-Seigneur, en le trempant dans un mélange auſſi impur ; & après avoir divulgué cette ridicule ſuppoſition, ils la firent parvenir au Grand-Seigneur en forme de plainte légale. Il étoit difficile qu'une telle abſurdité eût ſon effet ; mais telle eſt la force des préjugés, que le Grand-Seigneur lui-même crut devoir éclaircir ce fait ; peut-être auſſi crut-il que je ne manquerois pas de moyens pour détruire cette accuſation. Elle me fut communiquée de ſa part avec l'invitation d'y donner ma réponſe. Je la trouvai dans le texte même de mes accuſateurs ; & convenant de tous les faits & de l'importance

du nom de l'Empereur, j'ajoutai que quelque reſpectable qu'il fût, il ne convenoit pas aux hommes de lui accorder plus d'égards qu'à celui de Dieu qu'on traçoit journellement ſur une matiere uniquement compoſée des haillons qu'on abandonne dans la fange. Cette réponſe, en fourniſſant au Grand-Seigneur le moyen de ne pas ſe croire inſulté, ridiculiſa la calomnie.

Ce Prince, non content d'emprunter quelques notions utiles pour remédier momentanément aux vices qui infectoient toutes les parties de l'adminiſtration, deſiroit étendre les connoiſſances & les fonder dans une Ecole de Mathématiques qu'il me pria d'établir & de diriger. Le corps des Mathématiciens, créé par Soliman, ne tarda pas à réclamer contre cette innovation ; elle ſuppoſoit l'ignorance des Muhendis (1), dont le chef garantiſſoit l'inſtruction ; & Sa Hauteſſe décida que préalablement ces Géomètres ſeroient admis à l'examen que j'en ferois en préſence de deux Miniſtres nommés commiſſaires à cet effet. Le jour pris, on s'aſſembla ; & ſi les Savans n'étoient pas tranquilles, j'éprouvois moi-même une ſorte d'inquiétude. En effet, ma poſition étoit embar-

(1) Géomètres.

raſſante ; je voulois vaincre, je craignois d'humilier ; j'étois placé entre mon amour-propre & ma délicateſſe. L'aſſemblée étoit compoſée du Reis-Effendi, du Grand-Tréſorier, du Cheir-Eminy (1), du chef des Géomètres, & de ſix Savans choiſis dans le corps pour en défendre l'honneur. J'étois la bête noire de cette aſſemblée, qu'Iſmaël-Bey ouvrit par un diſcours, où l'intérêt de l'Etat étoit réuni à la volonté du Maître ; & toutes les têtes s'étant inclinées, je fus requis de commencer l'examen. J'y réfléchiſſois depuis long-temps, & décidé pour le parti de la douceur, je demandai modeſtement au chef quelle étoit la valeur des trois angles d'un triangle : je fus requis de recommencer ma queſtion ; & tous les Savans s'étant mutuellement conſidérés, le plus hardi d'entr'eux me dit avec fermeté, c'eſt ſelon le triangle. Les bras m'en tomberent ; & j'avoue que j'avois beſoin d'une réponſe auſſi abſurde pour que ma queſtion ne me laiſsât aucun regret. Il étoit inutile de pouſſer l'examen plus loin ; je me contentai de réſoudre ma demande & de démontrer cette vérité Mathématique. L'ignorance de ces prétendus Géomètres n'avoit plus beſoin de l'être ; mais je n'en dois pas moins

(1) L'Intendant des bâtimens.

de juſtice à leur zèle pour les ſciences ; ils demanderent tous à être reçus à la nouvelle école, & nous ne nous occupâmes plus que de ſon établiſſement.

J'étois allé à la Porte pour traiter de quelques objets qui y étoient relatifs : le Viſir m'avoit engagé à les terminer avec le Mektoubtchi (1). Je trouvai celui-ci occupé d'une dépêche preſſée ; & j'attendois, aſſis ſur ſon ſopha, qu'il eût terminé, lorſqu'un Chek (2) de la Mecque vint s'y aſſeoir à côté de moi. C'étoit un de ces fanatiques, qui, parce qu'ils ſont nés en terre ſainte, ſe croient des êtres ſupérieurs, bravent le pouvoir temporel, proſtituent le nom de Dieu, affectent le mépris des richeſſes, & mendient avec inſolence. J'avois ſouvent vu ce même homme forcer la porte du Viſir, venir ſe placer à côté de lui, & ne quitter cette place qu'en recevant quelque monnoie d'or, ſeul moyen de s'en débarraſſer. C'étoit auſſi ce qu'il attendoit avec le maintien le plus orgueilleux : & le Mektoubt-

---

(1) Secrétaire des Commandemens.

(2) Eſpèce de Princes Arabes deſcendans de Mahomet, & qui deſſervent la Moſquée ſainte, ſe croient toute inſolence permiſe, & mendient auprès des Grands.

chi, qui n'étoit pas disposé à user de cette facilité, entra devant lui dans les détails relatifs au nouvel établissement, & m'entretint en sa présence de tous les autres objets qui intéressoient les différens travaux dont j'étois chargé. Attentif à ces discours, le Chek me considéroit avec étonnnement, & sembloit avoir peine à accorder mon habit avec l'autorité que je paroissois exercer. Cependant le Mektoubtchi, appellé par le Visir, me prie d'attendre son retour, & me laisse en tiers avec ce Chek & un Secrétaire occupé à écrire dans un coin de l'appartement. Le silence que nous gardâmes tous trois pendant quelque temps, fut interrompu par l'Emir : car le turban verd du Chek désignoit sa parenté avec le Prophête. Puisque vous vous occupez, me dit-il, à servir la vraie foi, que ne l'embrassez-vous, en abjurant des erreurs que les meilleures actions ne peuvent absoudre? A peine eut-il fini ce petit discours apostolique, que le Secrétaire, dont la plume étoit tombée des mains, le menaça d'aller sur le champ rendre compte au Visir de son insolence envers moi, afin de le faire chasser de la Porte. Mais j'interrompis le Secrétaire, pour le prier de se calmer, & de me laisser le soin de répondre au Chek, que cette réprimande avoit un peu déconcerté. Je conçois, dis-je à ce béat Musul-

man, que vous profitiez de toutes les occaſions de propager votre croyance, & je vous remercie de m'en croire digne; mais je connois une miſſion plus intéreſſante pour votre zèle, c'eſt la converſion d'une foule de têtes vertes, qui, comme vous, parens du Prophête, n'en ſont pas moins infidèles à ſa loi. Allez les convertir; & quand vous aurez complété ce grand œuvre, venez me retrouver : je verrai alors ce que j'aurai à faire. Un éclat de rire du Secrétaire couvrit ce malheureux Chek de confuſion; il ſortit, & les valets, qui écoutent toujours aux portes, le reconduiſirent en lui demandant s'il alloit convertir les têtes vertes. Bientôt toute la Porte fut inſtruite de ce ſarcaſme, & le malheureux Chek n'oſa plus s'y préſenter. Le Mektoubtchi, informé à ſon retour de cette ſcène, m'en fit des excuſes, rit de ſon dénouement, & expédia les ordres dont j'avois beſoin pour l'établiſſement de la nouvelle école.

Deſtinée particuliérement à la marine, cette école fut établie à l'arſénal; mais on ne pouvoit y admettre que des hommes en état de ſervir l'intérêt du moment qui l'établiſſoit; & pluſieurs Capitaines de vaiſſeaux, à barbe blanche, en ſe joignant aux autres écoliers, déjà d'un âge mûr, me diſpenſoient de défendre les eſpiégleries. Je dictois journellement la le-

çon en Turc : chaque écolier l'écrivoit dans ſon cahier, & je chargeois l'un d'eux à mon choix d'en être le répétiteur pour le lendemain (1). Cette méthode, en fixant l'attention de mes écoliers, leur fit faire les progrès les plus rapides ; au bout de trois mois, ils étoient en état d'appliquer ſur le terrain les quatre problêmes de la Trigonométrie rectiligne. C'étoit auſſi à quoi devoit ſe borner mon travail dans ce genre. Il ne falloit que des Ingénieurs de campagne, & des Marins en état de prendre hauteur, faire des relevemens, & calculer la route du vaiſſeau. C'étoit encore aſſez pour des écoliers de 60 ans. J'étois convenu avec Sultan Muſtapha que cette inſtruction ſeroit perfectionnée par la pratique ; & que deux frégates, conſtamment armées, évolueroient ſous ſes yeux dans le canal qui ſépare Conſtantinople & les iſles des Princes (2). La conſtruc-

(1) La méthode de rendre les écoliers profeſſeurs les uns des autres, s'appliqueroit avec ſuccès dans les maiſons d'éducation. On n'apprend bien que ce que l'on montre ; & aſſocier l'amour-propre à l'application, c'eſt aſſurer l'inſtruction.

(2) Ce projet, qui ne pouvoit avoir ſon exécution qu'après quelques mois d'école, fut négligé après la mort de Muſtapha, dont l'activité pouvoit ſeule donner de l'ame à des Miniſtres corrompus par la nature même du Gouvernement.

tion des vaiſſeaux avoit également beſoin d'être dirigée ſur de meilleurs principes. On me demanda des plans que je m'empreſſai de fournir, mais dans leſquels on n'adopta que la décoration des poupes. Les proportions qui réduiſoient la hauteur des ponts, furent rejetées par rapport à la hauteur des turbans ; & celles qui ajoutoient à l'élévation des mâts, le furent par la ſeule raiſon, qu'en faiſant coucher le bâtiment, l'équipage ſeroit mal à ſon aiſe. C'eſt à l'arſénal, c'eſt à moi que ces difficultés ont été faites. Je ne puis ni douter de ces abſurdités, ni forcer à les croire. Le vaiſſeau *la Ferme*, cédé au Grand-Seigneur, ne ſervit pas même à réformer les barres de gouvernail, parce que la force du deſpote, qui peut tout anéantir, ne ſuffit pas pour réformer. On a déjà vu que l'établiſſement de la nouvelle fonderie n'avoit pas détruit l'ancienne. Les fonds deſtinés à l'artillerie y étoient verſés ; & ce n'étoit qu'avec peine, qu'on obtenoit ceux qu'il falloit à un travail reconnu plus utile. Le corps des Géomètres avoit des biens domaniaux : la nouvelle école n'avoit pas même des encouragemens ; & de tous les nouveaux établiſſemens, le ſeul corps des Suratchis, fondé à perpétuité, jouiſſoit des fonds deſtinés à ſon entretien ; mais on a déjà obſervé que pour les raſſembler il avoit fallu les enlever à des fripons ſubalternes, dont le crédit ne fut pas ſans doute aſſez

puiſſant pour garantir le fruit de leurs déprédations.

Les abus qui exiſtoient dans l'adminiſtration de la Marine, mieux protégés, pouvoient difficilement être attaqués : cependant les dépenſes exceſſives qui ſe paſſoient en compte pour la mâture des vaiſſeaux, faute d'une machine à mâter, dont j'avois ſouvent parlé, invita le Gouvernement à me prier d'en faire conſtruire une. On fixa ſon emplacement à côté du carénage ; le Surintendant de la Marine eut ordre de me faire fournir tous les bois néceſſaires. J'établis mon Charpentier dans un hangard convenable, & j'en déterminai la hauteur à 120 pieds : le mauvais fond, m'obligeant à en établir la baſe ſur pilotis, ce genre de travail, dont dépendoit la ſolidité de l'ouvrage, m'engagea à y donner les plus grands ſoins ; & l'on en ſera moins étonné que du reproche que me fit l'Amiral ſur ce que je faiſois ferrer les pilotis. C'étoit, diſoit-il, jeter l'argent du Grand-Seigneur à la mer. Il m'accuſoit auſſi de les trop multiplier ; cependant Sa Hauteſſe ne crut pas devoir ſacrifier à cette petite économie, la ſolidité d'un travail, dont la direction me fut entiérement abandonnée.

La Porte ne ceſſoit de me donner l'eſpérance d'accorder aux Eleves de Mathématiques un état, ſans lequel ils ne pouvoient ſe vouer à cette étude ; mais elle n'effectuoit rien, &

les jeunes gens commençoient à ſe laſſer de travailler à leurs frais & ſans aucune perſpective. Mes repréſentations à cet égard, me firent cependant obtenir par le canal du Surintendant de la monnoie, des médailles d'or qu'on fit frapper avec le chiffre du Grand-Seigneur d'un côté, & de l'autre une inſcription relative à l'Ecole. Le Reis-Effendi eut ordre d'aſſiſter au premier examen, de diſtribuer des médailles à ceux que j'indiquerois, de leur permettre de les porter attachées à une chaîne d'or, & d'y ajouter les promeſſes les plus poſitives d'avancement & de fortune. L'aſſiduité redoubla, & j'eus bientôt un écolier en état de ſe rendre à l'armée, qui, toujours fixée à Babadag, ne promettoit pas une campagne plus active que les précédentes. Nous étions même ſi fort accoutumés à cette inaction, qu'il ne m'arrivoit jamais de queſtionner les Miniſtres ſur les opérations militaires. Il ſemble auſſi qu'uniquement occupé du travail des Arſénaux & des Ecoles, je ne devois pas être interrogé ſur ce qui ſe paſſoit à l'armée. Cependant le Viſir me demanda un jour fort ſérieuſement ſi l'armée Ottomane étoit nombreuſe. C'eſt à vous que je m'adreſſerois, lui dis-je, ſi j'étois curieux de le ſavoir. Je l'ignore, me répondit-il. Comment donc pourrai-je en être inſtruit? En liſant la Gazette de Vienne, me repli-

répliqua-t-il. Je reſtai confondu. Tant d'abſurdités réunies ne pouvoient être balancées par les lumieres naiſſantes de Muſtapha; & ce qu'il y eut de plus malheureux pour cet Empire, c'eſt que ce Prince, dont la ſanté étoit chancelante, que l'activité ſeule ſoutenoit, ſuccomba enfin pour laiſſer ſon trône à ſon frere, le ſeul qui reſtât des enfans d'Achmet, & qui, enfermé depuis la mort de ſon pere, joignoit à un caractere doux, qui deſire toujours le repos, le beſoin d'en jouir ſur le trône, aprés avoir vécu quarante ans dans la crainte & la ſolitude. Son premier ſoin fut de parcourir ſon propre Palais qu'il ne connoiſſoit pas, d'ouvrir tous les coffres qu'il rencontroit, de diſtribuer à ceux qui l'environnoient, tout ce qu'il y avoit de plus précieux : & la révolution phyſique qu'il éprouva fut au point d'influer pendant plus d'un an ſur l'intérêt le plus eſſentiel des Princes Orientaux, que leur propre deſpotiſme ſemble n'avoir deſtinés qu'au ſeul objet de perpétuer les deſpotes.

On a déjà vu les détails de la cérémonie du couronnement; & l'avénement d'Abdul-Hamid (1), ne préſenta de remarquable que ſon premier Edit, dans lequel, après tous les lieux communs uſités en pareil cas, il enjoi-

(1) Serviteur de Dieu.

gnoit à ſes Miniſtres de ſoigner les nouveaux établiſſemens de ſon prédéceſſeur. Le même eſprit qui avoit dicté cette phraſe, décida ſans doute que la premiere ſortie du Grand-Seigneur auroit pour objet l'Ecole d'Artillerie; & la Porte, en me prévenant que je recevrois ſa viſite à Kiathana, m'invita à amuſer le nouveau Souverain de la maniere que je jugerois la plus convenable. On me laiſſoit également le maître des honneurs à lui rendre; & deſirant fixer ſon attention ſur la promptitude des Suratchis, j'ordonnai à un détachement de ce corps de ſe rendre avec une ſeule pièce auprès de Kara-Agatche (1), pour y ſaluer Sultan Abdul-Hamid de vingt-un coups de canon, lorſque ſon bateau ſe préſenteroit. Ce premier acte eut tout le ſuccès que je pouvois deſirer; & le Grand-Seigneur, étonné du ſecond coup, fit attendre ſous les rames (2), que le ſalut fût terminé. Il me ſervit de ſignal pour ranger le régiment en bataille à 200 pas en avant du Kiosk où Sa Hauteſſe devoit ſe

(1) Palais du Grand-Seigneur ſitué à l'entrée de la riviere de Kiathana au fond du port.

(2) C'eſt, en terme de marine, ſuſpendre l'action des rameurs, ce qui ne ſe pratique dans les ſaluts que par égard pour les honneurs qu'on reçoit, & n'eſt jamais pratiqué par le Souverain.

placer; & comme les petites pièces de l'Ecole en étoient très près, j'y fis mettre en ſentinelle un Tartare qui avoit ſervi chez les Ruſſes, afin que l'habitude de la diſcipline Européenne l'empêchât de s'écarter de ſa conſigne. La groſſe artillerie, que j'avois fait pointer ſur la bute, ſalua auſſi de vingt-un coups de canon à boulet, lorſque le Grand-Seigneur fut aſſis; & comme je me tenois très près de ſon Kiosk, pour être à portée de recevoir ſes ordres, je remarquai que ce Prince, peu occupé de l'adreſſe des anciens Canonniers, mettoit toute ſon attention à conſidérer celui des Suratchis qui, la bayonnette au bout du fuſil, étoit immobile à côté des petites pièces. Le ſalut fini, il fait approcher ſon Sélictar, lui parle, & celui-ci vient à moi pour me demander de la part de ſon Maître, la grace du coupable que je tiens en pénitence, alléguant que les premiers regards du Souverain doivent toujours annoncer ſa clémence. Je m'approchai alors du Sultan, pour l'aſſurer que ce ſoldat en ſentinelle, loin d'être châtié, étoit au contraire très heureux d'avoir excité un inſtant l'attention & l'intérêt de ſon Empereur; mais il ſuffit, ajoutai-je, que Votre Hauteſſe le juge puni, pour faire ceſſer la gêne où il paroît être (1); & me retournant du côté du Tar-

(1) Les Turcs prétendent qu'il faut que la parole

tare, je lui ordonnai de rejoindre ſes drapeaux. Non : qu'il reſte, me dit le Grand-Seigneur ; demander la grace de cet homme que j'ai cru coupable, ce n'eſt pas le diſpenſer des règles que vous avez établies : loin de vouloir les enfreindre, je ſuis venu les connoître & les confirmer. Un ſecond ordre remit le ſentinelle à ſa place & dans la même immobilité. Le Grand-Seigneur me dit alors de faire commencer l'exercice ; & tandis que je m'éloignois pour faire marcher le Régiment, Sa Hauteſſe, fixant toujours ſon attention ſur le Tartare, donna quelques ſéquins à un de ſes Pages pour les porter à cet automate. Auſſi-tôt le Page s'en approche d'un air délibéré, & lui montrant l'or dont il eſt porteur : Voilà, lui dit-il, ce que l'Ombre de Dieu, le Roi des Rois & l'Aſyle du monde t'envoie ; proſterne-toi. Mettez, lui répond le ſentinelle toujours immobile, ces ſéquins ſur l'affût de ce canon, & retirez-vous. Comment, malheureux, répliqua le Page, ne trembles-tu pas devant le Maître du ſang (1) ? Il te voit, t'entend, proſterne-toi. Faites ce que je vous dis, & retirez-vous, interrompt le

---

du Grand-Seigneur touche terre : un deſpote ne peut ſe tromper ; c'eſt aux eſclaves à s'arranger pour qu'il ait raiſon.

(1) C'eſt un des titres du Grand-Seigneur.

Tartare. Le Page cependant obéit, & va rendre compte à ſon Maître, qui, convaincu que je l'avois trompé, dit à ſon Sélictar : Je vous l'avois bien dit que ce malheureux étoit en pénitence. Il ne peut même recevoir de l'argent ; mais n'en diſons mot. Cependant ce préjugé ne put prendre de profondes racines ; & cette ſcène étoit à peine terminée, que le Régiment, en s'emparant de la batterie, releva le Tartare qui n'oublia pas ſon argent, & montra une ſi grande agilité dans l'exercice, qu'il mérita encore l'attention d'Abdul-Hamid. Ce Prince parut prendre un plaiſir aſſez vif à la promptitude des Canonniers. Je dus les faire exercer pluſieurs fois dans la journée ; & pour le ſatisfaire, je fis conſommer à la derniere repriſe cent vingt cartouches par pièces en moins de huit minutes. Différentes manœuvres d'artillerie, & quelques bombes tirées au but complétèrent cette journée, dans laquelle le nouveau Souverain paroiſſoit préférer des occupations militaires aux différens amuſemens dont un empriſonnement de quarante ans devoit le rendre plus avide. On a cependant déjà dû obſerver, que par un effet aſſez extraordinaire, Abdul-Hamid, en parvenant au trône, étoit déchu des droits du Harem. Les Docteurs Turcs & les Médecins Européens, conſultés ſur cet événement, après en avoir diſcuté le principe, engagerent Sa Hauteſſe à une diſſi-

pation, qui écartât de ſa penſée tout ce qui pouvoit y avoir rapport, & détruire ainſi l'effet en détruiſant la cauſe : de fréquentes promenades, de la muſique, & quelques bouffonneries occuperent ſeules ce Prince, tandis que ſes Favoris deſiroient la fin d'une guerre, qui conſommoit des ſommes immenſes qu'ils croyoient pouvoir mieux employer, & que les Miniſtres voyoient avec effroi s'approcher le moment où l'ennemi les forceroit à recevoir une loi humiliante.

Un ſimple Boſtandgi, attaché à Abdul-Hamid dans ſa retraite, étoit devenu ſon favori ſur le trône. Accoutumé à de petits ſervices extérieurs, une baſſe intrigue étoit ſon ſeul talent; il y joignit dans la faveur une inſolence qui n'avoit pu ſe développer juſques-là. Le Viſir Caïmakan fut ſa premiere victime; on lui ſubſtitua cet Haſſan-Pacha, ſurnommé *Kouyoudgi* (le faiſeur de puits) dont j'ai déjà parlé, & dont la cruauté ne pouvoit offrir que des moyens d'ordres deſtructifs. Iſed-Bey, dont j'ai fait auſſi connoître le caractere doux & bienfaiſant, fut également dépoſſédé de la Surintendance des monnoies, & replacé en même temps dans la charge très inférieure de Cheir-Emini. Mon premier ſoin fut d'aller lui marquer mes regrets; mais mon amitié n'eut bientôt qu'à jouir avec lui de ſa nouvelle poſition; les pauvres l'avoient ſuivi, ils occupoient la

porte de ſon nouveau domicile ; & ce déplacement faiſoit trop d'honneur au diſgracié, pour ne pas le dédommager de ſa diſgrace. Cependant le nouveau Viſir, choiſi ſur la réputation de ſa ſévérité, voulut la juſtifier, en faiſant ſervir la cour même de ſon Palais à la premiere exécution qu'il ordonna ; & l'on eut aſſez de peine à lui faire entendre qu'il y avoit des convenances capables de contrarier ſa volonté.

L'Intendant des fonderies que je dirigeois, ne tarda pas à craindre d'être une de ſes victimes. Je le vis arriver un jour plus tard qu'à l'ordinaire. La terreur étoit peinte ſur ſon viſage ; à peine ſes gens pouvoient-ils le ſoutenir : qu'avez-vous donc, lui dis-je, quel événement peut vous réduire dans l'état où je vous vois ? Je ſuis perdu, répondit-il ; le nouveau Caïmakam vient de m'aſſurer qu'il me feroit couper la tête, ſi dans deux jours les cinquante pièces auxquelles vous faites travailler, n'étoient pas en route pour l'armée : ce qu'il demande eſt impoſſible ; vous ne pouvez me ſauver, & je prie Dieu qu'il vous préſerve vous-même de quelques malheurs qui ſeroient la honte de notre Empire. Le déſordre qui régnoit dans les idées du Naſir (1), ne pouvoit encore admettre la

(1) L'Intendant.

diſcuſſion : je m'attachai d'abord à le calmer ; & lorſque je le vis ſuſceptible de m'écouter, je lui demandai ce qu'il avoit répondu au Miniſtre. Je me ſuis bien gardé, me répondit-il, de lui dire un ſeul mot ; ç'eût été le dernier de ma vie : en ce cas, ajoutai-je, votre affaire eſt bonne, ſoyez ſans inquiétude, & faites exactement ce que je vais vous preſcrire : partez dans l'inſtant, allez-le trouver, dites-lui bien humblement que vous êtes venu m'annoncer ſes ordres, que je les ai reçus avec un ton que vous ne pouvez vous permettre de lui rendre, & que ſur vos inſtances réitérées pour m'amener à les exécuter, je vous ai répondu aſſez bruſquement que votre affaire ſeulement étoit de payer les dépenſes, & que pour tout le reſte, le Miniſtre devant s'adreſſer directement à moi, je ſavois ce que j'aurois alors à lui répondre. Voilà, ajoutai-je, un moyen de vous tirer d'affaire ; & n'ayez aucune inquiétude ſur mon compte : je veux donner une petite leçon à votre faiſeur de puits. Mais ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Seide-Effendi une démarche qui le ramenoit en préſence du coupeur de têtes ; cependant ſa crainte devoit être un motif de courage, & je parvins à le perſuader. J'appris à ſon retour que cette attaque avoit produit l'effet de tourner contre moi l'humeur de Muſtapha-Pacha. L'Intendant, queſtionné ſur mon

compte

compte, avoit assuré que j'étois aussi zélé pour les intérêts du Grand-Seigneur, que peu maniable sur toute autre considération. J'étois en effet bien décidé à repousser tout procédé qui ne me paroîtroit pas convenable; & je ne tardai pas à entrer en scène avec le Caïmakan. Il envoya le lendemain à la Fonderie un des Mekters (1), pour me dire de venir à la Porte; & ce Tchoadar, qui avoit sans doute jugé par le ton de son Maître que ses dispositions ne m'étoient pas favorables, crut pouvoir, par anticipation, m'aborder familiérement, & me prendre par le bras en exécutant sa commission. Ma premiere réponse fut un coup de poing dans la poitrine; & mon premier mot, l'ordre de jeter cet insolent hors de la Fonderie du Grand-Seigneur, où il osoit venir m'insulter. Déjà les ouvriers, quoique Turcs, accouroient pour mettre l'envoyé du Visir à la Porte, lorsque celui-ci effrayé d'une semblable réception protesta de son innocence, & me pria plus poli-

(1) Mekters : ce titre qui désigneroit des Musiciens, est donné à des Tchoadars ou Valets-de-pieds, plus particuliérement destinés aux commissions extérieures : ils appartiennent au Vifiriat : ce sont des emplois dont le casuel est assez lucratif pour les faire desirer.

ment de venir à la Porte, où ſon Maître l'avoit chargé de me conduire. Tout ce que je puis faire, lui dis-je, c'eſt de partager le différend; je vous pardonne, ſortez, & ne remettez pas le pied ici: mais dites exactement à votre Maître la maniere dont je vous ai reçu, afin qu'il recommande plus de circonſpection aux gens qu'il pourroit m'envoyer encore. Je me garderai bien, répliqua le Tchoadar, de lui dire un mot de tout cela: cet homme n'eſt pas auſſi traitable que ſes prédéceſſeurs, & je vous prie en grace de venir lui parler; Dieu ſait ce qui m'arriveroit, s'il me voyoit arriver ſeul. Il faut cependant, lui dis-je, vous y réſoudre: je ne ſuis pas d'humeur à aller aujourd'hui à la Porte; peut-être irai-je demain. Et le Mekter, après s'être épuiſé en inſtances, ne pouvant rien obtenir de plus ſatisfaiſant, ſe retira. Mon Naſir, témoin de cette ſcène, me demanda ce que je pouvois eſpérer de cette conduite: votre ſalut, lui répondis-je, & ma tranquillité. Il faut étonner Muſtapha-Pacha pour le rendre traitable; c'eſt un ſoin dont je me charge, & je vous réponds que je le rendrai auſſi doux demain qu'il vous a paru brutal hier.

Je fus le jour ſuivant chez le Caïmakan; mais notre converſation pouvant être aſſez vive, je crus devoir m'aſſurer d'un témoin, & je choiſis le Drogman de la Porte. Cette précaution avoit

encore pour objet de m'aſſurer d'un Interprête pour commencer la converſation, & ne la prendre directement qu'au moment où je la croirois convenable. Le début de Muſtapha-Pacha fut tel que je l'avois prévu, brutal & impérieux; & voyant que j'affectois, pendant qu'il me parloit, de regarder par-tout excepté de ſon côté, il demanda au Drogman de la Porte ſi je ne ſavois pas le Turc. Celui-ci répondit que oui: & pourquoi donc ne me répond-il pas, reprit le Viſir? C'eſt, lui dis-je, en prenant la parole, que je n'ai jamais parlé debout à vos prédéceſſeurs: faites appeller le Maître des Cérémonies, il vous dira les uſages que vous ignorez encore. Au reſte, ajoutai-je, je vais vous les apprendre. Je m'avance alors, je prends place à côté de lui, & j'entame auſſitôt une converſation vague ſur ſon voyage & ſur ſon arrivée. Pendant ce temps on apporta le café & les pipes; & après avoir ſuffiſamment repouſſé ſon empreſſement à me parler d'artillerie, en l'interrompant à chaque inſtant par des queſtions relatives à la Cour, je conſentis enfin à écouter tout ce qu'il avoit à me dire à ce ſujet; ce qu'il fit d'une maniere aſſez meſurée, en rejetant l'abſolu qu'il y mettoit ſur les ordres preſſans qu'il avoit reçus de Babadag (1).

(1) Ville près du Balkan, où l'armée Ottomanne étoit campée depuis trois ans.

Je crois, lui dis-je, que vous vous êtes bien fait expliquer la lettre du Grand-Visir (1); mais je dois vous donner un avis également nécessaire à votre tranquillité, à la mienne, & au bien du service. Le Grand-Seigneur vous a chargé du bon ordre & de l'approvisionnement de la capitale; il s'est entiérement reposé sur moi pour tout ce qui concerne l'artillerie & les différens détails militaires; faisons chacun notre besogne: vous devez fournir à la mienne les secours qui sont en votre pouvoir, faire parvenir mes demandes & mes observations à votre Maître, lorsque j'employerai votre canal à cet effet. C'est ainsi que vos prédécesseurs, gens très instruits, se sont toujours conduits; & je vous prie d'accorder aussi à leur exemple quelques égards à Seid-Effendi. Ce Nasir est si facile à intimider, que sa frayeur ne vous feroit pas grand honneur. J'ai dû rire, continuai-je, de celle que vous lui avez donnée avant-hier; il se croyoit perdu, mais je l'ai rassuré. Pendant toute cette harangue, le Caïmakan m'avoit regardé avec étonnement: il me fit compliment sur ma facilité à parler Turc; & comme il croyoit sans doute qu'on ne pouvoit l'envisager sans frémir, il loua aussi mon courage, de-

(1) Mustapha-Pacha-Caïmakan ne savoit ni lire ni écrire.

vina que j'étois militaire ; après quoi je pris congé de lui : mais à peine étois-je ſorti de ſon appartement avec mon collégue, qui rioit ſous cape de la petite leçon que je venois de donner au Caïmakan, que celui-ci le fit rappeller pour lui dire : ce François me paroît avoir du nerf ; mais il parle beaucoup. Je ne crois cependant pas, répliqua le Drogman, que Votre Alteſſe ait rien entendu de ſa part qui ſoit déplacé : d'accord, reprit Muſtapha, tout ce qu'il a dit eſt à merveille ; mais encore une fois, il parle beaucoup. Après ce petit dialogue que l'Interprête me rapporta ſur le champ, je m'empreſſai d'aller raſſurer mon Naſir, & le faire rire de ſa peur.

Auſſi-tôt que le train d'artillerie & le détachement du nouveau corps furent partis pour l'armée, je fus chargé de la fonte des pièces pour les nouveaux forts : le Grand-Seigneur me fit prier en même-temps de ſoigner la conſtruction de deux petites pièces de modèle dont il vouloit faire hommage au tombeau du Prophète. Il venoit de nommer ſon Favori à la dignité de Surré-Emini. Cette commiſſion, dont l'objet eſt de conduire les Pélérins à la Mecque, conſidérée comme un emploi ſeulement lucratif, ne pouvoit préſenter au public que le déclin de la faveur, & l'avidité imprudente du Favori. Je fus le voir pour lui conſigner

l'offrande dont on m'avoit donné le ſoin; & je profitai de cette occaſion pour examiner les différens préſens dont il alloit faire hommage à la Mecque. Il me fit d'abord remarquer l'étoffe de ſoie verte & or deſtinée à couvrir le tombeau; mais ſi ſon tiſſu eſt remarquable par ſon épaiſſeur, ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt que la République de Veniſe a contracté l'uſage de faire à la Porte ce préſent à chaque renouvellement de ſes Ambaſſadeurs. Elle entretient à cet effet un métier toujours battant, ce qui peut-être reſſemble trop à un tribut (1). Je paſſai bientôt à des objets plus dignes d'amuſer des enfans, que propres à la gravité du ſujet auquel ils étoient deſtinés. C'étoit pluſieurs bâts de chameaux portant de petits kiosks, dans l'intérieur deſquels on avoit repréſenté les arts utiles, tels que le labour, les moiſſons, les moulins, les boulangers, &c;

(1) On ne peut diſconvenir en effet que la liberté de donner eſt la ſeule différence qu'il y ait entre le tribut & le préſent. Etablir l'uſage de donner la même choſe aux mêmes époques, c'eſt en quelque maniere fonder un droit; ce droit acquiert plus de force lorſqu'il eſt en faveur des peuples qui n'ont de lois que leurs coutumes. L'étude des mœurs donnera toujours les premiers élémens de la politique; & c'eſt les méconnoître, qu'établir des uſages quand on peut nier la ſervitude.

de petites banderolles enrichiſſoient ces différens tableaux qui devoient ouvrir la marche de cette ſainte Caravanne.

Tandis que la confiance du Favori voyoit avec plaiſir arriver le moment de ſon départ. Umer-Effendi, grand Tréſorier, qui n'avoit pas eu beſoin de s'éloigner pour aſſurer ſa fortune, avoit également ſu s'en garantir la jouiſſance, en dépit des ennemis que ſon tort important lui avoit procurés ; leurs intrigues n'avoient jamais eu pour but que de l'éloigner par quelque emploi qu'il avoit toujours eu l'adreſſe d'éviter ; mais il étoit réſervé à Kouyoudgi-Pacha d'écarter toute difficulté. En effet, Umer appellé devant lui & proclamé Gouverneur d'une Province, voulut en vain refuſer une dignité d'épée, en alléguant ſon état de plume ; le Viſir le fit décoëffer pour lui faire mettre le turban qui lui étoit deſtiné ; le Tréſorier ſe débattit quelque temps contre cette violence ; mais il fut bientôt forcé de céder à cette étrange maniere d'élever un homme en dignité. Cependant Muſtapha - Pacha ne tarda pas à être la victime du peu de meſure qui dirigeoit ſes actions ; & les plaintes de gens de Loi déterminerent ſa dépoſition & ſon exil en Aſie, où peu de temps après on le mit à ſa vraie place, en lui donnant le ſoin de par-

courir les Provinces, pour les purger des brigands que la guerre y avoit multipliés.

On lui donna pour ſucceſſeur cet Iſed-Bey qui, devenu d'évêque meunier, fut élevé à la premiere dignité lorſqu'il s'y attendoit & la déſiroit le moins. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt que la charge de Chéir-Emini qu'il occupoit, n'avoit jamais été juſqu'alors un échelon au Viſiriat. La néceſſité d'oppoſer la fermeté à l'emportement, l'humanité à la barbarie, la douceur à la brutalité, & la circonſpection à l'imprudence, fut peut-être le ſeul motif de ce choix; & je me rendis le troiſieme jour de ſon inſtallation à la Porte pour complimenter le nouveau Miniſtre. Il me reçut avec le même air qu'il avoit conſervé dans ſa diſgrace. Je m'étois placé ſur le ſopha, à cette diſtance que les égards déterminent; & ce que j'avois à lui dire ne devant pas être entendu de la foule qui ſe tenoit debout vis-à-vis de nous, nous nous penchâmes réciproquement pour cauſer en baiſſant la voix: cependant cette attitude devenue gênante, il me dit de m'approcher; mais obſervant alors une certaine retenue qui ne l'avoit pas encore frappé, il me dit à haute voix: Comment donc, mon ami, vous craignez de m'approcher? Puis ouvrant ſa peliſſe & l'étendant ſur le ſopha: levez-vous, ajouta-t-il, aſſeyez-vous ſur cette four-

rure, voilà votre place; ſi vous l'avez oublié, je dois m'en ſouvenir. La multitude, qui obéit toujours aux mouvemens qu'on lui imprime, s'écria avec enthouſiaſme : vive notre nouveau maître !

Les négociations de paix entamées depuis long-temps, n'étoient arrêtées que par la crainte du Grand-Viſir. La Porte le preſſoit de conclure : mais ſi on ne lui laiſſoit aucun doute ſur le deſir de voir terminer la guerre à quelque prix que ce fût, il ne pouvoit ſe diſſimuler que le blâme d'une paix honteuſe rejailliſſant ſur lui ſeul, le ſacrifice de ſa vie ſuivroit la ſignature du traité. Arrêté par cette conſidération, il demandoit une autoriſation qu'on lui refuſoit, ſous le prétexte de ſon inutilité, mais en effet par le même motif qui la lui faiſoit demander ; & les Miniſtres, qui ne penſoient qu'à leur conſervation, traitoient de puſillanimité le ſoin qu'il prenoit de la ſienne. Mais enfin ſa femme, l'une des ſœurs du Grand-Seigneur, mit fin à cette diſcuſſion. Cette Sultane écrivit à ſon mari qu'il pouvoit tout ſigner ſans inquiétude ; & ce mari, très vieux à la vérité, mourut après avoir ſigné la paix & congédié l'armée.

Iſed-Pacha, qui n'avoit eu juſqu'alors que la dignité de Caïmakan, reçut avec les ſceaux celle de Grand-Viſir ; & le Gouvernement

Turc, concentré dans la capitale, fut bientôt rendu à ſes anciens erremens. On continuoit cependant les établiſſemens que j'avois formés; mais les Fonderies, l'Ecole d'Artillerie & celle de Mathématiques n'offrant plus à mon activité que des objets à ſuivre, ſans eſpoir de les augmenter, je me déterminai à revenir en France, ſans cependant annoncer à la Porte un abandon quelle ne paroiſſoit pas deſirer; elle me pria même de nommer aux différens établiſſemens, des Vékils (1).

Le Grand-Seigneur me fit revêtir, lorſque je pris congé, d'une très belle peliſſe de martre zibeline; mais je reçus bientôt des adieux auxquels je fus plus ſenſible. Le bâtiment qui devoit me conduire à Smyrne pour m'y embarquer ſur une frégate du Roi, avoit déjà levé l'ancre, & déployoit ſes voiles, lorſque pluſieurs bateaux l'aborderent. Je me vis alors entouré de tous mes Elèves, chacun un livre ou un inſtrument à la main. Avant de nous quitter, me diſoient-ils avec attendriſſement, donnez-nous au moins une derniere leçon; elle ſe gravera mieux dans notre mémoire que toutes les autres. Celui-ci ouvroit ſon livre pour

(1) Vekils veut dire Subſtitut, Procureur, homme tenant lieu de celui qui s'abſente.

expliquer le quarré de l'hypoténuſe ; celui-là, avec une longue barbe blanche, braquoit ſon ſextan pour prendre hauteur ; un autre me faiſoit des queſtions ſur le quartier de réduction, & tous m'accompagnerent juſqu'à plus de deux lieues en mer, où nous nous ſéparâmes avec un attendriſſement d'autant plus vif, que les Turcs n'y ſont pas ſujets, & que j'y étois moins préparé.

Après avoir obſervé le caractere, les mœurs & le gouvernement des Turcs, dans la capitale de leur vaſte Empire, il me reſtoit à parcourir les provinces éloignées, à examiner les différentes nations qu'elles contiennent, afin de découvrir la nuance que l'éloignement du Deſpote produit néceſſairement ſur le deſpotiſme.

Les abus qui s'étoient introduits dans les différens établiſſemens du commerce de France en Levant, nés de la contrariété des lois plus que de l'inobſervance des régles, avoient déterminé le Gouvernement à faire inſpecter les Échelles. Cette miſſion me fut confiée.

La frégate du Roi l'Athalante, commandée par M. le Baron de Durfort, reçut ordre d'armer, pour me conduire dans ma tournée ; & M. le Comte & Madame la Comteſſe de Teſſé, M. le Duc d'Ayen, & le Comte de Meun, que la même frégate devoit préalablement

tranſporter en Sicile, étant arrivés à Toulon, nous mîmes à la voile le deux Mai : nous trouvâmes à la hauteur du Cap Corſe, le vent d'Eſt établi ; & M. de Durfort ſe détermina à relâcher à Gênes, d'où après quelques jours il remit en mer, & débarqua les voyageurs à leur deſtination.

On fit enſuite voile pour Malthe, où je devois m'acquitter d'une commiſſion dont j'étois chargé auprès du Grand-Maître ; & nous nous rendîmes de là à l'iſle de Candie, où je commençai mon inſpection.

Cette iſle, l'ancienne Crète, qui ſépare en quelque maniere l'Archipel de la Méditerranée, eſt formée d'une longue chaîne de montagnes dirigées de l'Oueſt à l'Eſt. On peut la conſidérer comme une continuité de celle, qui du Nord de l'Adriatique, paſſe ſur la Morée, & ſe retrouve en Caramanie pour s'y rejoindre au Mont-Liban.

L'iſle de Crète, célébrée par les Poëtes de l'antiquité la plus reculée, offre encore à la curioſité des voyageurs ſon fameux labyrinthe. Elle voudroit auſſi s'approprier le véritable Mont-Olympe, que les côtes d'Europe & d'Aſie lui diſputent (1) : mais les pieuſes fic-

(1) On voit deux autres Monts Olympes, l'un dans l'Aſie mineure, au pied duquel eſt ſituée la fa-

tions qui ſe ſuccédent ont ſubſtitué à ces monumens du Paganiſme, la grotte de Sainte Marguerite, plus digne ſans doute de la vénération des Grecs modernes, & plus faite encore pour fixer l'attention du Phyſicien Naturaliſte (2). Les montagnes plus rapprochées de la côte du Sud, rendent cette iſle preſque inabordable vers la Méditerranée, ce qui donne à la côte du Nord tous les avantages de la culture dont un mauvais ſol peut être ſuſceptible. Ce n'eſt auſſi qu'à la beauté du climat, qu'il doit la richeſſe des productions que ſes habitans échangent contre le bled qui leur manque. Les huiles ſont la baſe de leur commerce, & la fabrication du ſavon leur principale induſtrie. Cet art y eſt cependant ſi peu perfectionné, que nonobſtant le voiſinage du conſommateur, notre commerce exporte la plus grande quantité de ces huiles pour les fabriquer

---

meuſe ville de Bruſſe ; l'autre en Europe dans le golfe de l'ancienne Theſſalonique. Ce dernier, auprès duquel eſt un petit vallon qu'on nomme encore la vallée de Tempé, auroit des droits mieux conſtatés ; mais l'aſpect de ces différentes montagnes ne mérite aucune préférence.

(2) Cette grotte eſt ſurtout remarquable par la qualité des ſtalactiques qu'elle contient, & par les variétés qu'elle préſente.

dans les ſavonneries de Marſeille, & en débiter une partie à Conſtantinople. Les oliviers ſauvages que j'ai trouvés ſur la pointe orientale & inhabitée de cette iſle, atteſtent leur indigénat; il eſt également reconnu pour le laurier-roſe qui ombrage & colore tous les vallons, en y entretenant une vapeur qu'on croit funeſte à ceux qui s'y laiſſent ſurprendre par le ſommeil. Les campagnes ſont couvertes d'orangers & de citronniers, dont les fruits ſont préférables à ceux de Malthe & de Portugal. Le muchemuche, du genre des abricots & de la groſſeur des mirabelles, mais plus délicat que les meilleurs fruits de ſon eſpèce, ſemble n'appartenir qu'au ſol de la Candie. Il produit les plantes les plus précieuſes.

Cette iſle, long-temps poſſédée par les Vénitiens, enlevée par Sultan Soliman à cette République, qu'il dépouilla ſucceſſivement de ſes principaux domaines, conſerve les fortereſſes qui ne purent la défendre, & qui ne ſervent encore aujourd'hui que d'aſyle aux oppreſſeurs, ſans pouvoir réſiſter à la plus légere attaque étrangere; c'eſt auſſi dans les défilés & l'aridité des montagnes que les habitans diſputent en faveur de leur brigandage, une indépendance dont le cultivateur ne jouit jamais.

Les trois villes de Candie, la Canée & Rétimo, ſont le chef-lieu des trois Pachalics, dans

leſquels le Gouvernement Ottoman a diviſé cette iſle. Le premier commande aux deux autres ſous le titre de Séraskier, & tous trois vexent à l'envi cette malheureuſe contrée. La milice Turque, avec laquelle les Grecs Candiottes ſe ſont affiliés par de fréquens mariages au kapin (1), a ſouvent mis des bornes à ces vexations, en ſe ſoulevant contre ces vexateurs en dignité; mais ces mêmes Grecs profitent preſque toujours de leur parenté avec les Jéniſſaires, pour devenir des vexateurs ſubalternes, plus dangereux pour leurs voiſins & conſtamment impunis.

En même-temps que ce mêlange d'oppreſſion & d'anarchie entretient le déſordre ſur toute la côte du Nord, une ſociété de brigands établie dans les montagnes, maintient l'ordre entre ſes membres, s'y défend contre toute oppreſſion, & couvre la mer de pirates. Cette eſpèce de République a pour alliés les Maniotes leurs voiſins; ils ſe prêtent des ſecours mutuels; & la foibleſſe des Turcs ne peut en offrir à l'humanité qui gémit ſous les dépréda-tions de ces forbans.

La hauteur des montagnes qui prolongent la Candie, l'aridité de quelques-unes & la nature

(1) On a donné dans la premiere partie de ces Mémoires l'explication de cette eſpèce de mariage.

des végétaux qui couvrent les autres, ſont les moindres indices des minéraux qu'elles contiennent. Tout y atteſte également des volcans éteints; nombre de montagnes ont leur cratère; & j'ai trouvé près du cap Salomon (1), une petite iſle de marbre blanc, couverte en partie d'une couche de lave.

Après notre départ de la Canée, la frégate mouilla à l'abri de cette iſle, d'où nous fîmes voile dans les premiers jours de Juin pour nous rendre à Alexandrie. Les vents, qui à cette époque ſont aliſés de l'Oueſt au Nord ſans jamais agiter la mer, permettent aux navigateurs de calculer l'inſtant de leur arrivée en Egypte. J'obſervai pendant le cours de cette navigation, une vapeur que le vent preſſoit devant nous, & qui réſiſtant à l'attraction du Soleil, & s'épaiſſiſſant chaque jour, ne nous parut ſe former en nuages brumeux qu'à l'approche du rivage d'Egypte, que l'aſpect de la colonne de

(1) Il eſt ſitué à la pointe la plus orientale de l'isle, & forme avec le cap Sidéra, l'isle Morenne & cinq petits islots, le mouillage de Paleo Caſtro [*Grec*] vieux Château. Pendant la précédente guerre, un corſaire Anglois qui s'étoit emparé de ce poſte, & qui avoit placé ſur les deux caps des védettes qui ſignaloient nos bâtimens au Nord & au Sud, incommoda beaucoup notre commerce.

Pompée

Pompée nous annonça avant de le découvrir. Mais nous vîmes bientôt paroître le château du Phare; & après avoir doublé le Diamant (1), la frégate mouilla dans le port neuf d'Alexandrie. Je dépêchai le même jour un exprès au Conſul du Caire pour le prévenir de mon arrivée, & requérir du Gouvernement les moyens de remonter le Nil juſqu'à la capitale. Le Vice-Conſul du Caire, accompagné de quatre Négocians & d'un Aga des Mameluc arriverent le 11 Juin au matin, où ils avoient laiſſé les bateaux qui les avoient amenés, & que le Chék-Elbélet envoyoit pour me tranſporter au Caire. La méſintelligence qui commençoit à ſe manifeſter entre les Beys (2), & ſurtout la ſortie de Murats (3), qui avec quel-

(1) On nomme ainſi un rocher à une demi-encablure de la pointe de terre ſur laquelle le Phare eſt bâti, & qui ſépare les deux ports d'Alexandrie.

(2) Les vingt-quatre Provinces qui diviſent l'Egypte, ſont gouvernées par autant de *Beys*; le premier d'entre'ux, qui commande particuliérement au Caire, jouit du titre de Chék-elbélet (Prince du pays); leur réunion forme le Divan, qu'un Pacha à trois queues préſide au nom du Grand Seigneur. On trouvera dans les détails qui ſuivront un tableau de ce Gouvernement tyrannique dans ſon origine, & devenu plus monſtrueux en devenant plus foible.

(3) L'un des vingt-quatre Gouverneurs, & celui qui paroiſſoit alors avoir la prépondérance.

ques troupes venoit de quitter la capitale ſous le prétexte de ſoumettre les Arabes de la Charkié, mais en effet pour vexer l'Egypte, rendoient cette précaution néceſſaire à ma ſûreté. Nous partîmes le 12 au ſoir pour me rendre à Roſette, afin d'éviter la grande chaleur pendant la route de 12 lieues que nous avions à faire. Notre petite caravanne montée ſur des mules, étoit compoſée de trente perſonnes; nous nous arrêtâmes à moitié chemin à la Maadié. Ce lieu de repos pour les voyageurs eſt conſtruit dans un terrain autrefois cultivé, mais livré depuis long-temps aux inondations de la mer, à l'aridité qu'elle procure, & aux déprédations des Arabes. Nous en partîmes après quelques heures, & le jour nous fit bientôt découvrir avec la cîme des Palmiers, les pointes des Minarets de Roſette; & nous jouîmes après avoir traverſé cette ville juſqu'au bord du Nil qui la prolonge, de l'étonnant tableau que le Delta préſente à la rive oppoſée.

Je m'embarquai le ſoir ſur la félouque du Chék-Elbélet avec les perſonnes qui m'accompagnoient. Ce bâtiment, dont la poupe étoit couverte d'un grand tandelet, contenoit une chambre à coucher & un ſallon garni de ſophas. Un autre bateau deſtiné pour les gens & la cuiſine nous accompagnoit, s'arrêtoit à côté de nous aux heures des repas, & à l'aide des

vents qui refoulent les eaux du Nil, nous remontâmes ce fleuve à la voile, jusqu'au Caire, où nous arrivâmes le troisieme jour au soir.

Un Jéniſſaire du Conſul placé en vedette dans un bateau au-deſſus de Boulac (1), nous fit débarquer à l'endroit où l'on avoit diſpoſé nos montures, qui nous tranſporterent nuit fermée chez le Conſul.

Iſed-Pacha, cet ancien favori du Grand-Seigneur dont j'ai déjà parlé, étoit alors Pacha du Caire. Prévenu de mon arrivée, il m'envoya complimenter le lendemain. Le Chék-Elbélet me fit la même honnêteté, en me faiſant preſſer de le venir voir au plutôt : je ne prévis pas d'abord le motif de cette inſtance ; & lui ayant fait répondre que, quelqu'inſtruit que je fuſſe de la réalité de ſa prépondérance en Egypte, je ne pouvois me diſpenſer de reconnoître, au moins en apparence, celle du Grand-Seigneur dans la perſonne de ſon Pacha. Le Bey commandant ordonna à ſon Grand-Ecuyer & aux Officiers de police de préparer toutes choſes pour hâter ma viſite au Gouverneur.

Le Conſul m'avoit dit, en mettant pied à terre, que le Chék-Elbélet, prévenu de mon

(1) Bourg qui prolonge le Nil, ſert au débarquement pour la Capitale & peut être conſidéré comme un de ſes fauxbourgs.

arrivée, & préſumant que je me débarquerois de jour, avoit diſpoſé un grand nombre d'Officiers & de Saratches pour me faire faire une entrée publique d'autant plus diſtinguée, que, nonobſtant le droit de monter à cheval réſervé aux Beys & aux Grands de l'Empire, on avoit préparé ſept chevaux pour faire partager ce privilège aux perſonnes qui m'accompagnoient. Le ſoin que j'eus d'arriver tard, ne fit que retarder une corvée qu'il me fallut ſupporter pour me rendre au château du Caire où le Pacha, toujours priſonnier des Beys, repréſente cependant la perſonne de leur Souverain. La curioſité du peuple fut telle, que la crainte que devoient lui inſpirer les deux files de Saratches qui me précédoient, ne put l'empêcher de ſe porter en foule ſur mon paſſage; & les coups que ces ſoldats diſtribuoient ſans motif & ſeulement pour égayer la marche, n'empêcherent pas la multitude d'attendre mon retour à la porte du château. J'y trouvai le Pacha environné de toute la pompe du Viſiriat: il me reçut avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent à Conſtantinople: mais notre ancienne liaiſon nous invitant au tête-à-tête, il écarta pour quelque temps la foule qui rempliſſoit la ſalle du Divan; & ce fut en me confiant la fermentation qui exiſtoit entre les Beys (préſage d'une révolution), qu'il me donna

l'explication de l'empreſſement du Chék-Elbélet à terminer tout cérémonial avec moi. Cependant on ne donna pas le temps à celui-ci de me recevoir ; car à peine fus-je rendu chez moi dans le même ordre qui m'avoit conduit, que le parti oppoſé ayant éclaté, les Beys regnans ne ſongerent plus qu'à s'emparer de la forteresſe. Ce moyen, plus politique que militaire, aſſure à celui qui ſait ſe le procurer, la diſpoſition des ordres du Grand-Seigneur en les faiſant émaner du Pacha le piſtolet ſous la gorge. Auſſi ne tarda-t-on pas à voir un Firman prononcer l'exil des révoltés, tandis que ceux-ci mépriſant ces vaines formalités, en fuſillant leurs ennemis, les contraignirent, après quelques jours d'une pétarade plus bruyante que meurtriere, à fuir vers la haute Egypte.

Des Mamelucs du parti victorieux élevés à la dignité de Beys, remplacerent les fuyards ; & le Gouvernement paroiſſant tranquilliſé, je me rendis à Giſa pour y paſſer quelques jours, & viſiter les pyramides qui n'en ſont éloignées que de quatre lieues.

Le ſol de l'Egypte, ſon commerce, ſon gouvernement & ſes monumens, qu'on doit conſidérer comme les annales du monde les plus reculées, ſont des objets trop dignes d'être obſervés pour les confondre avec l'hiſtorique de

mon voyage, & j'en réſerverai les détails afin de les réunir dans un même tableau.

Les Arabes qui devoient nous conduire aux pyramides, nous firent partir à minuit ; & nous mîmes pied à terre près de ces maſſes énormes à la pointe du jour. Le premier ſoin des perſonnes qui m'accompagnoient, fut d'y pénétrer : mais moins curieux d'un intérieur ſuffiſamment connu par les plans que M. Maillet & différens voyageurs, tous également d'accord, nous en ont donnés, j'ai profité du peu de temps que je pouvois employer à mes obſervations, pour me livrer à des recherches qui m'avoient paru négligées juſqu'alors.

En m'approchant du ſphinx, dont je parlerai ailleurs, les Arabes qui m'accompagnoient me firent remarquer l'ouverture qu'un des Beys d'Egypte avoit fait dégager, juſqu'à une certaine profondeur, des ſables qui la combloient précédemment. Ils ajouterent que l'impiété d'un travail, dont l'objet étoit de pénétrer dans l'aſyle des morts, n'avoit pas tardé à être punie, & que ce Bey avoit perdu la vie dans la derniere révolution. Cependant ces Arabes ſi ſcrupuleux faiſoient journellement commerce de momies, & ſe portoient très bien ; mais l'entrepriſe du Bey auroit nui ſans doute à ce trafic : tout négociant aſpire à l'excluſif.

De retour à Giſa, où je m'étois déjà occupé à deſſiner la vue de l'isle de Rhoda, du Nillomètre & du vieux Caire ſitué vis-à-vis, je profitai de l'offre que me fit un négociant Copte, & je me tranſportai dans ſa maiſon à la rive oppoſée, afin d'y deſſiner la vue de Giſa & des pyramides. Tandis que je m'occupois de ce travail, un gros de cavalerie paſſe à toutes jambes ſous nos fenêtres, d'autres troupes ſuccèdent; les coups de piſtolet ſe ſont entendre de tous côtés; le tumulte augmente; le maître du logis barricade ſa porte, & nous apprîmes bientôt par le Jéniſſaire qui nous accompagnoit, que le feu de la révolution, caché pendant quelques jours, venoit encore d'éclater le matin par l'aſſaſſinat de trois Beys; & qu'un quatrième, pour éviter le même ſort, fuyoit avec les débris de ſon parti pour rejoindre ſes adhérens dans la haute Egypte, où le parti victorieux avoit intérêt d'empêcher cette réunion. Nous vîmes en même temps une grande félouque armée s'emparer du milieu du Nil, en interrompre la navigation, afin d'interdire aux fuyards le moyen d'échapper à la proſcription en ſe jetant du côté de la Lybie. Juſques-là étranger à cette querelle, j'achevai mon deſſein; &, le tumulte nous paroiſſant calmé, je m'embarquai pour retourner à Giſa, ſans prévoir aucun obſtacle; mais à peine nos bateliers eu-

rent-ils donné quelques coups de rame, qu'une vingtaine de cavaliers Mamelucs arrivant à toute bride ſur le rivage, nous couchent en joue & nous menacent de faire feu ſi nous n'abordons pas au plus vîte. C'eſt auſſi ce que nous fîmes. Nous apprîmes alors qu'un des Beys étoit, au vieux Caire, chargé de la garde du Nil, dont il avoit interdit le paſſage : j'objectai en vain que cette loi ne pouvoit me regarder ; & ne pouvant obtenir de ces MM. que le bout de leurs carabines pour toute réponſe, j'envoyai un négociant qui ſe trouvoit avec moi, traiter directement cette affaire avec le Bey, qu'on nous dit être aſſis au coin d'une rue à peu de diſtance : celui-ci parut d'abord étonné d'apprendre que je fuſſe au vieux Caire ; & quand il ſut que j'y étois venu pour deſſiner, il objecta fort ſpirituellement que j'aurois dû mieux choiſir le moment : mais mon ambaſſadeur ayant repliqué avec au moins autant de juſteſſe, que je n'avois pu prévoir qu'il leur plaîroit de s'égorger le matin, il obtint enfin, avec quelques excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé, l'ordre de me laiſſer continuer ma route. Pendant ce temps, un Officier du Prince voloit nos pipes : il fallut encore l'embarquer avec nous, ſous le prétexte de nous préſerver des inſultes de la félouque, mais en effet pour ex-

torquer

torquer le salaire de ce prétendu service ; & j'arrivai à Gisa, où je ne m'occupai plus que des préparatifs pour mon retour à Alexandrie.

Le Nil, dont j'avois observé la croissance, étoit parvenu au degré qui permet l'ouverture du canal de Trajan. Les crieurs publics, destinés à annoncer au peuple la crûe journaliere du fleuve, venoient de proclamer la fête de l'Arrousé (1) : mais nonobstant ces préparatifs & ceux qu'on faisoit pour poursuivre les fuyards, j'obtins du Chek-Elbelet les moyens de retourner à Alexandrie, & je me rembarquai sur les mêmes bateaux qui m'avoient amené, pour reprendre une navigation d'autant plus agréable, que l'élévation des eaux nous permettoit alors de parcourir des yeux la plus peuplée comme la plus riche contrée de l'univers.

Avide de connoître les détails d'un ensemble aussi intéressant, j'avois rassemblé avec soin tout ce qui pouvoit m'éclairer sur le Gouvernement, la population, les mœurs, le commerce, & les rapports qu'il nécessite. La gaieté du peuple qui bordoit les rives du Nil, m'inspira le desir de m'en approcher ; mais l'aspect des Mamelucs qui vouloient m'accompagner à

(1) La fête de la nouvelle épouse.

terre, auroit bientôt mis tout en fuite, ſans le ſoin que je pris de les faire reſter à bord, & de ne m'avancer qu'avec les ſeuls Européens. J'ai ſouvent joui du plaiſir de réunir les habitans des villages riverains, & de m'aſſurer par leurs réponſes, de l'exactitude des notions que j'avois recueillies, & dont je vais préſenter le tableau.

L'Egypte, ſituée dans l'angle oriental de l'Afrique, s'étend depuis la mer Méditerranée juſqu'à l'Abyſſinie, & comprend en latitude l'eſpace enfermé entre le 31 & le 23 degré juſqu'à la ville de Suenné près du tropique au-deſſous des cataractes du Nil.

Ce fleuve, dont les ſources ne ſont pas bien connues (1), reçoit toutes les rivieres dont

(1) Un voyageur nommé Brus a, dit-on, prétendu les avoir trouvées. J'ai vu au Caire le valet qu'il avoit pris, le guide qui le conduiſoit, le compagnon de ſon voyage. Je me ſuis aſſuré qu'il n'avoit aucune connoiſſance de cette découverte; & l'on ne peut objecter contre ce témoignage, qu'un ſavant tel que M. Brus ne devoit pas compte de ſes obſervations à ſon valet. L'orgueil de la célébrité s'anéantit dans un déſert; le maître & le valet diſparoiſſent pour n'offrir plus aux beſoins qui les environnent, que deux hommes auſſi empreſſés de ſe communiquer que néceſſités à ſe prêter des ſecours mutuels. Le plus nerveux auroit ſeul des droits ſur ſon compagnon;

l'Abyſſinie & l'Ethiopie ſont abondamment arroſées, deſcend dans l'Egypte qu'il traverſe du Sud au Nord juſqu'à 4 lieues au-deſſous du Caire, où ſe diviſant en deux branches, il forme l'isle ſi célèbre & ſi connue ſous le nom de Delta: c'eſt auſſi juſqu'à la pointe de cette isle, que les Egyptiens nomment en Arabe *Batn-el-Bacara* (le ventre de la vache) que les plaines qui bordent le Nil, reſſerrées par des terrains plus élevés, ſont les ſeules cultivables, le fleuve ne pouvant étendre au-delà les tréſors dont ſes eaux couvrent les terres qu'elles inondent.

Les montagnes qui bordent le Nil ne ſont, à quatre lieues de diſtance vis-à-vis le Caire, qu'un banc de rocher de quarante à cinquante pieds d'élevation; il borde les plaines de la Lybie. Cetre côte accompagne le cours du fleuve à plus ou moins de diſtance, & ne ſemble deſtinée qu'à ſervir de rive à l'inondation générale. Le côté de l'Arabie, plus montueux, appartient aux terres qui bordent la mer Rouge, & prend déjà le caractere de ſolidité qu'on obſerve généralement aux côtes maritimes. Au-deſſous du Caire, à la hauteur du ſommet de

---

& le valet que je cite, né dans le pays, en avoit d'inconteſtables pour garantir à M. Brus lui-même une découverte purement topographique.

l'angle du Delta, le banc de rochers de la Lybie & les côtes de l'Arabie s'ouvrent & s'éloignent vers le couchant & le levant, parallélement à la Méditerranée. Cette grande étendue de pays, depuis le royaume de Barca juſqu'à Gaſe, eſt inondée par le fleuve, ou ſuſceptible de l'être. Cette inondation périodique dans un pays où il ne pleut preſque jamais, & que l'ardeur du climat, la nature même du ſol, ſemblent avoir deſtiné au deſſéchement & à l'aridité, eſt ſans doute un des phénomènes les plus ſurprenans : en obſervant le méchaniſme qui l'opere, on s'appercoit que l'Europe y contribue, en verſant ſur l'Abyſſinie & l'Ethiopie les exhalaiſons dont nos climats abondent. Des vents aliſés de l'O. au N. ſoufflant réguliérement dans les mois de Juin, Juillet & Août, preſſent continuellement des nuages brumeux qui, ſans priver l'Egypte du ſoleil, font paſſer en Abyſſinie & en Ethiopie ces vapeurs qui s'y raréfient, & rentrent par cent canaux dans le Nil qui les répand enſuite en Egypte, avec le limon dont ſes eaux ſe chargent dans leur cours. On obſerve que devenues bourbeuſes par l'éboulement des terres argilleuſes qui compoſent le ſol, ces eaux paroiſſent, en les buvant, auſſi légeres & auſſi dépouillées que les eaux les plus claires : les Egyptiens croient celles du Nil nourriſſantes, & diſent que ceux

qui ſe ſont une fois rafraîchis dans leur fleuve, ne peuvent plus s'en éloigner.

Le culte que les anciens Egyptiens rendoient au Nil, juſtifié par le bonheur dont il les faiſoit jouir, s'eſt en quelque maniere conſervé ſous les Mahometans : ils donnent à ce fleuve le titre de très ſaint ; ils honorent auſſi ſa crûe de toutes les cérémonies que l'antiquité payenne lui avoit conſacrées. On obſerve cette croiſſance au Nilomètre, ſitué à la pointe méridionale de l'iſle de Rhoda vis-à-vis le vieux Caire. Des crieurs publics, diſtribués par quartiers dans la capitale, annoncent journellement au peuple la crûe du Nil juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue au degré convenable à l'ouverture du canal qui conduit les eaux au milieu de la ville, & de-là dans les citernes. Ce moment eſt déterminé par une certaine hauteur qu'on ne peut vérifier avec préciſion, parce que la ſuperſtition écarte l'œil du curieux qui voudroit s'approcher de la colonne graduée placée au centre du baſſin du Nilomètre. Le cri de Oufallah, qui ſignifie que Dieu a tenu ſa promeſſe, annonce l'ouverture de ce canal. Des enfans portant des banderolles de diverſes couleurs, accompagnent le crieur, & répandent la joie avec la certitude de l'abondance.

Sultan Sélim, après avoir conquis l'Egypte, lui donna des loix, établit une nouvelle forme

de Gouvernement, & détermina que ce royaume devenu une province de ſon vaſte empire, ne devroit le tribut que dans les années où la crûe du Nil ſeroit ſuffiſante à l'ouverture de ce canal. Ce n'eſt en effet qu'à cette époque que les eaux ſuffiſent à la culture néceſſaire, & c'eſt auſſi ce qui arrive tous les ans ; mais cette croiſſance n'eſt pas celle qui donne la plus grande abondance. Les eaux doivent à cet effet gagner le pied des montagnes, ce n'eſt qu'alors que l'on crie *Minel Dgebel, il-el-Dgebel* (d'une montagne à l'autre). C'eſt ſans doute pour ſe prémunir contre les années où le Nil laiſſeroit beaucoup de terres ſans arroſement, que les anciens Souverains de l'Egypte firent conſtruire cette infinité de canaux, dont les principaux ſont encore entretenus, mais dont le plus grand nombre a été abandonné, & par une ſuite néceſſaire a laiſſé plus de la moitié de l'Egypte ſans culture. Les plus ſoignés par le Gouvernement, ſont ceux qui portent l'eau au Caire, dans la Province du Fayoume, & à Alexandrie. Un Officier prépoſé à la garde de ce dernier, veille pour empêcher les Arabes de la Bachrié, qui jouiſſent du ſuperflu des eaux de ce Canal, de les détourner avant qu'Alexandrie ſoit pourvu, ou de l'ouvrir avant le tems fixé, ce qui empêcheroit la crue du Nil. Celui qui conduit les eaux dans le Fayoume,

eſt également ſurveillé, & ne peut être ouvert avant celui du Caire, qu'on nomme le Canal de Trajan.

Les anciens Egyptiens avoient la barbare coutume, d'immoler une jeune fille au Nil, lorſque la crûe étoit au degré néceſſaire à l'ouverture de ce Canal; on la nommoit l'Arouſſé (la nouvelle épouſe). Et l'on conſerve encore le nom & les cérémonies de cette fête ſanguinaire que le Caliſe Omar a humaniſée, en ſubſtituant à la victime une colonne de terre qui la repréſente, & qu'on précipite dans le Nil. Les grands du Caire ſe rendent dans des gondoles parées à cette cérémonie; elle eſt toujours ſuivie de fêtes & de feux d'artifice.

Nombre d'autres canaux ſoignés ſeulement par les habitans qui en jouiſſent, partent du bras du Nil qui va à Damiette, & fertiliſent la Charquie. Cette Province, ſituée dans l'iſthme de Suez, eſt la plus conſidérable de l'Egypte, comme la plus ſuſceptible d'un grand accroiſſement de culture. Les plaines de Gaze, qui ſont au-delà, & que les Arabes occupent, ne ſeroient pas moins fertiles, ſi l'eſprit de dévaſtation n'y détruiſoit juſqu'aux productions ſpontanées. Quantité d'autres canaux parcourent le Delta; pluſieurs ſont navigables, & celui de Manouf communique les deux bras du Nil, à dix lieues au-deſſous du ſommet de

l'angle nommé le ventre de la Vache. Ce canal part de Nadir, & non pas de Guéſeid où d'Anville en a fixé l'ouverture; il traverſe la Province de Manoufié, dont on ne peut comparer la culture qu'au potager le mieux ſoigné. La carte de ce célèbre Géographe m'a paru d'ailleurs auſſi exacte qu'il étoit poſſible de la faire dans un pays où le Gouvernement n'a pu permettre de déterminer des baſes, & dont le terrain eſt aſſez uni pour ne préſenter aucun point d'où l'on puiſſe obſerver.

Le ſol de l'Egypte eſt effectivement ſi bas, que ce n'eſt qu'à quelques monticules formées par les décombres de l'ancienne Alexandrie, & à la prodigieuſe élévation de la colonne de Pompée, qu'on peut reconnoître cet atterrage; toute la côte forme horiſon, & l'on n'apperçoit à trois lieues en mer, que quelques palmiers qui paroiſſent ſortir de ſes eaux; ce n'eſt pas cependant à ce ſeul nivellement que l'Egypte doit l'inondation périodique qui l'arroſe.

On a déja vu que les vents aliſés de l'O. au N., en chariant les brumes de l'Europe ſur l'Abyſſinie, ſouffient dans la direction du Nil; & l'on reconnoîtra dans ce méchaniſme, qu'en refoulant les eaux du fleuve, le vent devient le principal agent de ſon débordement. Parvenu à ſon plus haut degré vers le milieu de Septembre, les vents s'aliſant alors dans la

partie du Sud, concourent avec la pente naturelle du Nil à accélérer l'écoulement des eaux, en même temps qu'ils raſſemblent l'excédent des nuages devenus inutiles ſur l'Abyſſinie & l'Ethiopie, pour les porter avec fruit vers les ſources de l'Euphrate, où le même phénomène d'une inondation périodique, enrichit la Méſopotamie immédiatement après que l'Egypte a été abreuvée. On voit à cette époque une colonne de nuages traverſer la Mer Rouge vers l'iſthme de Suez, prolonger la Syrie, ſe raſſembler ſur le Mont Ararat, tandis que le même vent aliſé dans le Golphe Perſique, en comprimant les eaux de l'Euphrate, procure à la Méſopotamie par les mêmes moyens, les mêmes avantages dont l'Egypte jouit.

Cette obſervation météorologique, dont j'ai ſuivi ſcrupuleuſement tous les détails, peut annuellement ſe vérifier dans un climat où la pureté du ciel ne peut induire à erreur.

Toutes les deſcriptions de l'Egypte ſe ſont accordées juſqu'à préſent pour conſidérer le limon dont les eaux du Nil ſe chargent pendant la crûe, & qu'elles dépoſent enſuite ſur les terres inondées, comme un engrais qui les fertiliſe. On ne découvre cependant dans ſon analyſe aucune qualité végétative avant ſa réunion au ſable qui compoſe avec l'argile le ſol de l'Egypte, dans la proportion des ouvrages de poteries.

Ce limon n'eſt auſſi que le produit des éboulemens que le Nil opére ſur ſes deux rives ; il ſe charge alors de toute la partie argilleuſe. Sa légéreté jointe au mouvement des eaux, en tient les particules ſuſpendues, tandis que la partie ſabloneuſe ſe dépoſe, & préſente aux habitans de nouvelles îles, après l'écoulement de l'inondation. Le cultivateur s'en empare auſſitôt : ſon induſtrie ſupplée à l'aridité des ſables, il joint de la fiente de pigeons aux graines de melons d'eau qu'il y plante, & jouit d'une abondante récolte avant que la nouvelle inondation vienne encore détruire ces champs pour en préparer de nouveaux.

Le tournoiement des eaux qui opérent ces variations, réſulte néceſſairement du double effort de la pente & du vent qui agiſſent en ſens contraire ; mais le Nil eſt, nonobſtant cette agitation, ſi facile à contenir, que pluſieurs champs plus bas que la ſurface de ce fleuve, dans ſa crûe, ſont préſervés d'une inondation nuiſible à leurs productions, par le ſeul ſecours d'un batardeau de huit à dix pouces d'épaiſſeur en terre humectée.

Ce moyen qui ne coûte au cultivateur qu'un léger travail, eſt employé pour préſerver le Delta lorſqu'il eſt menacé d'inondation. Cette île qui produit annuellement trois récoltes, eſt ſans ceſſe arroſée par des machines conſtruites

ſur le Nil & ſur les canaux qui la coupent; mais elle éprouve rarement la crainte d'être ſubmergée; & cette riche partie de l'Egypte, qui touche à la mer, ſentiroit encore moins le gonflement du fleuve, ſi l'effet des vents aliſés n'accumuloit pas les eaux de la Méditerranée vers le Sud.

Il eſt important d'obſerver que le Delta, plus élevé que le reſte de l'Egypte, eſt bordé vers la mer par une forêt de palmiers, appellée la forêt de Berelos, dont le ſol domine de beaucoup la plus grande élévation des eaux; & cette remarque topographique ſuffit pour détruire le ſyſtême de la formation du Delta par ſédiment: un terrain qui domine les plus fortes inondations, ne peut leur devoir ſon origine; il a pu ſeulement occaſionner la diviſion des deux bras du Nil; mais ni cette circonſtance, ni l'exiſtence de l'isle qui les ſépare, ne méritoit pas tant de travail, & M. Maillet auroit pu ſe diſpenſer de répéter à cet égard le ſyſtême d'Ephore, qui n'eut même aucun ſuccès dans l'opinion de ſes contemporains.

Les veſtiges des canaux qui arroſoient les provinces de l'O. & de l'E. du Delta, annoncent que l'ancienne Egypte y avoit ménagé la plus riche culture. On doit auſſi préſumer par l'étendue des ruines d'Alexandrie, la conſtruction du canal, & le nivellement naturel des terres qui entourent le lac Maréotis, & s'éten-

dent à l'O. juſqu'au royaume de Barca; que ce pays aujourd'hui livré aux Arabes, & preſque ſans culture, étoit auſſi riche en productions de tout genre, que la ville d'Alexandrie l'exigeoit pour ſa propre ſubſiſtance.

On obſerve par la diſpoſition du canal d'Alexandrie, qu'en ſervant à abreuver cette ville & à faciliter ſon commerce, il devoit encore, en prolongeant la partie ſupérieure des terres cultivables qui ſont à la rive gauche du Nil vis-à-vis le Delta, ſervir à les fertiliſer, en même temps qu'une digue conſtruite au Béquers (1), reculoit les bornes de la mer pour ajouter à l'Egypte un grand terrain dont la culture touchoit aux fauxbourgs de cette immenſe ville, réduite aujourd'hui à un petit bourg bâti ſur le nouvel iſthme qui s'eſt formé entre les deux ports, & qui réunit l'iſle du Phare à la terre ferme. Cette capitale du commerce de l'univers, condamnée depuis long-temps à ne ſervir que d'entrepôt aux conſommations de l'Egypte, ſemble s'être exilée elle-même de ſes propres murailles : mais on ne peut jeter les yeux ſur l'étendue & la magnificence de ſes ruines, ſans appercevoir que les plus grands moyens n'ont de valeur que dans la proportion du ſiècle

(1) Petit fort entre Alexandrie & Roſette.

qui les emploie, & du génie des hommes placés pour les employer.

L'Egypte, ſituée pour aſſocier à ſon commerce l'Europe, l'Afrique, & les Indes, avoit beſoin d'un port. Il devoit être vaſte, & d'un abord facile: les bouches du Nil n'offroient aucun de ces avantages; le ſeul port qui fût ſur cette côte, placé à douze lieues du fleuve dans un déſert, ne pouvoit être apperçu que par un génie hardi; il falloit y bâtir une ville, ce fut lui qui en deſſina le plan. A quel degré de ſplendeur n'a-t-il pas porté Alexandrie dans ſa naiſſance! Il la joignit au Nil par un canal navigable & utile à la culture; elle devint la ville de toutes les nations, la métropole du commerce; il en honore les cendres que les ſiècles de barbarie ont amoncelés, & qui n'attendent qu'une main bienfaiſante qui les délaie, pour cimenter la reconſtruction du plus vaſte édifice que l'eſprit humain ait jamais conçu.

Le fond de roche qui borde la côte d'Egypte, démontre que l'isle du Phare n'a pu être formée que du produit des cendres d'Alexandrie, & que le bas-fond qui ſéparoit les deux baſſins, s'eſt élevé par les décombres que la mer y a repouſſés. Ce nouveau rivage atteſte encore la vérité de cette obſervation; & les vagues y mettent journellement à découvert nombre de

pierres gravées, qui ne peuvent appartenir qu'aux décombres de l'ancienne ville.

Ses ruines offrent à chaque pas le témoignage de ſon ancienne ſplendeur; & le manteau Macédonien que ſon enceinte repréſente, en rappellant le fondateur, ſemble en avoir impoſé aux Barbares dans les différens ſaccagemens de cette ville. Les mêmes murailles qui garantiſſoient ſon induſtrie & ſes richeſſes, défendent encore aujourd'hui ſes ruines, & préſentent un chef-d'œuvre de maçonnerie.

Quelques hiſtoriens prétendent que les Sarraſins ont ſubſtitué cette enceinte à l'ancienne qu'ils avoient détruite; mais ſi l'on pouvoit reconnoître la main de ces déprédateurs, ce ne pourroit être que dans les parties réparées, auſſi dépourvues de propreté que de régularité: on ne peut leur accorder la conſtruction des murs qui ſéparent Alexandrie de Nécropolis; il ne ſeroit pas plus abſurde de leur attribuer l'élevation de la colonne de Pompée.

Ce monument dont l'objet & le fondateur ſont également inconnus, placé près du canal entre Nécropolis & les murs d'Alexandrie, devoit appartenir au fauxbourg qui, ſuivant les Auteurs, joignoit le lac Maréotis. On pourroit conjecturer par des fragmens de granit-roſe, & ſurtout par les anciennes fondations qui environnent cette colonne, qu'elle étoit

élevée au milieu de la place marchande : mais ſans porter nos recherches au-delà des bornes poſées dans l'obſcurité des temps, le ſeul examen de ce monument ſuffit à l'admiration. Je ne répeterai pas la deſcription que M. Maillet & différens voyageurs en ont donnée. Je me borrerai à faire remarquer que cette maſſe énorme, poſée ſur une pierre moitié moins grande que le ſtilobate qui s'y appuie centralement, n'eſt ſoutenue depuis tant de ſiècles que par l'adhérence préciſe des deux plans & la perfection de leur coupe horiſontale. Ce point d'appui que l'on peut examiner librement par une excavation faite dans le blocage qui ſembloit ſoutenir la baſe, eſt un morceau de granit enfoncé à plus ou moins de profondeur dans le roc calcaire qui compoſe le ſol. L'inſpection des hiérogliphes, gravés ſur la face que l'ouverture a miſe à découvert, pourroit faire ſuppoſer qu'on a employé pour cette pierre fondamentale un fragment d'obéliſque. Il paroît cependant plus naturel de penſer que ces caracteres préſentent l'hiſtorique de cette colonne.

Le parfait à-plomb que je viens de démontrer, ne laiſſe aucun doute ſur la poſe perpendiculaire & ſucceſſive du ſtilobate, de la baſe, du fût & du chapiteau ; mais il n'eſt pas ſi aiſé de concevoir les moyens employés pour élever

ce même fût d'un ſeul morceau de granit-roſe de plus de quatre pieds de module, d'ordre Corinthien. Ce travail n'a pu s'effectuer ſans le ſecours des grues ; & cette obſervation ramèneroit à croire que l'imitation du corbeau d'Archiméde, nous a précédé en Egypte ; ce qui n'eſt pas plus ſurprenant que de trouver ſous les laves du Véſuve la repréſentation du valet & de la varlope de nos menuiſiers.

Ce monument n'eſt pas le ſeul dont la hardieſſe étonne ceux qui abordent en Egypte ; & l'aiguille de Cléopâtre, non moins difficile à élever, ne permet pas d'attribuer aux arts de la Grèce des travaux répandus avec profuſion dans la haute Egypte. On obſerve même, dans le chapiteau de la colonne de Pompée, une imitation trop groſſiere des feuilles d'achante, pour n'y pas reconnoître des mains plus accoutumées à mouvoir ces maſſes énormes qu'à manier le ciſeau de Phidias. Celui des Egyptiens n'offre quelque délicateſſe que dans l'inciſion des hiéroglyphes. L'aiguille de Cléopâtre en eſt chargée ſur les quatre faces : ſa baſe, cachée ſous des décombres, ne permet pas de juger de ſon point d'appui ; mais l'examen d'une ſemblable aiguille renverſée & briſée près de la premiere, démontre qu'elles ont été toutes deux poſées ſur quatre dez de bronze. On apperçoit auſſi que ces deux obéliſques alignés ſur deux gros

corps

corps de bâtimens à des diſtances égales, décoroient cet emplacement dont les veſtiges manifeſtent un palais. On croit y reconnoître celui de Cléopâtre. J'ai vu plus diſtinctement dans une rotonde aſſez bien conſervée, & ſurtout dans pluſieurs cachots qui l'environnent, le Tribunal de juſtice ; & j'ai été étonné de la conſervation de l'enduit qui en couvre les murs.

Des ſignes encore moins équivoques font reconnoître la principale place d'Alexandrie : pluſieurs colonnes, dont deux placées au centre d'un des côtés de la place, & vis-à-vis un énorme amas de voûtes écroulées, en déſignant l'entrée du principal temple, ne laiſſent pas de doute que ces ruines n'appartiennent à celui de Jupiter Sérapis. Si l'eſprit de deſtruction n'étoit pas toujours pareſſeux & ignorant, ces précieux débris diſparoîtroient plus promptement. J'ai vu les Barbares qui en ſont dépoſitaires, occupés à fendre des tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin ; & j'ai eu la ſatisfaction de voir leur travail rendu inutile par leur mal-adreſſe. Si ces motifs conſervent les grandes maſſes, les ſtatues ne peuvent échapper à l'avarice qui les découvre ; mais ce n'eſt jamais qu'après avoir ſatisfait au fanatiſme par la mutilation de ces prétendues idoles, que les Arabes viennent les vendre aux

Européens. Le peu de profit qu'ils en retirent ; en n'excitant point leurs recherches, les empêche heureuſement de fouiller ces décombres, & réſerve à nos neveux ce précieux dépôt.

Les fauxbourgs d'Alexandrie, celui qui joignoit Nékropolis, & celui dont on diſtingue encore les rues dans la plaine qui conduit à Roſette, contiennent ſans doute beaucoup de richeſſes enfouies ſous leurs ruines ; & l'emplacement de Nékropolis (1) eſt couvert de monticules qui invitent à conſidérer dans ces amas les débris des temples & des monumens élevés par la piété ſuperſtitieuſe des anciens Egyptiens. J'ai viſité avec ſoin les catacombes de cette ville, (le cimetiere d'Alexandrie) ; & quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de les comparer avec celles de l'ancienne Memphis que les Arabes dérobent aux curieux afin de leur vendre plus certainement les momies qu'ils deſirent, il eſt probable que la méthode des embaumemens étant la même, la forme de ces catacombes ne peut différer que dans leurs proportions. On obſerve même que la nature n'ayant pas offert dans cette partie de l'Egypte un banc de roches ſemblable à celui qui borde le Nil au-deſſus du Delta, les anciens habitans d'Alexandrie n'ont

(1) Nekropolis, ville des Morts : ce mot grec eſt compoſé de Νεκρω, *mort*, & de Πολις, *ville*.

pu s'en procurer l'imitation qu'en faiſant d'abord une eſpèce de chemin creux dans le plateau de roc vif qu'ils deſtinoient à Nékropolis. Cette excavation de trente à quarante pieds de large ſur une longueur de deux cent, & vingt-cinq de profondeur, eſt terminée par des pentes douces à ſes extrémités ; les deux côtés, taillés perpendiculairement, contiennent pluſieurs ouvertures larges & hautes de dix à douze pieds creuſées horiſontalement, & qui forment par leurs différens rameaux des rues ſouterraines. Celle de ces ouvertures que la curioſité a débarraſſées des décombres & des ſables qui rendent l'entrée des autres incommode ou impoſſible, ne contient plus de momies; mais on y voit encore les places qu'elles occupoient, & l'ordre dans lequel elles y étoient rangées : des trous de vingt pouces en quarré, creuſés de ſix pieds horiſontalement, rétrécis dans le fond, & ſéparés l'un de l'autre par des cloiſons de ſept à huit pouces d'épaiſſeur ménagées dans le roc, diviſent en échiquiers les deux parois de ce ſouterrain.

Il eſt facile de juger par cette diſpoſition que chaque momie entroit par les pieds dans la caſe qui lui étoit deſtinée, & qu'on ouvroit de nouvelles rues à meſure que les habitans de Nékropolis ſe multiplioient. J'ai cru que cette obſervation, en portant quelque lueur dans les catacombes de Memphis, pourroit expliquer

l'énormité, la multitude, ainſi que les différentes élevations des pyramides de la haute & baſſe Egypte; & je paſſe à l'examen de celles de Giſa, pour en tirer les inductions qui m'ont paru les plus vraiſemblables. J'ai déjà dit qu'elles ſont conſtruites ſur le banc de rochers qui bordent la Lybie : deux de ces pyramides different peu dans leurs proportions; & la troiſieme, ſeulement de trois cent pieds, n'a jamais attiré aucun regard : la plus grande, dont chaque côté du quarré de ſa baſe & ſa hauteur ont ſix cent pieds, permet aux curieux d'examiner l'intérieur de cette énorme ſtructure. Le Conſul Maillet, en en donnant la deſcription, les plans, & les coupes les plus exactes, aſſure que cette pyramide a été violée : mais cette étrange maniere de caractériſer la prétendue dégradation des aſſiſes de pierres qui devoient maſquer l'entrée des galeries par leſquelles on pénetre aujourd'hui juſqu'au ſarcophage placé au centre de ce monument, ne démontre aucune violence : il paroît au contraire certain que cette pyramide n'a jamais été fermée; en effet, l'avarice ou la curioſité n'auroient pu en entreprendre la dégradation ſans faire différentes tentatives dont il n'exiſte point de traces. Cependant aucun des côtés de la pyramide voiſine n'indique ſon ouverture : comment donc celle-ci auroit-elle été trouvée d'abord? pourquoi les aſſiſes inférieu-

res qui ne faiſoient aucun obſtacle, auroient-elles été ôtées ? Comment exiſteroit-il encore une propreté remarquable dans les pierres d'attente ? Comment enfin le bas-relief placé au-deſſous de la clef de la voûte, & la perfection de tout l'ouvrage n'auroient-ils pas ſouffert de cette dégradation ? Cependant Maillet, pour appuyer ſon hypothèſe, entre dans tous les détails du travail qu'il ſuppoſe, & prête aux Egyptiens des moyens compliqués que l'énormité de ces maſſes, & plus encore les pieuſes ſuperſtitions de ce peuple, n'avoient pas beſoin d'employer pour garantir des aſiles que tout invitoit à reſpecter.

L'exactitude de cet écrivain ne laiſſeroit rien à deſirer ſur l'intérieur de ce monument, ſi ſes recherches avoient pu pénétrer dans le puits qui plonge perpendiculairement au centre de la pyramide, & dont il ne fait qu'indiquer l'ouverture. Différentes tentatives pour y deſcendre, rendues infructueuſes, ſoit par le manque de moyens ou la timidité de ceux qui les ont faites, laiſſe encore un champ libre aux conjectures ; il ſemble cependant que ce puits ne préſentant aucun objet d'utilité, on eſt plus particuliérement invité à le conſidérer comme un paſſage myſtérieux. Cette idée, liée aux opinions des anciens Egyptiens ſur la mort, ac-

querra plus de poids par les obſervations ſuivantes.

La plus intéreſſante eſt dans le rapport que les tombeaux ſupérieurs ont avec les inférieurs. Chaque pyramide a ſes catacombes ; le banc de rochers taillé au ciſeau ſur une longueur de cinquante toiſes perpendiculairement au ſommet de la premiere pyramide, & parallélement à ſa face horiſontale, préſente pluſieurs ouvertures, dont une latérale eſt creuſée dans une direction tellement inclinée, qu'on ne pourroit y deſcendre ſans ſe faire attacher, lors même que les Arabes en permettroient l'accès : d'autres iſſues ſont encore fermées par de longues pierres chargées d'hiéroglyphes & de figures en basrelief. Une ſeule de ces ouvertures par laquelle les Arabes tirent les momies dont ils font commerce, n'eſt fermée que par une porte de bois, & l'entrée de ce ſouterrain eſt confiée à la garde d'un Arabe qui y loge ; mais nonobſtant le bon accueil qu'il me fit, je n'ai pu en obtenir que la permiſſion de regarder par une fenêtre qu'il s'eſt ſans doute fabriquée lui-même ; & je n'ai vu qu'un large ſouterrain où l'œil ſe perd dans l'obſcurité, mais dont la direction répond à la baſe de ſa pyramide : en ſuppoſant ici les différens rameaux qu'on parcourt à Nékropolis, ainſi que l'étendue & l'élevation proportionnées à la ville de Memphis, on conce-

vra facilement l'énormité de l'excavation. Une autre obſervation non moins utile, c'eſt que les pyramides ſont inconteſtablement du même roc, & l'on ne craint pas d'aſſurer que les catacombes en ont été la carriere. Si l'on ajoute à ces différentes remarques l'effet néceſſaire des préjugés d'un peuple dont la vie ſembloit conſacrée à la mort, ne paroîtra-t-il pas probable qu'à chaque nouveau regne les habitans de Memphis fermoient les dernieres catacombes pour en ouvrir de nouvelles; que les pierres tirées de cette excavation étoient réſervées au mauſolée du Souverain actuel, & que la durée de ſon regne en déterminoit les proportions? Ces pierres de même échantillon, tranſportées à meſure ſur le plateau, n'avoient plus beſoin, pour former ces monumens, que d'être placées en retraite, lorſque le calcul de leur nombre avoit donné l'étendue de la premiere aſſiſe. On peut encore conjecturer que le puits dont j'ai parlé, aboutiſſant dans les tombeaux inférieurs, ménageoit au Souverain le moyen de communiquer avec tous ſes ſujets morts ſous ſon regne; c'étoit lui inſpirer ce deſir ſi précieux & jamais infructueux d'en être aimé pendant ſa vie.

De cette maniere l'Egypte auroit en quelque ſorte ſoumis la chronologie de ſes Rois à un calcul mathématique; & ſi l'on admet le terme moyen de la mortalité dans une population

donnée, & le produit des pierres des catacombes dans une égale proportion, il ſuffiroit d'avoir la durée du regne d'un des Pharaons, & la hauteur de ſon monument, pour obtenir par une regle de proportion la durée de chaque regne.

Sous ce point de vue, toute idée d'oppreſſion, d'eſclavage, de tyrannie, diſparoît à l'aſpect de ces maſſes énormes. On ne les voit plus que comme un dernier pacte entre le Souverain & ſes ſujets; & ſi l'on ſe rappelle la ſévérité du tribunal où chaque mort étoit traduit avant ſon inhumation, on croira appercevoir le motif de l'ouverture de la grande pyramide de Giſa, & l'on ne pourra voir ſans vénération celles qui ſont fermées.

Si le matériel de ces objets donne cet apperçu, un examen plus réfléchi vient encore le confirmer. La conſtruction du canal de Joſeph, les travaux de l'Egypte ſupérieure, le fameux lac Mœris, & les canaux qui enrichiſſent encore la Baſſe-Egypte, ſont des monumens dont l'exiſtence n'eſt pas plus douteuſe que celle des pyramides. Comment pourra-t-on croire celle-ci l'ouvrage de la tyrannie? Les bienfaiteurs de l'humanité en ont-ils jamais été les oppreſſeurs? & chez un peuple uniquement occupé de la ſépulture, qui s'étoit même ſoumis à n'y pénétrer qu'après en avoir été jugé

digne

digne, aucun genre d'oppreſſion n'a pu ſans doute être employé pour les conſtruire (1).

Les proportions des pierres qui compoſent les pyramides ſont de ſept à huit pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, poſées en retraite de trois pieds & un de recouvrement, quoique le revêtement de la premiere ſoit totalement détruit, ce qui donne la facilité de monter à ſon ſommet. On ne peut révoquer en doute que ſon talu n'ait été au moins préparé, quand on conſidere les priſmes de granit qui ſont encore répandus autour de ce monument. J'en ai trouvé un dont le côté de l'hypothénuſe étoit taillé pour ſervir à un des angles de la pyramide. Cette découverte auroit épargné à M. Maillet les ſoins qu'il s'eſt donnés pour rechercher par le ciment la qualité du revêtement; elle l'auroit auſſi préſervé de l'erreur où il eſt tombé, en prenant quelques parties du roc calcaire pour des fragmens de marbre blanc. On peut préſumer que les priſmes qui couvrent encore la partie ſupérieure de la deuxieme pyramide, en ſeront détachés pour

(1) On ne prétend nullement contredire ici ce que l'Ecriture Sainte nous apprend de l'oppreſſion que les Iſraëlites ſouffrirent en Egypte, & des travaux auxquels ils étoient condamnés.

le ſeul plaiſir de voir rouler ces maſſes ſur les aſſiſes inférieures. Ce motif a dû opérer la deſtruction des priſmes qui manquent; le plus léger effort y ſuffit, & ce genre de gaieté ne ſait jamais rien ſe refuſer.

C'eſt vis-à-vis cette ſeconde pyramide, un peu en avant du rocher, qu'on voit encore ce fameux ſphinx beaucoup plus célebre qu'il ne mérite de l'être. Ce n'eſt en effet qu'une maſſe de rocher prolongé en dos d'âne juſqu'au grand banc, dans la direction du centre de cette pyramide. On donna à ce rocher la forme d'un ſphinx; on ouvrit ſur ſon dos deux puits quarrés pour ſervir d'entrée à la catacombe, & dès-lors la garde de ces tombeaux ſembla confiée à cette eſpèce de monſtre.

Il paroît auſſi qu'à chaque pyramide & ſa catacombe, on avoit joint un temple dont on ne retrouve plus que les ruines, nonobſtant le ſoin de les conſtruire avec des pierres énormes. J'en ai meſuré de vingt-deux pieds de long ſur ſept de haut & neuf d'épaiſſeur, dont les joints étoient encore parfaitement unis. Si l'on conſidere que les plus anciens écrivains ne parlent de ces édifices que comme nous en parlons nous-mêmes, à quelle époque placera-t-on la conſtruction de pluſieurs grandes pyramides à l'Oueſt de celles de Giſa, & dont on ne trouve plus

que quelques aſſiſes ? Je ne parlerai point des petits tombeaux qu'on apperçoit à peine ; mais je ne quitterai pas ces monumens ſans communiquer la ſenſation que leur aſpect m'a fait éprouver. Elle peut ſeule donner une idée de l'élevation de ces maſſes que nous ne pouvons nous repréſenter par aucun objet de comparaiſon.

J'ai déjà dit que j'étois parti à minuit de Giſa avec des Arabes qui me conduiſoient aux pyramides : nous en ſuivions la direction, ſans perdre de vue ces maſſes qui nous ſembloient autant de montagnes. Parvenus à un village qui nous en avoit dérobé la vue un inſtant, elles me reparurent, en en ſortant, ſi prodigieuſement élevées que je crus y toucher. Je voulois même mettre pied à terre, lorſque mes guides m'aſſurerent qu'il y avoit encore une lieue. Nous marchâmes en effet près de trois-quarts-d'heure, au bout deſquels les pyramides me ſemblerent tellement diminuées, que je deſcendis de cheval à cent pas de la premiere, auſſi étonné de ſon peu d'élévation que je l'avois été de ſon énormité ; mais je la retrouvai bientôt en m'en approchant ; & ces contrariétés dans mon optique, m'engagerent à en chercher le principe. Je m'éloignai, à cet effet, à plus de ſix cents pas de la pyramide, ſur un plan horiſontal à ſa baſe. Je me retournai alors ; & ce point de vue me donnant ſa plus grande élévation, je re-

marquai qu'à cette distance la hauteur perpendiculaire du monument rempliſſoit l'angle des rayons viſuels, de maniere qu'en m'en rapprochant, ce même angle, que je comparerai aux deux pointes d'un compas, ne pouvoit plus en embraſſer qu'une partie, & qu'à cent pas j'en découvrois à peine le tiers auquel ſe réduiſoit la ſenſation que j'éprouvois. Il réſulte de cette obſervation que toute élévation, qui excède la corde des deux rayons viſuels, eſt en plus, & que tout ce qui ne le remplit pas, eſt en moins. Ce principe ſera appliqué utilement aux édifices publics, ſi la diſtance du ſpectateur en détermine conſtamment le module (1).

Quoique les affaires dont j'étois chargé ne m'ayent pas permis de parcourir la plaine des Momies, j'ai pu cependant me procurer la certitude, que les ſables qui la couvrent, conſer-

(1) La colonnade du Louvre a été aggrandie ſenſiblement en abattant les maiſons qui obligeoient à la voir de trop près ; elle ſeroit dans ſa plus grande valeur, ſi on pouvoit la découvrir ſur l'alignement de Saint-Germain-l'Auxerrois ; elle perdroit ſi on la voyoit de plus loin. Par cette même raiſon, il auroit fallu élever celle de la Place Louis XV à la proportion de ſa diſtance au chemin de Verſailles ; & l'on éprouve, en voyant Sainte Genevieve de la rue Saint-Jacques, le regret qu'une ſi belle copie de l'antique n'ait pas été meſurée avec la hardieſſe de ſes modèles.

vent la propriété de deſſécher les corps. Le roc inférieur ſervoit en même temps le luxe des inhumations particulieres. N'en pourroit-on pas conclure que cette plaine, à l'abri de l'inondation, & par cette raiſon auſſi inutile aux vivans que favorable aux morts, ſervoit de cimetiere aux habitans des petites villes & des villages de l'Egypte, qui par leur poſition pouvoient s'y faire tranſporter?

Les gens du pays aſſurent que les monumens funèbres de la Thébaïde ſont innombrables, & ſurpaſſent en magnificence ceux de Memphis & d'Alexandrie. Ils ajoutent qu'on y voit encore des temples, dont les colonnes en granit-roſe, ſont auſſi grandes que celle de Pompée, & que les peintures de l'intérieur n'en ſont pas moins remarquables. On ne peut douter que la haute Egypte ne contienne auſſi une infinité de tréſors enfouis ſous ſes ruines. Il y a peu de temps qu'un Copte découvrit une urne remplie de médailles d'or, dont il a fondu ſecrètement le plus grand nombre; mais un Anglois a eu le bonheur de s'en procurer une centaine, dont quelques-unes ſont au cabinet du Roi.

On ne doit pas croire qu'un ſemblable exemple, en excitant la cupidité des habitans, devienne jamais funeſte à la conſervation des monumens : la crainte des vexations, qui ſuivroient les découvertes, retiendra toujours ceux qui ſeroient tentés de s'en occuper.

Dans les différens travaux, qui ont illuſtré l'ancienne Egypte, le canal de communication entre la mer Rouge & la Méditerranée, mériteroit la premiere place, ſi les efforts du génie en faveur de l'utilité publique étoient ſecondés par les générations deſtinées à en jouir, & ſi les fondemens du bien ſocial pouvoient acquérir la même ſolidité que les préjugés qui tendent à le détruire. Voilà cependant l'abrégé de l'hiſtoire; elle n'offre que ce tableau, c'eſt celui de toutes les Nations, celui de tous les ſiécles. Sans ces continuelles deſtructions, l'univers n'eût été gouverné que par ſa géographie; la poſition la plus heureuſe auroit dicté des lois immuables, & le canal de la mer Rouge eût été conſtamment la baſe du droit public des Nations.

Les opinions les moins fondées, mais qui prévalent preſque toujours ſur les obſervations les mieux faites, ont établi aſſez généralement des doutes ſur l'exiſtence de ce canal : on en a nié juſqu'à la poſſibilité; cependant Diodore de Sicile en atteſte l'exiſtence; & quoi qu'on puiſſe penſer de cet auteur, rien n'autoriſe à rejeter les faits dont il a été le témoin.

Voici comme il s'explique dans ſon Hiſtoire uinverſelle, Livre premier, ſeconde Partie. « On a fait un canal de communication; » qui va du golphe Péluſiaque dans la mer

» Rouge. Nécos, fils de *Pſammeticus*, l'a com-
» mencé ; Darius, Roi de Perſe, en continua
» le travail, mais il l'interrompit enſuite ſur
» l'avis de quelques Ingénieurs, qui lui dirent
» qu'en ouvrant les terres, il inonderoit l'Egypte,
» qu'ils avoient trouvé plus baſſe que la mer
» Rouge. Ptolomée ſecond, ne laiſſa pas d'ache-
» ver l'entrepriſe, mais il fit mettre dans l'en-
» droit le plus favorable du canal des barrieres
» ou des écluſes trés ingénieuſement conſtrui-
» tes, qu'on ouvre quand on veut paſſer, &
» qu'on referme enſuite très promptement ;
» c'eſt pour cela que le fleuve prend le nom
» de Ptolomée dans ce canal qui ſe décharge
» dans la mer, à l'endroit où eſt bâtie la ville
» d'Arſinoé ». Il eſt démontré par ce paſſage, que les écluſes ſervoient encore du temps de Diodore de Sicile. On retrouve aujourd'hui le radier ſur lequel elles étoient établies ; & ce monument a été découvert près de Suez, à l'entrée du canal, qui exiſte encore, & qu'un léger travail rendroit navigable ſans y employer d'écluſes, & ſans menacer l'Egypte d'inondations (1). Rien ne peut en effet juſtifier la

(1) Sultan Muſtapha, dont l'eſprit commençoit à s'éclairer, m'a fait faire un travail ſur cet objet important, dont il réſervoit l'exécution à la paix. C'é-

crainte des Ingénieurs de Darius, lors même que leur nivellement eût été pris au moment des plus hautes marées. Il n'eſt pas moins important d'obſerver que toute cette partie de l'Iſthme offre le terrain le plus favorable aux excavations, dans le petit eſpace de douze lieues qui ſépare le golfe Arabique des bras du Nil qui s'en rapproche, & ſe jette enſuite dans la Méditerranée, à Tineck.

Après avoir jeté un coup-d'œil ſur ces monumens, qui par leur maſſe & leur antiquité ſemblent plutôt appartenir à l'Univers qu'à l'Egypte en particulier, examinons l'état actuel de ce Royaume. Si l'on vouloit l'enviſager ſous les rapports qui conſtituent la puiſſance d'un Etat, la politique pourroit peut-être ne voir qu'avec une ſorte de mépris cette grande métropole du monde, le berceau de toutes les ſciences & de tous les arts, n'être plus aujourd'hui qu'une Province de l'Empire le moins puiſſant; mais le Philoſophe politique l'enviſagera ſous un aſpect plus digne de ſon attention;

---

toit à cette époque qu'il vouloit également attaquer les vices de ſon Gouvernement; & j'ai lieu de préſumer qu'il eût ſacrifié juſqu'à celui de ſon propre deſpotiſme, ſi ce Prince avoit ſurvécu aux circonſtances malheureuſes qui ont préparé la ruine de cet Empire.

& s'il retrouve dans le climat, les productions & la population de l'Egypte, les mêmes moyens qui l'ont rendue célèbre, ces avantages, que les siècles ne peuvent détruire, & qui ont résisté aux plus grandes révolutions, leur paroîtront préférables à ces compositions chymiques, qui disparoissent par le procédé contraire à celui qui les a produites. Telles ont été sans doute ces Puissances dont l'Histoire nous a transmis la mémoire, & dont le Géographe peut à peine retrouver la Capitale.

On apperçoit, au contraire, dans l'Egypte, les plus grands Rois, concentrer leur amour-propre dans des travaux toujours utiles à la culture; elle leur offroit constamment de quoi désaltérer cette soif de gloire, qui dans le reste de l'univers, ne conduisoit qu'à s'enivrer de brigandage.

Si l'immensité de l'ouvrage permettoit d'attribuer aux hommes la construction du lac Mœris, l'utilité de ce prodigieux réservoir en auroit fait le premier monument de la bienfaisance des Pharaons; mais si l'étendue de ce lac & sa profondeur laisse quelque doute sur son origine, on ne peut en avoir sur le canal de Joseph, celui de Trajan, celui d'Alexandrie & ceux du Delta. Ils sont visiblement construits à main d'homme. La facilité qu'ils procurent pour les arrosages, ne laisse aucune terre inculte; & la

richeſſe du ſol, en multipliant les récoltes, entretient la population & l'anime. Il n'exiſte point de pays où elle ſoit plus remarquable qu'en Egypte; en effet, le Delta, les Provinces de l'Eſt & de l'Oueſt, ainſi que toutes les terres qui bordent le Nil juſqu'au Tropique, préſentent le tableau de la plus immenſe population; on aſſure qu'il y a en Egypte plus de neuf mille villages, & mille deux cents villes ou bourgs; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces habitations ſont tellement rapprochées, que m'étant arrêté à *Mentoubes*, au-deſſous de *Foua*, j'en ai compté quarante-deux, en parcourant l'horiſon, dont la plus éloignée n'étoit pas à deux lieues.

Par-tout où l'inondation peut s'étendre, ces habitations ſont élevées ſur des tertres conſtruits à cet effet, & qui ſont comme le fondement commun de toutes les maiſons qu'on y bâtit, & que l'intérêt de la culture invite à raſſembler dans le moindre eſpace poſſible; la précaution de les exhauſſer eſt ſurtout néceſſaire pour éviter que les maiſons bâties en terre, ne ſoient détruites par l'inondation. Les villages ſont toujours entourés d'une infinité de petites tourelles pointues, conſtruites pour y attirer les pigeons, afin de recueillir la fiente de ces animaux. Chaque habitation a auſſi un petit bois de palmier contigu, dont la propriété eſt

commune, & dont le produit offre aux habitans, des dates pour leur conſommation, & des feuilles pour la fabrication des paniers, des nattes & des autres objets de ce genre. De petites chauſſées, également élevées pour l'inondation, entretiennent pendant ce temps toutes les communications libres. C'eſt ſur le Nil & ſur les grands canaux que les villes ſe ſont formées; on y voit toutes les maiſons conſtruites en brique, à pluſieurs étages, & dans un goût aſſez rapproché de celui que nous avions ſous François premier; les palmiers qui les environnent, & les bateaux qui bordent leurs rivages, ajoutent à l'agrément de leur ſituation.

C'eſt ainſi que réuniſſant la culture au commerce, toutes les villes de l'Egypte rapprochent, animent & profitent de l'induſtrie qui les entoure. Mais le Caire ne borne pas cet avantage au ſeul intérêt de l'Egypte : ſon commerce embraſſe les deux hémiſphères ; on y voit journellement les rues embarraſſées par le concours des chameaux, qui y tranſportent les marchandiſes de l'Europe & des Indes; & le choc des ballots, marqués à Madras & à Marſeille, ſemble fixer un centre à l'univers.

Le Caire, que les Arabes nomment Miſſir, eſt ſitué à une demi-lieue du Nil, ſur la rive droite de ce fleuve : cette ville touche aux montagnes de l'Arabie ; & c'eſt à l'angle qu'elles

forment pour s'éloigner vers l'Eſt, qu'eſt bâti le Château du Caire; Boulac & le vieux Caire en ſont les fauxbourgs : ſi l'on réunit ces deux villes à la capitale, pour en faire le dénombrement, on y trouvera dans les 700,000 conſommateurs qui y ſont raſſemblés, un ſecond apperçu de l'immenſe population de l'Egypte (1).

Le Caire contient quelques emplacemens aſſez ſpacieux pour inviter à les décorer, tels que la place de Lusbéquié, celle de la Romélie & celle de la grande Moſquée, nommée Sultan Haſſan; mais toutes les rues en ſont étroites, mal percées & mal pavées : les palais même qui renferment le plus de richeſſes, n'ont à leur extérieur rien qui annonce l'opulence de cette ville. Uniquement occupée du riche commerce des productions de l'Egypte par le Nil, de celui de l'Europe par la Méditerranée, & de celui du Yémen & des Indes par la mer Rouge, cette capitale engloutit encore tous les revenus domaniaux que les Grands ſe diſtribuent. Sa ſubſiſtance appartient également au commerce,

(1) Le grand Douanier de l'Egypte, qu'on doit conſidérer comme le Controleur-général de ce royaume, m'a aſſuré que la ſeule ville du Caire contenoit plus de ſept cent mille habitans, & je n'ai réuni Boulac & le vieux Caire à ce dénombrement, que pour éviter l'exagération.

augmente ſes richeſſes ; le luxe qui les ſuit s'y eſt accru au point d'avilir juſqu'à l'or, & les plus riches fabriques des Indes ont peine à les ſatisfaire.

Tout ce qui dans un autre Etat, ne pourroit être que le produit d'une adminiſtration éclairée, & conſtamment mue par les principes les plus ſalutaires, naît en Egypte de ſon propre ſol : la richeſſe de ſes productions, en fourniſſant à l'avidité des tyrans, y garantit les cultivateurs de la tyrannie ; & l'excédent des bleds, devenu de premiere néceſſité pour l'Arabie heureuſe, en aſſurant au commerce de nouveaux échanges, donne à ſon activité la baſe la plus ſolide & la plus indépendante. Les principaux abords de l'Egypte ſont Suez & Alexandrie ; mais ce n'eſt pas dans ces deux ports qu'on pourroit juger de l'importance du commerce ; où l'adminiſtration eſt nulle, il ne peut exiſter ni municipalités exigeantes, ni privilèges particuliers, ni monopole ſubalterne ; le commerce prend naturellement ſon aſſiète, le crédit réel s'en empare, le cultivateur eſt ſon aſſocié, ſes agens ſont à gages. C'eſt à ce principe qu'il faut ſans doute rapporter la pauvreté des deux villes que je viens de citer : elles ne ſont au commerce que des agens ſalariés ; Suez eſt ſurtout remarquable par la miſere de ſes habitans, & les Arabes ſe ſont emparés du

droit de tranſporter les marchandiſes ſans renoncer à celui de les piller toutes les fois que l'anarchie leur promet l'impunité.

Outre les bleds que l'Egypte échange dans le Yémen, contre les cafés qui ſe diſtribuent en Europe, & particuliérement parmi les Turcs; le riz, le lin, le ſel de natrom qu'on emploie dans les tanneries, le ſel ammoniac pour l'étamage, le kenna & le ſafranum pour la teinture, les gommes & les drogues les plus précieuſes, ſont des objets de commerce également importans. Le ſucre eſt le ſeul article ſur lequel l'induſtrie des Egyptiens ſe ſoit bornée à la conſommation du pays; & le peu de caſſonade qu'on exporte pour Conſtantinople, n'annonce pas la beauté du ſucre qu'on tire de la haute Egypte, & qu'on raffine au Caire. Le Delta fournit auſſi une grande quantité de cannes de ſucre; mais elles n'y ſont cultivées que pour l'agrément des habitans qui s'en rafraîchiſſent. Une induſtrie plus utile eſt celle des toileries; aucun réglement ne la dirige. Elle s'étend juſqu'aux cataractes, ainſi que la culture de l'indigo; & dans ce climat brûlant, le vêtement ſe réduiſant à une chemiſe de toile qu'ils teignent toujours en bleu, le commerce trouve encore un objet d'exportation dans l'excédent de ce travail. Il s'empare auſſi des ſalines naturelles qui ſont dans le bas

de l'Egypte, pour approviſionner la côte de Syrie, & l'intérieur des terres juſqu'à Damas.

Une obſervation aſſez curieuſe, c'eſt que les plantes étrangeres, tranſportées en Egypte, s'y abâtardiſſent au point de ne pouvoir s'y reproduire; l'indigo eſt dans ce cas; & ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que les champs d'indigo annuellement ſemés de nouvelles graines qu'on tire de Syrie, donnent aux Egyptiens une très belle couleur, tandis que cette même plante manque de qualité dans ſon ſol originel. Il réſulteroit de cette obſervation, que l'indigo de Syrie a beſoin d'être tranſplanté; mais que la vigueur du terrain, & l'ardeur du ſoleil nuit à la qualité des graines, en donnant au ſol de l'Egypte le réſultat des ſerres chaudes.

A la bonté du ſol, & à la richeſſe des productions de l'Egypte, il faut encore ajouter l'air le plus ſalubre : on eſt ſurtout frappé de cet avantage, quand on conſidére que Roſette, Damiette & Manſoura, environnées de rivières, ſont renommées pour leur ſalubrité; & l'Egypte eſt peut-être le ſeul pays de la terre où ce genre de culture, qui néceſſite des eaux ſtagnantes, ne ſoit pas malſain. Les richeſſes n'y coûtent rien à la vie des hommes.

Les recherches que j'ai faites avec ſoin ſur la peſte, que j'ai cru originaire d'Egypte, m'ont

convaincu qu'elle n'y ſeroit pas même connue, ſi les miaſmes de cette maladie n'y étoient tranſportés par le commerce de Conſtantinople avec Alexandrie. C'eſt dans cette derniere ville qu'elle commence toujours à ſe manifeſter. Ce n'eſt auſſi que rarement, quoique ſans aucune précaution pour lui en défendre l'abord, qu'elle parvient juſqu'au Caire, où les chaleurs la font bientôt ceſſer, & l'empêchent de pénétrer juſques dans le Saïde. Il eſt d'ailleurs reconnu que les roſées pénétrantes qui tombent ſur l'Egypte, à l'approche de la Saint-Jean, détruiſent à Alexandrie même, juſqu'au germe de cette maladie.

Ce n'eſt gueres que ſur les côtes de la Méditerranée, & juſqu'à dix lieues dans les terres, que les pluies ſont connues en Egypte; rarement elles s'étendent plus loin. A peine, dans l'année, a-t-on au Caire deux heures d'une pluie douce : jamais le bruit du tonnerre ne s'y fait entendre; & les orages, d'ailleurs peu fréquens, ſe portent toujours dans la partie élevée des déſerts de la Lybie & de l'Arabie, où ils n'ont rien à détruire. C'eſt ainſi que tout concourt à répandre ſur l'Egypte les plus précieuſes faveurs de la nature : les oiſeaux de tout genre, & les eſpèces les plus rares, ſemblent s'y rendre en foule pour en jouir, & réunir leurs différens ramages à la gaieté des habitans.

Le

Le cours du Nil offre dans ce genre le tableau le plus intéreſſant. Ce fleuve eſt conſtamment bordé, ainſi que tous les canaux, d'une foule de peuple occupée aux travaux des arroſemens, ſoit en puiſant eux-mêmes, ſoit en excitant les animaux deſtinés à les ſoulager de ce travail; un nombre infini de ſceaux à baſcules, & de roues à chapelet, ſont diſpoſés à cet effet ſur les rives: les eaux qui s'élevent & ſe verſent dans une premiere rigole, ſont diſtribuées enſuite dans l'intérieur des terres, par différens rameaux, que l'induſtrie & l'activité du cultivateur ſait ménager & employer avec autant d'intelligence que d'économie. On voit en même-temps les femmes, livrées aux ſoins du ménage, tranſporter pour leur boiſſon l'eau du fleuve, dans des cruches placées en équilibre ſur leurs têtes; d'autres lavent leur linge, blanchiſſent leurs toiles, les étendent & ſe livrent à leur gaieté naturelle, au moindre objet qui l'émeut; elles font alors retentir l'air d'un ſon vif & roulant, le *ululatus* des Romains. Les coches d'eau établis d'une ville à l'autre, les bateaux pour le tranſport des denrées, & la navigation que le commerce entretient, ajoutent à la variété & au mouvement de ce tableau.

Cette navigation eſt ſurtout remarquable par l'agilité des matelots, & la maniere dont on

tranſporte la poterie qui ſe fabrique dans la haute Egypte. Il eſt néceſſaire, avant d'en donner l'explication, d'obſerver que les vaſes de terre cuite, deſtinés à conſerver l'eau pour la boiſſon des habitans, doivent avoir d'autant plus de capacité que les maiſons ſont plus éloignées du fleuve; la baſſe Egypte étant dans ce cas, les potiers qui habitent dans la haute, en ont profité pour économiſer le bateau de tranſport; les plus grandes jarres liées par leurs anſes, forment le premier plan de leur radeau; les moyennes, le ſecond; les petites poteries viennent enſuite; le propriétaire ſe ménage ſur ſa boutique, un emplacement commode; & muni d'une perche pour diriger ſon abordage, il s'abandonne alors au cours des eaux, ſans redouter les échouemens ſur une argile qui ne peut rien endommager. Il parvient ainſi juſqu'au Delta, & ſon bâtiment diſparoît par le débit ſucceſſif de tout ce qui le compoſoit.

Les Egyptiens, naturellement doux & timides, ſont gais & débauchés; toutes leurs actions ſe reſſentent du fond de ce caractere; le moindre événement les effraye, le plus petit accueil les familiariſe. Le goût de ce peuple pour la danſe a introduit en Egypte des baladines; elles n'y connoiſſent aucune retenue, n'y plaiſent que par l'excès contraire. A cela près, que les Egyptiens ont la peau baſan-

née, leur ſang m'a paru beau : ils ont ſurtout le corps ſvelte & diſpos; hommes & femmes nagent comme des poiſſons; leur vêtement ſe borne à une ſimple chemiſe bleue, dont la coupe défend aſſez mal la pudeur des femmes; les hommes ne la fixent par une ceinture autour du corps, que pour la commodité du travail; les enfans ſont toujours nuds, & j'y ai vu des filles de dix-huit ans encore enfans.

Le Mahométiſme eſt la religion dominante des Egyptiens; mais ce peuple y a ajouté une infinité de cérémonies qui tiennent plus à ſon goût pour les ſpectacles, qu'aux préceptes du Prophête: des confrairies de pénitens, des proceſſions nocturnes avec des cierges, des vêtemens analogues à ce genre de dévotion, les chants qui accompagnent les enterremens, les pleurs qu'on y répand, & l'*épulum ferale* (1), ſont autant de pratiques qui appartient plus aux ſuperſtitions de leurs ancêtres, qu'à la

(1) C'eſt le feſtin des morts pratiqué chez les Romains, d'uſage chez les Grecs, & rejeté par les Mahométans ; mais cette pratique s'eſt conſervée en Egypte, où le Calife-Omar a cru ſans doute devoir céder à la ſuperſtition pour gouverner plus ſûrement les ſuperſtitieux.

nouvelle loi qu'ils ont embraſſée. Cependant les Egyptiens ont dans l'exercice de leurs préjugés, moins de férocité que les Turcs, qui ont moins de ſuperſtition. C'eſt que ceux-ci ſont orgueilleux, & que les Egyptiens ne ſont que foibles. On apperçoit auſſi que l'appareil qui décore leurs cérémonies, les réunit plus que le motif, & que la gaieté de ce peuple & ſon libertinage ont plus de part aux pélerinages qu'ils favoriſent, que le Saint n'a d'empire ſur l'eſprit de ceux qu'il raſſemble.

Les plus révérés ſont l'Iman *Chafi* au Caire, & celui de *Tinta*, ville ſituée dans le centre du Delta; ce dernier ſe nomme *Séid*, *Achmet* & *Bédouit*. C'eſt dans le mois de Juillet, que plus de deux cent mille ames de la haute & baſſe Egypte accourent à ce tombeau : le commerce qui profite de tout, y a établi une foire de gobelets; les baladines, les joueurs de gobelets s'y raſſemblent auſſi pendant le temps qu'elle dure. Tinta réunit alors tout ce qui peut ſervir à l'agrément des pélerins; & le Chek de la Moſquée de *Séid*, *Achmet* & *Bédouit*, fait une ample récolte, en impoſant également la dévotion de quelques-uns, & le plaiſir du grand nombre.

Chaque ville d'Egypte a auſſi ſon Saint, ſes proceſſions & ſes plaiſirs; on y accourt au moins des environs, & le Gouvernement les

maintient avec une ſorte de ſécurité. On ſent bien que dans cette diſpoſition, le Saint de la capitale jouit de tous les droits de la Métropole, & que ſon tombeau eſt conſtamment achalandé. Mais la dévotion des femmes, plus fervente dans tous les pays que celle des hommes, ne ſe borne pas en Egypte à invoquer des mânes; & comme les dupes encouragent toujours les fripons, on voit au Caire pluſieurs Saints bien portans, auxquels elles s'adreſſent de préférence. C'eſt ordinairement à la porte ou dans la cour des Moſquées, que ces prédeſtinés éliſent leur domicile, couchés ſur une mauvaiſe natte; leur coſtume annonce qu'ils ſe croient en paradis, & cet air de bienheureux entretient la vénération. D'autres, pour ſe donner plus d'importance, marchent gravement dans les rues, couverts ſeulement d'une longue tunique de laine blanche. Ils prêchent le mépris des richeſſes, en demandent inſolemment le partage, & annoncent toujours la fin du monde.

On a vu un de ces Saints donner en Egypte la preuve que l'habitude de tromper les autres conduit à ſe tromper ſoi-même. Un de ces fripons parvenu à l'enthouſiaſme, annonça au peuple le jour & l'heure où en prononçant ſeulement le nom de Dieu, il traverſeroit le Nil debout ſur ſa natte. Une foule de curieux

l'accompagna au rivage. Le Saint disparut bientôt dans les flots, & les imbéciles qui attendoient le miracle, en lui laissant le temps de s'opérer, laissèrent au fou celui de se noyer.

L'humanité dégradée par ces pieuses absurdités, est honorée en Egypte par une fondation illimitée en faveur des aveugles; c'est aussi en ne lui donnant point de bornes, que tous les aveugles de l'Egypte, réunis au Caire, ont accrédité l'opinion que ce climat les multiplioit. On en compte environ quatre mille entretenus par la Mosquée de Sultan Hassan; & comparativement à nos climats, ce nombre n'excéde peut-être pas la proportion des habitans. Il faut cependant convenir qu'en Egypte, cette maladie attaque particuliérement la classe des individus qui couchent habituellement dans les rues ou sur les terrasses des maisons. Une rosée fraîche qui tombe pendant la nuit, attendrit insensiblement les paupieres, & les dispose à s'ulcérer par le contraste de la chaleur du jour. Mais la vue de ceux qui couchent à couvert, ne paye pas même le tribut auquel l'intempérance assujettit dans d'autres climats.

Après avoir considéré les monumens de l'Egypte, la beauté du ciel, la population, l'activité des habitans & la richesse des productions, il ne reste plus qu'à jeter un re-

gard de mépris ſur ſon gouvernement. Des enfans Géorgiens tranſportés & vendus en Egypte, y repeuplent dix à douze mille Mamelucs; ce petit nombre fournit les Beys qui ordonnent la tyrannie, les Officiers ſubalternes plus cruels que leurs maîtres, & les troupes qui exécutent & ajoutent toujours à la barbarie.

Par l'examen des canons, ou code du Sultan Sélim, on doit préſumer que ce Prince capitula avec les Mamelucs, plutôt qu'il ne conquit l'Egypte. On apperçoit en effet qu'en laiſſant ſubſiſter les vingt-quatre Beys qui gouvernoient ce Royaume, il ne chercha qu'à balancer leur autorité par celle d'un Pacha, qu'il établit Gouverneur-général & Préſident du Conſeil. C'eſt auſſi ce qui ſubſiſta, tant que la Porte put elle-même prêter ſecours à ſes Officiers; mais ſon affoibliſſement la réduiſit bientôt au ſeul moyen de diviſer les Beys pour ſe ſoutenir contr'eux. C'eſt ainſi qu'en favoriſant toujours le parti le plus foible, les Turcs ſe créerent de nouveaux ennemis; & ces fréquentes erreurs ont réduit les Pachas à un vain titre, que les Mamelucs encenſent quelquefois, mais en retenant toujours dans une étroite priſon celui qui en eſt revêtu.

Le célébre Aly-Bey contribua le plus à cette anarchie; il avoit conçu le deſſein de ſe ren-

dre indépendant ; & c'eſt pour y parvenir, qu'après avoir chaſſé ou fait aſſaſſiner dans les premiers temps de ſa prépondérance, tous les Beys qui lui parurent avoir trop de pouvoir pour eſpérer de les ſoumettre à ſes volontés, il força le Pacha à conférer les dignités vacantes à ſes propres eſclaves. Il crut auſſi ne pouvoir gouverner tranquillement l'Egypte qu'en établiſſant le Cheik-Taher Maître de la Syrie & de Damas juſqu'à Gaze, qu'il ſe réſervoit. Il vouloit en même-temps aſſurer l'indépendance aux Druſes & aux Mutualis, afin d'en faire ſes alliés; & c'eſt après avoir élevé cette muraille impénétrable à la puiſſance Ottomane, qu'il comptoit placer la couronne d'Egypte ſur ſa tête.

Cependant un de ſes Eſclaves qu'il avoit élevé à la dignité de Bey, oſa ſe croire ſon égal; & prenant le maſque d'une fidélité dont la Porte ne fut pas la dupe, Mouhamet-Bey attaqua ſon Maître, fut heureux ; & moins éclairé que lui, en voulant cependant ſuivre la même carriere, il courut anéantir le Cheik-Taher, afin de réunir la Syrie à l'Egypte. Son ingratitude avoit été impunie, ſa politique ne le fut pas : il perdit la vie au ſiège d'Acre; & Murad-Bey, qui prétendit lui ſuccéder, ne fut qu'un tyran éphémere que la derniere révolution a détruit pour laiſſer à Iſmaël-Bey un

gouvernement

gouvernement qui a déjà été contrarié, & qui n'a encore pris aucun caractere.

Les querelles qui mettent fréquemment aux Mamelucs les armes à la main, reſſemblent plus au tumulte d'un aſſaſſinat qu'à une guerre déclarée. La diſſention des tyrans ne donne au peuple qu'une ſcène qui l'amuſe: ſpectateur tranquille, indifférent ſur le ſuccès, ſans regret, comme ſans eſpérance, il n'interrompt aucune de ſes opérations. Si l'indifférence du peuple pour ces événemens qui ſe ſuccèdent fréquemment eſt étonnante, quand on conſidere avec quelle facilité il ſe déferoit de ſes tyrans, la tranquillité de ceux-ci ne l'eſt pas moins; on n'apperçoit aucun reſſort pour contenir la multitude, & les Mamelucs ſemblent ne ſe diſputer l'Egypte que comme des brigands ſe diſputeroient le partage d'un tréſor.

Chaque Bey, Gouverneur d'une province, nomme dans chaque diſtrict des Kiachefs, eſpèce de ſous-Gouverneurs. Ces vexateurs ſubalternes, revêtus de cette dignité qui les conduit à celle de Bey, s'attachent auſſi des Mamelucs ſans emploi; & toutes les villes & villages de l'Egypte, réſervés pour les Beys, ou diſtribués par eux à leurs créatures, ſont aſſujettis à des redevances territoriales. Le cultivateur les tient à la diſpoſition du Maître que le parti domi-

nant lui donnera. Tous ces Mamelucs épars dans l'Egypte, ſont toujours attirés au Caire à chaque révolution : mais ces querelles, en rendant aux habitans leur liberté, ne leur ont jamais inſpiré l'idée de la conſerver; & jamais les tyrans n'ont imaginé qu'en ſe diſputant à la porte de la ville, on pouvoit la leur fermer.

Tous les Beys habitent le Caire, & leurs eſclaves compoſent toutes leurs forces ; c'eſt là qu'ils préparent par leurs intrigues les révolutions : lorſqu'elles ſont prêtes à éclater, les Kiacheſs leurs cliens accourent avec des Mamelucs pour ſe réunir à leurs Maîtres, ou les trahir en paſſant dans le parti contraire s'ils y voient plus d'avantage. Que peut-on attendre de la réunion de ces forces, ſans diſcipline, comme ſans intérêt à la choſe publique ! L'avidité qui les raſſemble, les diſperſe auſſi-tôt que l'intérêt du moment ſe fait entendre.

Le Château du Caire, qui peut à peine mériter ce nom, eſt ordinairement le point que l'on commence à ſe diſputer; & c'eſt pour ſe l'aſſurer que les deux partis cherchent à attirer à eux les Mamelucs qui y commandent. La poſſeſſion de la ville eſt auſſi le ſeul objet de conquête ; elle entraîne celle de toute la baſſe-Egypte, parce que perſonne ne la diſpute, & que la ſituation du Caire ſur le Nil gouverne

le commerce des denrées, ſeul intérêt du cultivateur : mais cette ville dépend à ſon tour du Delta & de la haute-Egypte dont elle tire ſa ſubſiſtance. Le Said eſt auſſi la ſeule reſſource des fuyards ; ils s'y retirent pour interrompre la navigation du fleuve, & affamer la capitale.

Des troupes détachées par le parti victorieux y pourſuivent la deſtruction des Beys vaincus, qui n'obtiennent grace qu'en ſe réduiſant à deux ou trois Mamelucs, & à une réſidence éloignée, tandis que leurs partiſans négocient toujours avec ſuccès leur retour au Caire, pour ſe rejoindre au parti dominant. Pendant cette guerre contre les fuyards, le Cheik-Amman, qui commande aux Arabes dans la haute-Egypte, devient un homme important; ſon ſecours eſt ſollicité par les deux partis : mais les Arabes, relégués dans la Lybie & dans l'Arabie Pétrée, moins utiles, moins accommodans & moins ſollicités, pillent de tous côtés; le Delta, enveloppé du fleuve, eſt ſeul préſervé de leur brigandage; & les Mamelucs, fuyards ſur les deux rives, échappent difficilement à leurs recherches. Le déſordre eſt général juſqu'à ce que le partage des gouvernemens, des diſtricts & des villages, en rétabliſſant l'ancienne adminiſtration, rende à l'Egypte de nouveaux tyrans.

Le précis de la révolution dont j'ai été témoin, confirmera l'idée que je viens de donner des Mamelucs.

Après la mort de Mouhamet-Bey, dont on a parlé plus haut, les Beys d'Egypte, partagés en deux partis, préparoient en silence les moyens de se détruire. Murat, plein de la même ambition qui avoit animé son ancien Maître, s'étoit uni à Ibrahim, Chek-elbelet (1), & à quelques Beys moins importans. Ils exerçoient tranquillement leur tyrannie, tandis qu'Ismaël, Jussuf, & quelques autres Beys, épioient eux-mêmes l'instant de s'emparer du gouvernement.

Ismaël-Aga, homme d'esprit, adroit, dissimulé & traître, attaché en apparence à Murat-Bey, gouvernoit sous son nom, excitoit & servoit les vexations dont plusieurs négocians Turcs ou Coptes avoient été les victimes. Cependant Murat de retour de Lacharkyé, où il venoit de molester les Arabes, apprit en arrivant qu'un de ses gens avoit été bâtonné par Soliman-Kiachef, attaché à Jussuf-Bey. Il manda ce Kiachef chez lui, & lui fit rendre cette correction avec usure : Jussuf sut si bien dissimuler cette offense, que l'orgueil de Murat crut pouvoir tout entreprendre impunément.

(1) Commandant Général.

On avoit même affecté, à ſon retour au Caire, de le recevoir avec une ſorte de triomphe; & il jouiſſoit ainſi qu'Ibrahim de la plus grande ſécurité, lorſque le 18 Juillet, Iſmaël, Juſſuf, tous les Beys de leur parti, & leurs Mamelucs, ſortirent de la ville pour s'emparer du Nil, en occupant le vieux Caire : ils firent en même temps ſignifier au Chek-Elbelet, & à Murat de ſe ſoumettre volontairement, s'ils ne vouloient y être contraints par la famine ou par les armes. Une levée de boucliers auſſi ſubite ne laiſſant pas au parti oppoſé le temps de raſſembler ſes Mamelucs, la ſeule reſſource fut de s'emparer du Château du Caire, dont les Commandans ſont toujours à la diſpoſition du parti dominant. Cependant Murat & Ibrahim, défiés journellement & reſſerrés dans le Château par les troupes du dehors, eſſayerent en vain la force des Firmans (1) du Pacha qu'ils retenoient priſonnier, mais qui probablement ne deſiroit pas les tirer d'embarras. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Murat, c'eſt que cet Iſmaël-Aga, ſon bras droit, dont nous avons déjà parlé, au lieu de venir au château joindre ſon Maître, paſſa dans le parti oppoſé avec plus de huit

(1) Ordonnance en forme d'Edit que les Pachas à trois queues, nommés Viſirs du Banc, rendent au nom du Grand-Seigneur.

cent mille ſéquins dont il étoit dépoſitaire. Cette trahiſon réduiſit bientôt Murat & Ibrahim à fuir vers la haute-Egypte avec peu de ſuite. Ils s'emparerent de Miniés. Le transfuge Iſmaël fut revêtu de la dignité de Bey, ainſi que Soliman-Kiachef; & l'on donna à ce dernier la maiſon de Murat en indemnité des coups de bâton qu'il en avoit reçus quinze jours auparavant. La paix fut publiée en même temps; & Juſſuf-Bey, trop aveuglé par ſon orgueil pour appercevoir qu'il n'avoit été que l'inſtrument de cette révolution, annonçoit déjà avec la même inconſidération le projet de dominer ſes compagnons; mais les deux Iſmaël ne tarderent pas à le punir de les avoir mal jugés: ils l'aſſaſſinerent dans ſa propre maiſon, ſes partiſans ſubirent le même ſort, le nouveau Bey-Soliman fut dépouillé de la dignité; mais cet événement ne promettoit pas une paix durable, & l'on dut préſumer que la deſtruction des fuyards ſeroit le terme de l'union des deux tyrans.

Je ne quitterai pas l'Egypte ſans offrir aux Hiſtoriens & aux Géographes une obſervation ſans laquelle les détails que le Sire de Joinville nous a conſervés ſur le débarquement de S. Louis à Damiette, ſeroient inintelligibles. Ce témoin oculaire dit que la flotte du S. Roi, partie de Chypre, & d'abord diſperſée, vint ſe réunir à Damiette, où Louis débarqua à la plage

d'une isle qui communiquoit à la ville par un pont. Il réſulte de cet expoſé que le Nil ſe jetant alors dans la mer perpendiculairement à la côte, avoit un petit bras, qui ſe prolongeant vers l'Eſt, formoit une isle vis-à-vis Damiette. C'eſt de cette branche que le fleuve a depuis fait ſon lit; & le comblement de l'ancienne embouchure, en réuniſſant l'isle au Delta, ne préſente plus aux géographes qu'une langue de terre qui couvre actuellement la ville. L'hiſtorien reconnoîtra auſſi que ſi ce changement de ſite eût précédé l'arrivée des Croiſés, leur poſition eût été moins embarraſſante, le Delta leur eût offert avec l'abondance des vivres un aſyle impénétrable à la cavalerie des Mamelucs, & la ſituation la plus avantageuſe pour les réduire. C'eſt au contraire à la rive oppoſée que Louis expoſe ſon armée à manquer de ſubſiſtance, en donnant au Soudan le moyen de réunir toutes ſes forces contre lui. Le Sire de Joinville parle du Tanis, l'un des canaux de la Charquyée, comme d'un des bras du Nil, & ſemble ne pas connoître la pointe du Delta qui les ſépare. J'obſerverai auſſi pour les phyſiciens, que le Fort S. Louis, bâti à la pointe de la langue de terre, précédemment isle de débarquement, eſt encore baigné par les eaux de la mer; & ſi l'on conſidere que l'époque de ſa conſtruction doit néceſſairement répondre à l'exiſtence du port de Fréjus, où le S. Roi

s'eſt embarqué pour ſon expédition d'Egypte ; on en conclura que des attériſſemens ſucceſſifs ont pu ſeuls combler ce port & reculer ſa plage à la diſtance où elle eſt aujourd'hui, puiſque le Fort S. Louis atteſte encore que le niveau de la mer n'a point eu depuis ce temps d'altération ſenſible.

Après m'être rembarqué à Alexandrie, la frégate prolongea la côte d'Egypte, écarta les fonds de roches qui la rendent inabordable juſqu'à Damiette, en traverſa la rade, & dirigea ſa route ſur Jaff, dont la darſe peut à peine abriter quelques petits bâtimens. Nous mouillâmes en rade à près de deux lieues du rivage. Cette premiere ſtation à la côte de Syrie avoit pour objet de me tranſporter à Rames. Je me rendis à cheval dans cette ville de la Paleſtine, où le Procureur de Terre-Sainte vint de Jéruſalem pour s'aboucher avec moi. Ce Récollet avoit pour ſuite & pour eſcorte les quatre chefs Arabes de la montagne. Le pouvoir de ſon argent avoit été tel, qu'à la réception de mon courrier il fit conclure à ces Princes diviſés depuis long-temps, une trève dont le ſeul motif étoit de me venir voir plus commodément.

Le Gouverneur de Jéruſalem, qui avoit arrangé cette pacification, auroit deſiré que j'en profitaſſe pour me rendre auprès de lui ; mais

plus il ſe diſpoſoit à me bien recevoir, moins j'étois tenté d'en payer les frais. La conſidération du Procureur me parut d'ailleurs trop bien établie pour me flatter de pouvoir y ajouter; & les reliques dont le ſacré Directoire me gratifia, ne me laiſſoient rien à deſirer.

L'eſpace entre la mer & la montagne de Jéruſalem, eſt un pays plat d'environ ſix lieues de large, de la plus grande fertilité; le figuier d'Inde (1) forme les haies, & préſente des barrieres impénétrables qui garantiſſent les propriétés. Le commerce de cette partie eſt en coton, ſon induſtrie en filature, & cette portion de la Terre-Sainte eſt ſurtout remarquable par les veſtiges des Croiſades dont elle eſt couverte.

Le Mahométiſme, en détruiſant ces monumens, s'eſt conſervé le moyen de profiter du pieux enthouſiaſme qui les avoit élevés; & la politique des Turcs, en admettant les Grecs & les Latins au partage des ſaints lieux, afin de profiter de leurs diviſions, a plus compté ſur leur orgueil que ſur leur dévotion. Une hypothèque auſſi ſolide a ſurpaſſé leurs eſpérances; les querelles des deux rites ſont intariſſables, & grace à l'argent de l'Eſpagne, le gouvernement de Jéruſalem doit être conſidéré comme un

(1) Cette plante eſt auſſi nommée raquette.

des meilleurs bénéfices de vexations. Celle que les Grecs venoient d'eſſuyer à mon arrivée à Rames, couvroit de gloire les Catholiques; & l'eſcorte du Procureur étoit une ſuite de ce triomphe. Il voulut me conduire à Jaff; & je fus vraiment charmé de voir l'uniforme des Récollets affourché ſur un beau cheval Arabe richement harnaché & caparaçonné.

On me fit remarquer, en approchant de la côte, l'horrible pyramide que Méhémet-Bey fit élever. Ce barbare la compoſa de quinze cent têtes qu'il fit couper après la priſe de cette ville.

Jaff forme un gouvernement particulier appanagé à une Sultane qui en afferme la douane; mais la dépopulation de cette ville a dû néceſſairement diminuer ſon commerce. Il ne conſiſte plus qu'en toile & en riz que Damiette expédie pour la conſommation de Napoulouſe, de Rames, de Jéruſalem, & des nombreuſes hordes d'Arabes qui campent dans les plaines de Gaze : Damiette reçoit en échange des verreries groſſieres, fabriquées à Ebrom, des cotons en laine, du cumin, & ſurtout du ſavon de Jaffe. Cet article jouit par une conceſſion immémoriale du droit de ne payer en Egypte que demi-douane.

Après avoir viſité, avec le Procureur, l'Hoſpice de ſon Ordre, & fait toutes les démar-

ches qu'il croyoit néceſſaires à ſes vues, ce Moine, qui n'étoit pas Prêtre, voulut mettre le comble à ſa conſidération, en me donnant ſa bénédiction à la face d'Iſraël; mais peu s'en fallut que la foule qui nous avoit accompagnés ſur le rivage, ne me vît en même temps ſubmergé par les briſans de *la barre* que la témérité des matelots oſa affronter, & que leur adreſſe eut aſſez de peine à ſurmonter.

De retour à la frégate, elle fit voile pour S. Jean-d'Acre où nous mouillâmes le lendemain matin. Dgézar, Pacha de Seide, s'y trouvoit alors : il me fit prier en débarquant, de ſatisfaire l'empreſſement qu'il avoit de me voir; mais il s'en falloit bien que je le partageaſſe : les cruautés qui l'ont rendu célèbre, & les vexations qui le faiſoient craindre, ne m'invitoient qu'à le mortifier. Il me fut aiſé de découvrir par le langage de l'Officier qu'il avoit envoyé pour me complimenter, que mon crédit à la Porte étoit le principal motif de ſes inſtances, & je ne négligeai pas cette occaſion d'animer les inquiétudes qu'il avoit depuis long-temps ſur le reſſentiment du Grand-Seigneur. Je lui fis répondre qu'étant tous deux voyageurs, nos liaiſons me paroiſſoient inutiles. L'Officier crut que cette réponſe n'excluoit pas la viſite que je ſerois à ſon maître dans le chef-lieu de ſa réſidence ; mais le Pacha en ſentit toute

l'amertume, & le mot de voyageur, dont le ſens littéral ne pouvoit lui convenir dans ſon Gouvernement, ne s'offroit plus à ſes yeux que dans le ſens figuré de la mort que les Turcs lui donnent. Il ne pouvoit ſe diſſimuler en effet que, ſans la foibleſſe de la Porte qui ne réprimoit plus aucun déſordre, il auroit depuis long-temps payé de ſa tête l'horrible tyrannie qu'il exerçoit. Il l'avoit portée à ce degré qui l'aſſocie à l'orgueil; & ce monſtre avoit pris le nom de Dgézar (Boucher) dont il ſe glorifioit; il avoit ſans doute mérité ce titre en faiſant murer vivantes quantité de perſonnes du rit Grec, lorſque pour défendre Barut de l'invaſion des Ruſſes, il en fit reconſtruire l'enceinte. On voit encore les têtes de ces malheureuſes victimes que le Boucher avoit laiſſées à découvert, afin de mieux jouir de leurs tourmens. C'eſt dans des principes auſſi féroces que Dgézar puiſoit les règles de ſa conduite. Sa propre ſûreté l'invitant à ſoudoyer quelques bandits, il en avoit armé une petite flotille avec laquelle il parcouroit la côte, tandis qu'une troupe de cavaliers ſe rendoit par terre au lieu de ſon débarquement. Dgézar Pacha étoit à Acre dans cette poſition; & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de moi, il voulut au moins recevoir le ſalut de la frégate; mais auſſi ignorant qu'orgueilleux il crut qu'il lui ſuffiſoit

de ſe montrer ſur la plage avec une brillante cavalcade, pour jouir d'une politeſſe à laquelle il ne pouvoit avoir des droits qu'en ſe mettant en bateau. Il ne douta pas que le ſilence de la frégate ne fût une ſuite de l'éloignement que je lui avois témoigné. C'eſt auſſi pour ſe venger, qu'il expédia à Seide l'ordre de ne point ſaluer la frégate lorſqu'elle y arriveroit. Il ſe fit même un plaiſir de me faire ſavoir cette diſpoſition, mais cette petite marque de reſſentiment n'eut pas plus de ſuccès que ſes premieres avances. Je lui fis répondre que je le remerciois de m'avoir prévenu, mon intention étant de ſupprimer auſſi tous les préſens qu'un uſage abuſif avoit établis.

La ville d'Acre eſt ſituée dans une baie aſſez ſpacieuſe, & défendue des vents du Sud par le Mont-Carmel (1). On voit encore les murs principaux de l'Egliſe que les Chevaliers Hoſpitaliers y firent bâtir. Ils la dédierent à S. Jean leur patron; & ce nom, joint à celui de la ville, la fit connoître ſous la dénomination

(1) Les Religieux Catholiques qui deſſervent la grotte du Prophète Elie, hébergent les pélerins qui la viſitent, diſtribuent, à la place des reliques qui leur manquent, des géodes de toutes ſortes de formes dont le ſol abonde, & qu'ils font paſſer pour des fruits pétrifiés.

de S. Jean-d'Acre. Les ſpéculations du commerce ne purent ſe porter ſur cette ville que long-temps après la retraite des Croiſés : ces enthouſiaſtes ne favoriſoient pas plus la culture que les Turcs qui, pour dominer en Syrie, en ont toujours été les déprédateurs. Ce ne fut auſſi que ſous le regne tranquille & bienfaiſant du Cheik-Taër que l'abondance des récoltes multiplia nos établiſſemens ; & c'eſt depuis la fin tragique de ce Prince que le commerce commence à y décheoir. Il conſiſte principalement en coton, dont la qualité étoit ſupérieure avant que le cultivateur eût abandonné le ſoin d'en ſéparer lui-même la graine.

Je partis d'Acre pour me rendre à Seide où réſide le Conſul général du Roi. Cette ville eſt en quelque maniere le chef-lieu de notre commerce en Syrie : nous y mouillâmes à côté d'un vaiſſeau de guerre du Grand-Seigneur dont le capitaine n'avoit pas fait de grands frais de politeſſe avec nous. On a déjà vu que la fortereſſe en étoit diſpenſée par les ordres du Pacha : mais ce que Dgézar n'avoit pas prévu, c'eſt que pendant mon ſéjour à Conſtantinople, j'avois ſurveillé la conſtruction de la Caravelle Turque, que j'avois fait fondre toute ſon artillerie, & que le Capitaine me devoit ſon avancement ; c'étoit auſſi le premier vaiſſeau du Grand-Seigneur qui me montroit le pavillon

verd que j'avois déterminé la Porte à adopter. Le Capitaine qui le commandoit n'eut pas plutôt appris que j'étois à bord de la frégate, qu'il me fit faire des complimens; & je crus convenable de lui faire ſentir que la conduite indépendante du Pacha de Seide auroit dû l'inviter à d'autant plus d'égards pour le pavillon du Roi, que celui du Grand-Seigneur étoit encore moins conſidéré en Syrie que par-tout ailleurs; il répondit auſſi-tôt à cette remontrance par un ſalut de neuf coups de canons que nous lui rendîmes. Il vint enſuite chez le Conſul pour me voir, s'excuſer de ſa négligence, & m'inviter d'aller à ſon bord où je fus ſalué en entrant & en ſortant. Cette canonnade devenoit un nouveau ſujet de dépit pour le Pacha, que le Commandant Turc ne traitoit pas ſi bien. C'eſt auſſi pour éviter quelque nouvel affront qu'il ſe détermina à n'entrer que la nuit dans le port: mais M. le Baron de Durfort fit ſaluer la petite flotille au lever du ſoleil; & cette politeſſe, ſur laquelle Dgézar ne comptoit pas, lui perſuada que je le traiterois mieux à Seide qu'à Acre. Il me fit inviter de nouveau à le venir voir: on me prévint en même temps qu'il me deſtinoit une ſuperbe peliſſe; mais je reſtai inébranlable dans ma premiere réſolution, bien convaincu que j'acquerrois plus pour ma conſidération, en mé-

priſant Dgézar, qu'en en recevant quelque frivole diſtinction.

C'eſt auſſi pour remplir le but que je me ſuis propoſé en écrivant ces mémoires, qu'il m'a paru néceſſaire de décrire le carractere de Dgézar & ma conduite avec lui. Ce lion déchaîné contre l'humanité, qui tyranniſoit ſa province & retenoit depuis 2 ans impunément les revenus du Grand-Seigneur, humilié par un étranger, & contenu dans ſon reſſentiment par la crainte d'une ſeule frégate dont il ignoroit les ordres, en peignant la foibleſſe du deſpote & la lâcheté des ſubalternes qui dans l'éloignement lui en impoſent, offre d'un ſeul trait le tableau de l'Empire Ottoman.

La ville de Seide, l'ancienne Sidon, eſt ſituée dans le milieu de la côte de Syrie au pied du Liban & de l'Anti-Liban. Les Mutualis dans la partie du Sud, & les Druſes dans celle du Nord, habitent la chaîne des montagnes qui prolongent la côte, & conſervent leur indépendance, nonobſtant les différentes tentatives que la Porte a faites pour les aſſujettir plus particuliérement. Il eſt vrai que les Druſes ne ſont pas toujours exacts à payer le tribut convenu. Le Pacha de Seide eſt même obligé, pour la sûreté de ſes domaines, de les affermer aux Puiſſances de la montagne; mais ce moyen d'éviter les ravages, n'aſſure pas toujours la

rentrée

rentrée des revenus ; & ces locations forcées entretiennent des querelles dont les acceſſoires changent ſouvent le fond du procès. Les Mutualis qui habitent l'Anti-Liban, depuis Seide juſqu'à Acre, ſont moins nombreux que les Druſes ; mais les châteaux qu'ils habitent, les rendent auſſi prompts à ſe ſoulever & auſſi difficiles à ſoumettre : chaque cîme de montagne eſt une fortereſſe ; chaque propriétaire un grand vaſſal ; & ce peuple, fanatique des préceptes d'Ali, abhorre ſurtout les Mahométans Sunnites qu'ils maſſacrent impitoyablement lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. Les Mutualis ſont convenus de payer la redevance annuelle de deux cents bourſes pour jouir de leurs montagnes & de leurs Seigneuries ; mais ils conſervent plus ſoigneuſement le bénéfice, qu'ils ne ſont exacts à acquitter la charge : de ſorte que les Druſes, ainſi que les Mutualis, également difficiles à contraindre, en reſſerrant l'autorité du Pacha dans un trop petit eſpace, en ont rendu le poids plus ſenſible aux habitans de Seide. On voit encore entre cette ville & celle d'Acre, la ville de Sour, la fameuſe Tyr : elle obéit au chef des Mutualis ; & ce berceau de la navigation jouit encore de l'avantage d'avoir le meilleur port de la Syrie : mais quelques chargemens de tabac ou de bled dont le commerce de Seide s'eſt emparé, ſont les ſeuls objets que

Sour peut lui offrir & qu'il réunit aux filatures que les habitans de la campagne apportent au marché, & dont l'achat eſt excluſivement réſervé aux François (1).

Si nos négocians n'ont pas été exempts des vexations du Pacha, c'eſt qu'ils n'ont pas encore ſu montrer aſſez de fermeté pour lui en impoſer; & ce Gouverneur ne pourroit ſe diſſimuler le danger auquel la fureur du peuple l'expoſeroit, s'il forçoit par de mauvais procédés nos négocians à ſe retirer.

En quittant Seide, la frégate continua à prolonger la côte & mouilla à l'abri de quelques écueils au fond de la rade de Barut. Cette ville eſt bâtie ſur une langue de terre qui s'avance en preſqu'île, & dont le plateau eſt déco-

(1) Cette circonſtance peint le gouvernement turc, qui ne ſait jamais ni donner ni retenir avec diſcernement. Un des négocians François établis à Seide, préſide le marché public ; les Jéniſſaires attachés au ſervice de la nation, y exercent la police; les cenſeaux ou courtiers de notre commerce, mettent le prix aux filatures; l'achat en eſt défendu aux gens du pays, à plus forte raiſon aux étrangers: aucun monopole n'eſt plus manifeſte ; mais il eſt ſi bien établi dans l'opinion, que le peuple même ſe révolteroit ſi le Gouvernement vouloit travailler à le détruire; & les fileuſes préferent la certitude d'une vente prompte à l'avantage incertain d'un haut prix qu'il faudroit attendre.

ré par une forêt de pins plantés au cordeau. L'agrément & la variété des jardins qui environnent la ville, ainſi que l'air pur qu'on y reſpire, y avoit attiré un grand nombre d'habitans ; & pendant tout le tems que la Porte a aliéné la Seigneurie de Barut à l'Emir des Druſes qui habite les montagnes voiſines, la douceur du Gouvernement, & ſurtout l'eſprit de tolérance qui y traitoit également le Druſe, le Mahométan & le Chrétien, avoient déterminé une foule de Négocians à s'y établir. Mais depuis que Dgézar s'eſt emparé de cette ville, afin d'en détruire le commerce pour le forcer à ſe concentrer dans Seide, les Négocians de Barut l'ont abandonné pour ſe retirer dans la montagne & y attendre la deſtruction du tyran. Son but étoit d'accroître la Douane de Séide dont le Pacha eſt le fermier ; mais ſon ignorance ne lui a pas permis d'appercevoir que les ſpéculations du fiſc, en portant coup à l'induſtrie, ne peuvent jamais par cette raiſon être calculés ſur aucuns principes de commerce.

Les montagnes du Caſtervan prolongent la mer depuis Barut juſqu'à ſix lieues au Nord ; elles ſont appuyées ſur celles du Liban, en forment la baſe, & ſont peuplées de Catholiques qui vivent dans une parfaite union avec les Druſes leurs voiſins, dont je parlerai bientôt plus particuliérement.

Tripoli de Syrie où nous nous rendîmes après avoir quitté Barut, eſt ſituée à peu de diſtance de la rade; & la quantité de jardins qui l'environnent en rendroit le ſéjour fort agréable, ſi l'air y étoit moins mal-ſain en été. Son terroir s'étend & s'éleve juſqu'au mont Liban (1), il abonde en vignoble. Chaque colline produit une liqueur différente, & le vin d'or eſt ſurtout diſtingué dans ce nombre.

L'abondance des ſoies qui ſe cultivent dans tout le Liban, & que le commerce raſſemble à Tripoli, eſt l'objet principal de ſes ſpéculations. Il en paſſe annuellement en France ſept à huit cents quintaux, dont la plus grande partie eſt commiſe par les autres échelles qui manquent de retraits; & c'eſt toujours avec le Pacha qu'on négocie les lettres-de-change que Conſtantinople envoie à cet effet. Le Pacha qui y commandoit étoit fils de celui de Damas: j'avois beſoin de ſon ſecours pour me faciliter les moyens de me rendre par terre à Alep; il étoit abſent de Tripoli; & je fus fort aiſe d'apprendre que je le trouverois à Lattaquée; mais la frégate ne

(1) C'eſt dans la partie des montagnes qui avoiſinent Tripoli, qu'on peut encore voir ces fameux cèdres du Liban ſi vantés. On m'a aſſuré que leur antiquité étoit ce qu'ils offroient de plus remarquable, & je me ſuis diſpenſé d'aller leur rendre hommage.

pouvant mouiller dans ce port à cauſe de la négligence des Turcs à le laiſſer encombrer par le leſt que les bâtimens y ont jétté, elle mit en panne & y reſta juſqu'au retour de ſon canot qui me tranſporta au port de Lattaquée. Son entrée eſt défendue par un Château tellement délabré, que ſans le bruit de ſon artillerie qui me ſalua, je l'aurois dépaſſé ſans appercevoir aucune fortification. Le Douanier me reçut au débarquement avec tous les égards dûs à ma miſſion; & le ton de ſes politeſſes, me fit bien augurer du caractere de ſon Maître (1).

(1) C'eſt une des choſes les plus remarquables dans les mœurs des Turcs, que l'influence des diſpoſitions du maître ſur tous les individus qui en dépendent: il ſemble que le deſpotiſme ſeroit imparfait, s'il ne ſoumettoit auſſi les ſentimens. Les valets d'un Turc ſont aux aguets de l'accueil que le Patron fait à quelqu'un, pour le traiter de même lorſqu'il ſortira; malheur à celui qui en auroit reçu un coup de pied: ils ſe permettent auſſi d'interprêter ſes diſpoſitions. Un Pacha avoit pris en grande amitié un Négociant Européen, il ne pouvoit s'en paſſer, & toute ſa Cour fêtoit l'étranger. Celui-ci étoit ſujet à la goutte; le Pacha qui avoit malheureuſement étudié un peu de médecine, voulut guérir ſon ami; & le ſachant dans de violentes douleurs, il chargea deux de ſes gens d'aller le trouver pour lui donner cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds. Ceux-ci qui n'étoient

Après m'être arrêté quelque temps dans un Kiosk, où l'on me ſervit des rafraîchiſſemens, je me rendis à Lattaquée. Cette ville, l'ancienne Laodicée, eſt bâtie ſur un plateau qui domine le port : elle offre encore des veſtiges de ſon ancienne ſplendeur, & le commerce y entretient aujourd'hui pluſieurs maiſons aſſez belles. Je ne tardai pas à recevoir du Pacha de Tripoli des complimens ſur mon arrivée, & l'aſſurance du deſir qu'il avoit de me voir & de m'être utile. J'avois beſoin de ces diſpoſitions pour faire mon voyage par terre juſqu'à Alep, & j'obtins de ce Pacha plus de moyens qu'il ne m'en falloit; il inſiſta ſur l'honorifique, il eut même l'air de craindre le blâme de la Porte,

---

pas ſi ſavans que leur maître, étonnés d'abord d'un traitement qui n'avoit pas l'air amical, crurent enfin que l'infidèle avoit déplu, & furent exécuter l'ordre avec une rigueur dont ils ſe glorifierent en venant rendre compte au Pacha de leur exactitude. Comment malheureux ! leur dit-il, vous avez oſé maltraiter mon ami ! les cinquante coups de bâton étoient un remède, les inſultes que vous y avez ajoutées ſont une offenſe : & ſur le champ il leur fit appliquer cent coups à chacun. Il fut enſuite faire des excuſes à ſon ami ſur l'inſolence de ſes gens qui avoient oſé ajouter au remède. L'Européen s'en ſeroit bien paſſé; mais il eut bientôt à s'en louer, & fut parfaitement guéri.

ſi ſa négligence à me faire reſpecter m'expoſoit à quelques inſultes dans les montagnes que j'avois à traverſer. De retour de ma viſite, ſon premier Ecuyer m'amena un cheval que ſon Maître m'envoyoit, en m'aſſurant qu'il avoit éprouvé la sûreté de ſes jarrets dans les rocs les plus eſcarpés.

Comme je m'étois procuré à Tripoli de Syrie les tentes & les uſtenſiles néceſſaires, tout fut bientôt diſpoſé pour le départ. Nous nous mîmes en route avec les Gardes que le Pacha avoit deſtinés à m'accompagner, & nous établîmes notre premier campement ſur le bord d'une riviere au pied du mont Liban. Je n'avois pas encore mis pied à terre, qu'un Druſe de la montagne, vint me préſenter requête contre un Négociant François, ſon débiteur, dont on m'avoit déjà porté pluſieurs plaintes. Tandis que l'on expédioit les ordres néceſſaires à la vérification & à l'acquittement de cette créance, je fus bien aiſe de cauſer avec un homme, qui m'avoit frappé par la noble fierté avec laquelle il étoit venu réclamer ma juſtice; & l'expédition des lettres me donna le temps d'en tirer quelques détails ſur les mœurs & les uſages des Druſes, que je joindrai avec des notions ultérieures.

Ces peuples, compris ſous la même dénomination, ſont diviſés en pluſieurs ſectes, qui ſe déteſtent mutuellement, mais qui ſe réuniſ-

ſent toujours pour la défenſe commune de leur liberté, & par un préjugé uniforme, contre les Mahométans. C'eſt cependant celui de leurs ſentimens qu'ils manifeſtent le moins; ils fréquentent les Moſquées, lorſque leurs affaires les conduiſent dans les villes Turques; mais ils préferent nos Egliſes, lorſqu'ils peuvent y venir ſans danger, & paroiſſent cependant auſſi loin des dogmes évangéliques, que des préceptes du Coran. Il eſt évident, par ce qu'on a pu recueillir de la religion du plus grand nombre des Druſes, que ces montagnards ſont les ſectaires de Hakem-Bami-Illah (1), Calife d'Egypte, de la famille des Phatimites. Les Druſes, en le diviniſant, l'ont appellé Hakem-Bamri (2), & n'ont conſervé que le nom de ſon Apôtre *Dourſi*. Cette étymologie, priſe de leurs livres ſacrés, ſuffiroit pour détruire celle que M. Pujet de Saint-Pierre leur donne; il fait deſcendre les Druſes du Comte de Dreux; mais cette origine eſt trop abſurde pour être diſcutée. Le Calife Hakem & ſon Apôtre paroiſſent avoir renchéri ſur le mépris que les ſectaires ont toujours montré pour l'humanité : ils ont diviſé leurs ſectateurs en trois claſſes, les Prêtres, les

(1) Mot Arabe qui ſignifie Gouvernant d'ordre de Dieu.

(2) Gouvernant de ſon Ordre.

initiés

initiés & le peuple. Cette derniere, qui connoît à peine quelques préceptes ſocials, ſans leſquels les hommes ne dormiroient pas tranquilles, eſt réduite à ſe repoſer pour ſon ſalut ſur le crédit des deux premieres. C'eſt cependant ſur ce point d'appui que les Druſes ſe croient les élus de Dieu, & qu'ils mépriſent toutes les opinions contraires. Hakem leur a promis qu'ils ſeroient les héritiers des Turcs, dont les Chrétiens ſeroient les deſtructeurs; ils ont dû croire ſans doute qu'ils touchoient au moment de l'accompliſſement de cette prophétie lors de la guerre des Ruſſes, & cette opinion a toujours décidé la préférence qu'ils accordent aux Chrétiens; mais il eſt probable que leur Prophête a mal calculé l'ordre de ſucceſſion.

Par la hiérarchie établie dans cette ſecte, toutes les pratiques ſont impénétrables aux yeux des profanes : leurs livres (1) mêmes ſont gardés avec ſoin, ſurtout celui des Prêtres (le livre par excellence) : il paroît impoſſible de ſe le procurer. On croit cependant aſſez généralement que les Druſes adorent une eſpèce d'idole,

(1) Il eſt défendu aux Druſes de manger chez aucune perſonne ayant autorité, dans la crainte de participer à un bien mal acquis.

qu'ils conſervent dans un ſouterrain où les ſeuls initiés peuvent entrer.

Quelques femmes Druſes, converties à la foi chrétienne, ont auſſi dévoilé d'autres pratiques non moins abſurdes ; mais comme elles n'étoient pas du ſecret, leur délation n'eſt pas un titre ſuffiſant à l'exactitude que je me ſuis propoſée.

Les Druſes de différentes ſectes habitent la partie des montagnes que j'ai traverſée ; les Turcs les nomment Nuſéris ou Anſéris ; mais ces peuples rejettent l'une & l'autre de ces dénominations, pour conſerver celle de Druſes, ſans prétendre à la gloire des myſteres impénétrables. On voit, en effet, le plus grand nombre adorer particuliérement le Soleil : à ſon lever, ils font trois génuflexions, & ſemblent vouloir prendre avec la main les premiers rayons de cet aſtre, pour ſe purifier en s'en frottant le corps. On croit que leur vénération ne dure que juſqu'au ſoir ; on aſſure qu'ils ſe dédommagent pendant la nuit de cette continence du jour. Une autre ſecte adore, dit-on, la Lune, & réſerve le jour à ſes plaiſirs.

On trouve auſſi dans ces montagnes des Gynécolatres (1), dont le culte moins myſ-

(1) Gynécolatres : ce mot ſignifie adorateur des femmes ; mais comme pris dans le ſens de la bonne

térieux que celui que les Chinois rendent au Lingam, paroît avoir le même principe. Des Druſes adorateurs du ſoleil ont un rapport plus direct avec les anciens habitans de Palmire. C'eſt à peu de diſtance de cette ville, & pour ainſi dire, à la vue des ruines du fameux temple du Soleil, que l'on voit encore les adorateurs de cet aſtre. Le Liban reçoit ſes premiers rayons, ſon culte devoit s'y réfugier & s'y conſerver.

Nous mîmes deux jours à traverſer ces montagnes : on en obſerve trois chaînes, dont les deux latérales ſont en quelque maniere la baſe qui ſupporte celle du centre. Cette conſtruction préſente alternativement l'horreur des abymes les plus profonds, les défilés les plus dangereux, les ſites les plus pittoreſques & les vallons les plus agréables. On y remarque ſurtout une culture de mûriers la mieux ſoignée. Ces arbres, dont le produit alimente les vers à ſoie, y ſont plantés en quinconce avec une perfection d'alignement, dont l'inutilité annonce une recherche d'autant plus étonnante, que cette maniere de planter n'eſt connue au Levant que chez les Druſes. Leurs villages m'ont paru aſſez bien bâtis : ils ſont toujours appuyés au pied des eſcarpemens qui les abritent; & les cimes des

---

compagnie, il ne peut convenir aux Druſes, l'auteur a fait ce compoſé Grec par reſpect pour les Dames.

montagnes couronnées de pins forment les tableaux les plus intéreſſans.

Nous arrivâmes, après trois jours d'une marche pénible, à la petite ville de Tchoukour, ſituée ſur le bord de l'Oronte. Les Pélerins de Conſtantinople & de l'Aſie, réunis pour aller à Damas, rendez-vous général de la Caravanne de la Mecque, nous avoient précédés à Tchoukour, & nous trouvâmes leur camp établi ſur la rive du fleuve. J'établis le mien à peu de diſtance; & leur chef, car toute ſociété s'élit un maître ou quelque choſe qui y reſſemble, m'envoya bientôt après un préſent de fruits, en me faiſant complimenter ſur mon arrivée. Mais nonobſtant cette honnêteté, le Commandant de la ville jugea que le voiſinage d'une nombreuſe troupe, qui partoit le lendemain, & dont chaque individu avoit déjà ſon abſolution aſſurée, ne garantiſſoit pas ma tranquillité. Il fit renforcer mon eſcorte d'une troupe d'infanterie, qui fut diſpoſée en ligne de circonvallation; mais je connoiſſois aſſez les Turcs pour avoir meilleure opinion des Pélerins, & pas aſſez ma nouvelle eſcorte pour n'en rien redouter. Cependant j'en fus quitte pour un feu de bilbaude qui dura toute la nuit, & qu'on m'aſſura être le ſeul moyen d'écarter les voleurs; c'étoit auſſi celui de tuer de fort honnêtes gens, s'il s'en étoit préſenté qui fuſſent ve-

nus de mon côté, & je dus encore payer les poltrons qui m'avoient empêché de dormir.

Rhia, où nous couchâmes le lendemain, eſt ſituée à l'entrée des plaines de Syrie : on y voit des ruines, qui n'indiquent aucun objet déterminé, mais qui paroiſſent de la plus grande antiquité. La plus riche culture environne cette petite ville, & s'étend ſur tout l'eſpace qui la ſépare d'Alep. Nous mîmes deux jours & demi à traverſer cette plaine, dont le labour eſt ſurtout remarquable : chaque ſillon ſemble tracé au cordeau & ne préſente ſur plus d'un quart-de-lieue de longueur aucune ſinuoſité. On récolte ſur ces terres du bled, du coton, & une eſpèce de graine dont les habitans font de l'huile. Cette induſtrie ſemble jeter un voile ſur les dévaſtations que ces plaines ont éprouvées ; mais on en retrouve le témoignage dans quelques fragmens d'antiquité. J'ai vu près d'une fontaine une cuve de marbre blanc, d'un ſeul bloc de ſept pieds de long ſur trois de haut & quatre de large, ornée de guirlandes & de maſſacres de béliers du meilleur goût & du ciſeau le plus pur : elle ſervoit d'abbreuvoir ; & on ne peut ſuppoſer qu'elle ait été tranſportée ni de Palmire, ni de Balbec ; elle indique donc le ſite de quelque ville plus voiſine & plus complètement anéantie que ces dernieres.

J'étois encore menacé d'une entrée publique, ce qui me détermina à m'arrêter à Kantou-

man, lieu de repos deſtiné aux voyageurs, & qu'on a bâti à trois lieues d'Alep ſur la liſiere du déſert qui environne cette ville. J'y arrivai de nuit, après avoir traverſé le ſol le plus agreſte & reſpiré un air abſolument phoſphorique. Les précautions que j'avois priſes pour éviter la pompe qu'on m'avoit deſtinée, ne ſervirent qu'à la rendre funèbre; & les flambeaux, qui m'attendoient à la porte de la ville, me conduiſirent chez le Conſul, en donnant à notre marche tout l'appareil d'un convoi.

La ville d'Alep, célèbre par le nombre de ſes habitans (1), la beauté de ſes édifices, l'étendue de ſon commerce, & les richeſſes qu'il lui procure, eſt ſituée dans un enfoncement & touche à une petite riviere; mais cette eau, qui abreuve les habitans d'Alep, paroît auſſi étrangere au ſol qu'elle parcourt, que la ville l'eſt elle-même au déſert dans lequel elle eſt placée. Ce n'eſt auſſi que par les indices de la dévaſtation du pays qui l'environne, qu'on peut trouver la ſolution de ce problême politique;

(1) On compte à Alep cent cinquante mille ames, dont le plus grand nombre eſt Mahométan. Quelques Juifs & beaucoup d'Arméniens compoſent le reſte de la population; les Francs que le commerce y attire, ſont en trop petit nombre pour mériter d'entrer dans ce calcul.

mais on voit aiſément les motifs de ſa conſervation, de ſon accroiſſement & de ſon opulence dans le beſoin que le commerce avoit d'un entrepôt entre la Méditerranée & le golphe Perſique. Son emplacement devoit auſſi être déterminé par l'avantage d'une eau courante. Le ſol en eſt ſi avare dans ces plaines, que cette riviere, dont la ſource n'eſt pas éloignée, ſe perd ſous la terre à quelques lieues au-deſſous de la ville, & ſemble ne ſe montrer dans cette contrée aride, que pour fixer les hommes dans le petit vallon qu'elle arroſe.

Alep eſt entouré de jardins ou plutôt de petits bois de piſtachiers, dont les feuilles d'un verd tendre & les fruits couleur de roſe forment le coup-d'œil le plus charmant, en même temps que cette production devient pour les habitans une branche de commerce, dont le débit eſt auſſi aſſuré qu'avantageux.

Un aſſez grand château défend cette ville des déprédations des Arabes qui l'environnent: cette fortereſſe, placée dans le centre de l'eſpace circulaire que la ville occupe, eſt conſtruite ſur une butte qui paroît avoir été faite à main d'homme, & l'on apperçoit qu'elle eſt comme cerclée par des aſſiſes de pierres. Le fort, qu'on y a bâti ſur les principes de l'ancien art militaire, contient aujourd'hui quelques pièces d'artillerie, dont le feu peut raſer la ſommité de

toutes les collines voiſines, ſans être gêné par les maiſons. Celles-ci ſont toutes terraſſées, & d'une hauteur ſi égale qu'on a rarement quelques marches à monter ou à deſcendre pour aller d'une maiſon à l'autre ; & pluſieurs grandes rues voûtées ajoutent à la facilité de ſe communiquer, en donnant celle de traverſer d'un quartier à l'autre, ſans éprouver l'embarras des rues. Celles d'Alep ſont pavées avec recherche : des dales de pierres bien unies forment les deux trotoirs, & le centre de la rue eſt maçonné en briques poſées de champ pour la commodité des chevaux. On doit ſurtout remarquer à Alep des ſoins de propreté inconnus dans les autres villes de Turquie, même dans la Capitale. Cet objet de police n'y cauſe pas l'embarras de nos tombereaux : ce ſont des âniers qui parcourent la ville & chargent les balayeurs que chaque particulier eſt obligé de raſſembler. Si la chaleur du climat rend ce travail plus facile, cette même chaleur exige auſſi une plus grande propreté pour conſerver la ſalubrité de l'air, ſurtout ſous les rues voûtées dont je viens de parler. Celles-ci ſont particuliérement deſtinées aux marchands. Elles contiennent les effets les plus précieux ; c'eſt-là que le commerce actif & paſſif déploie ſon activité ; mais la protection des différentes caravannes, ainſi que les eſcortes particulieres dont les voya-

geurs ont beſoin, ſont un moyen dont le Pacha & ſes Officiers profitent toujours pour vexer le commerce & les particuliers. A cela près, le peuple jouit à Alep de plus de tranquillité que dans les autres villes; & les Européens n'y ont jamais éprouvé aucune avanie capable d'intimider leurs ſpéculations. On peut juger auſſi par les progrès de l'induſtrie des Alepins que le deſpotiſme l'a ménagée. Elle s'eſt perfectionnée au point d'entrer en concurrence avec les Indes. J'ai viſité avec ſoin les fabriques d'étoffes que nous nommons herbages, dont nous défendons l'entrée dans le Royaume, ſans que l'imitation puiſſe ſeulement juſtifier la prohibition; & que notre genre de filature, ainſi que les entraves qu'on met à la perfectionner, ne nous permettra jamais d'imiter. C'eſt en effet bien moins dans l'art du fabriquant, dont le métier eſt abſolument ſemblable à celui que l'on emploie pour les étoffes brochées, que dans l'adreſſe de la fileuſe, qu'il faut chercher ſon imitation. C'eſt ce premier talent, qui fait employer les ſoies du Liban, de maniere à ſurpaſſer l'organſin d'Italie. C'eſt encore du coton d'Alep dont nous faiſons à peine des bourres de Rouen, que les fileuſes de Syrie compoſent la trame des herbages; mais le fuſeau néceſſite la patience, & la patience vient à bout de tout (1).

(1) Cette maniere de filer ne peut ſans doute con-

Lorſque j'arrivai à Alep, Iſed-Achmet Pacha qui avoit gouverné cette ville, venoit d'être remplacé, & étoit deſtiné à aller réparer le Temple de la Mecque; les habitans regrettoient cette mutation, qui faiſoit d'un bon Adminiſtrateur, un mauvais architecte. Il partit pour ſa deſtination le même jour que moi pour Alexandrette, où je devois me rembarquer. Le nouveau Gouverneur m'avoit deſtiné une eſcorte de cent chevaux, il y joignit un Alay-Tchaouche & un timballier. A cette marque diſtinctive & particuliere aux Pachas, il ajouta deux de ſes chevaux de main, & j'acceptai d'autant plus volontiers cette honnêteté, qu'elle étoit la preuve que la ſuppreſſion des préſens que j'avois prononcée, & que les Conſuls des autres Puiſſances avoient ſuivie, n'étoit pas auſſi dangereuſe pour la conſidération des Eu-

---

venir aux fabriques qui prennent des fileuſes à gages. Cette réunion d'individus convient encore moins à une adminiſtration ſage, dont le premier ſoin doit être de conſerver le phyſique & le moral. On avoit propoſé au Gouvernement un moyen de perfectionner & de multiplier les filatures ſans déplacer les habitans, & la deſtruction de la mendicité en auroit été le dernier réſultat. On ne demandoit pour cela que la liberté d'agir; mais le bien ne ſe fait qu'au fuſeau, il faut de la patience pour l'opérer.

ropéens que l'on avoit voulu le faire croire. Cette ſuppreſſion avoit privé Iſed-Achmet Pacha du préſent d'uſage qui lui revenoit à ſon départ: je devois camper à côté de lui à Kanthouman; & l'on jugeoit qu'il s'y croiroit diſpenſé de toute politeſſe avec moi, ce qui dans le fait m'auroit été peu ſenſible, quoique d'ailleurs j'eſtimaſſe ſa perſonne; cependant mes tentes n'étoient pas encore dreſſées à côté des ſiennes, qu'il m'envoya complimenter, & me prier de le dédommager de ne m'avoir pas vu à Alep. Je me rendis auſſi-tôt à ſa tente où, contre tous les uſages, il ſe leva pour me recevoir; je reſtai deux heures à cauſer avec cet homme, pendant leſquelles j'eus occaſion de remarquer plus de bon ſens & de lumieres, qu'il n'en falloit pour juſtifier l'eſpèce d'exil dans lequel on l'envoyoit; & c'eſt après lui avoir fait part de cette obſervation, que nous nous ſéparâmes pour repoſer chacun de notre côté, & prendre le lendemain des routes différentes.

Notre petite troupe fut coucher le jour ſuivant à Martavan. La ſingularité des mœurs des habitans de ce village eſt ſi remarquable, que je ne puis me diſpenſer d'étendre la célébrité dont Martavan jouit en Syrie. On m'a aſſuré que le village qui lui eſt contigu ſe gouvernoit d'après les mêmes principes, mais il eſt privé de

l'avantage d'être ſur la route, & ſon nom eſt à peine connu. Ces deux villages appartiennent à un riche propriétaire d'Alep, qui en perçoit les cens, & jouit en même-temps du droit de nommer à la charge municipale de cette communauté. On ne voit à Martavan nulle indication d'une religion quelconque. Les hommes n'y paroiſſent occupés que de la culture; & les femmes, qui y ſont généralement jolies, ne ſemblent deſtinées qu'à accueillir les voyageurs. Le jour où il en arrive, eſt auſſi pour elles un jour de fête, ainſi que pour le Peſeving-Bachi, dont l'autorité eſt celle d'un Baillif, dont les fonctions ſont plus conciliantes & dont la qualification ne peut ſe traduire. Son office eſt de prendre les ordres des nouveaux venus, de ſervir chacun ſelon goût, & de compter de ſes droits avec ſa communauté. On m'a aſſuré que ce caſuel avoit été vendu dix bourſes avec le titre qui en autoriſe la perception. Il ſeroit difficile de trouver l'origine d'une ſociété fondée ſur des principes auſſi étranges; & c'eſt au milieu des lois rigoureuſes de la jalouſie, que Martavan conſerve légalement une licence tellement réduite en principe, qu'elle paroît être le ſeul préjugé de cette petite ſociété. La coëffure des femmes de Martavan leur eſt particuliere; c'eſt une eſpèce de caſque d'argent cizelé & orné de pièces d'or

enfilées. Ce bonnet reſſemble à celui des Cauchoiſes. Les ſoins officieux de M. le Baillif de Martavan n'eurent pas autant de ſuccès pour raſſembler mon eſcorte, qu'ils en avoient eu pour la diſtribuer convenablement, & nous ne pûmes partir d'auſſi bonne heure que je l'avois deſiré. Cette journée ne nous conduiſit auſſi qu'à un village, auprès duquel nous campâmes à l'entrée des montagnes, & d'où nous partîmes avant le jour pour aller paſſer à gué une petite riviere, afin d'éviter le pont de fer, dont on nous dit que les Turcmen s'étoient emparés.

Ces peuples, qui habitent l'hiver le centre de l'Aſie, & qui pendant l'été viennent juſqu'en Syrie, faire paître leurs troupeaux avec armes & bagages, ſont crus Nomades, & ne le ſont pas davantage que les bergers Eſpagnols, qui à la ſuite de leurs moutons, parcourent pendant huit mois les montagnes de l'Andalouſie. Ils ſont ſeulement réunis en troupe plus nombreuſe, afin de conquérir les pâturages qui leur conviennent, ſi l'on veut leur en diſputer la jouiſſance. Jamais ils n'entreprennent aucune attaque, jamais ils ne guerroyent ſans y être provoqués; mais mon eſcorte avoit à craindre leur reſſentiment; les troupes d'Alep venoient d'avoir avec eux une eſcarmouche, dans laquelle un petit nombre de Turcmen, qui s'é-

toient imprudemment ſéparés des leurs, avoit été maltraité par la cavalerie du Pacha; & c'eſt pour les éviter que le détachement qui m'accompagnoit me fit prolonger les montagnes juſqu'à Antioche, où nous campâmes, ſur le bord de l'Oronte, après avoir traverſé les ruines de cette ville célèbre. On voit encore ſon ancienne enceinte : elle forme un parallélogramme, qui s'appuie ſur le penchant d'une côte très roide, & s'éleve juſqu'au ſommet pour la défendre d'être priſe à revers; les murs qui bordent l'Oronte, offrent la maçonnerie la plus ſoignée & la mieux conſervée. On voit ſurtout des tours, (ſeul moyen de défenſe dans ces temps reculés) conſtruites avec une grande recherche. Le penchant de la montagne préſente auſſi les débris des édifices que cette ville renfermoit; mais dont aucun ne m'a paru très remarquable. Mon eſcorte, toujours occupée des Turcmen & toujours prudente, me fit encore prolonger les montagnes par-delà Antioche, afin de tourner le lac qui porte le même nom, & qui devoit enfin nous ſéparer de ces redoutables ennemis. Nous cheminions tranquillement, & nos braves cavaliers faiſoient autour de nous des évolutions, lorſque je les vis tout-à-coup ſe replier ſur moi. Le Commandant de la troupe me fit alors obſerver les tentes des Turcmen, établies ſur la rive du lac que nous

devions prolonger. Il paroiſſoit incertain ſur le parti qu'il falloit prendre; mais le mien ne pouvoit être douteux, je devois continuer ma route, & je parvins à perſuader à mon eſcorte qu'elle n'avoit rien à craindre avec moi, pourvu qu'elle ne fît aucune fanfaronnade inſultante pour les Turcmen. J'étois bien certain, en donnant ce conſeil, que mes gardes n'étoient pas diſpoſés à y manquer; & c'étoit bien aſſez de tenir cette troupe dans une bonne contenance, à la vue de ſix ou ſept mille Aſiatiques, dont les diſpoſitions pacifiques étoient au moins douteuſes.

Je pris le ſoin de couvrir mon eſcorte avec ma petite troupe d'Européens, & nous marchions dans cette diſpoſition, qui n'avoit rien d'hoſtile, lorſque nous apperçûmes un mouvement dans le camp ennemi : il ſe détacha de pluſieurs endroits quelques hommes qui s'avancerent à notre rencontre, & j'eus bientôt à la tête de mon cheval, la muſique des différentes hordes. Ces Muſiciens Turcmen me précédoient en jouant & en danſant, ce qu'ils firent pendant tout le temps que nous mîmes à prolonger leur camp. Après quoi je les congédiai avec la gratification qu'ils étoient venus chercher, & dont ces Meſſieurs étoient ſans doute bien bons de ſe contenter.

Nous fûmes coucher le même jour à Ma-

hamout-Kam, eſpèce de château à l'entrée du Beilan (1). Ces montagnes que nous traverſâmes le lendemain, ſont habitées par les Curdes. Le gouvernement Turc a établi en faveur du commerce & des voyageurs, des gardes chargés de veiller à leur sûreté, & qui pour ſe rendre plus néceſſaires, ont ſoin de piller ceux qui refuſent de les employer; mais la maniere dont je voyageois, ne pouvoit leur promettre aucune rétribution forcée, & ces gardes prirent avec moi le parti de ſe faire valoir par leur exactitude. J'en trouvai une troupe établie dans le haut des montages. Elle voulut à mon approche s'emparer de ma perſonne, ſans égards pour le détachement de cavalerie qui m'avoit ſi bien gardé juſques-là; mais j'aſſurai ſi poſitivement le Commandant de cette infanterie, qu'avec trente Européens j'étois plus en état de le ſecourir que lui de me défendre, qu'il renonça à cette prétention. Je ne pus cependant lui refuſer la liberté, qu'il me demanda de fort bonne grace, de m'accompagner au moins pendant quelque temps. Je n'étois pas fâché d'ailleurs, d'avoir un habitant du pays, capable de répondre aux queſtions qu'il me prendroit envie de lui faire pendant la route; & cet

(1) Suite du Liban : ces montagnes habitées par les Curdes, joignent celles de Caramanie.

homme

homme, ſuivi ſeulement de deux de ſes ſoldats, ſe mit en marche à pied à côté de mon cheval.

Il m'apprit que les Curdes ſes compatriotes, ſe révoltoient ſouvent & n'obéiſſoient jamais; que l'eſprit de rapine rendoit ſes fonctions pénibles, & que je devois recommander aux François, qu'il affectionnoit de préférence à toute autre race d'infidèles, de s'adreſſer toujours à lui, & de le bien traiter. Je tâchai, à mon tour, de lui perſuader qu'il ſeroit perdu s'il arrivoit quelques cataſtrophes à nos Négocians, & nous ne nous perſuadâmes ni l'un ni l'autre. Tandis que nous diſcourions ainſi, j'apperçus à peu de diſtance un pic horrible, & qui me paroiſſoit devoir être un repaire de bêtes féroces. Avez-vous, lui dis-je, dans ce canton des tigres ? Des tigres, me dit-il en baiſſant la voix, en voulez-vous ? mettez pied à terre, je vais vous en faire voir à trente pas d'ici. Un Garde-chaſſe qui annonceroit une compagnie de perdreaux, ne s'exprimeroit pas différemment pour fixer l'attention d'un chaſſeur; mais on juge bien que cette chaſſe ne me tenta pas; & je congédiai le tentateur, auquel je donnai quelques écus pour la peine qu'il avoit priſe.

Cette journée qui fut employée à traverſer des défilés & à franchir des rochers, nous con-

duiſit au village du Beylan à trois lieues de la mer ; & nous campâmes dans le peu d'eſpace que nous offroit l'eſcarpement de la gorge où ce village eſt ſitué. Nous étions en vue de la rade où la frégate s'étoit rendue pour me rembarquer, nous euſſions même eu encore aſſez de jour pour gagner la ville d'Alexandrette, ſituée ſur le rivage ; mais l'air y eſt ſi peſtilentiel que l'on m'avoit engagé à n'y pas coucher. Le Beylan eſt auſſi le refuge des facteurs que le commerce entretient à Alexandrette pour l'expédition des marchandiſes ; cependant nonobſtant le ſoin qu'ils ont d'y ſéjourner le moins qu'ils peuvent, & de venir au Beylan reſpirer un air ſalubre, il eſt rare que ces malheureux puiſſent réſiſter long-temps à cet air méphytique. Il a ſans doute pour principe les maréca-ges qui bordent la plage ; mais la corruption de ces vapeurs appartient à des cauſes plus éloignées. On voit en effet que les montagnes qui entourent Alexandrette, trop élevées pour laiſſer échapper ces vapeurs, en les réuniſſant & les condenſant ſous un ciel brûlant, ſont le véritable motif de la corruption de l'air d'Alexandrette. Je n'ai jamais obſervé d'air mal ſain, ſans en retrouver la cauſe dans une diſpoſition topographique abſolument ſemblable *(1)*.

(1) Les vapeurs des rivieres de l'Egypte ne ren-

Alexandrette étoit le terme des campemens journaliers dont je commençois à être fatigué : nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour terminer avant la nuit les affaires qui m'y conduisoient ; & après avoir contenté l'avidité des gens qui m'avoient accompagné, je me rendis vers le soir à bord de l'Attalante : le vent favorable nous fit lever l'ancre aussi-tôt, & nous eûmes encore le temps de relever le Cap Saint-André.

C'est au Sud de cette terre, la plus avancée vers l'Est de l'isle de Chypre où nous devions nous rendre, qu'est située la ville de Fagamouste, célebre par la résistance qu'elle a opposée aux Turcs lorsqu'ils l'ont enlevée aux Vénitiens, & par leur trahison envers le Commandant qui leur a rendu cette ville.

Nous nous sommes trouvés le lendemain matin sur le Cap de la Grecque, & nous avons mouillé avant midi dans la rade de l'Arnaca, où les négocians François & le Consul du Roi en Chypre sont établis : cette ville que la convenance du commerce a fait préférer à Nicosie (1), est située à un quart de lieue de la marine.

---

contrent aucun obstacle qui les retiennent, elles filent librement, & sont par cette raison exemptes de corruption.

(1) Capitale de l'isle de Chypre.

Les maiſons des différens Conſuls, celles des négocians, & l'aiſance que le commerce procure toujours aux habitans du lieu où il s'établit, donne à cette petite ville un aſpect agréable.

L'isle de Chypre eſt un appanage de Sultane; & ce royaume démembré des Etats Vénitiens, eſt gouverné aujourd'hui par un Muſſellim, qui demeure à Nicoſie, ainſi que le Métropolite grec. L'adminiſtration de ces deux chefs, l'un temporel, l'autre ſpirituel, a eu des ſuccès ſi rapides, que les avantages du climat & des productions n'ont pu leur réſiſter, & que cette belle contrée n'offre plus que le tableau de la ſolitude & de la miſere. Fontaine amoureuſe, Amathonte & Paphos contiennent à peine quelques malheureux habitans couverts de haillons. Les taxes auxquelles les Chypriotes ſont impoſés, établies anciennement ſur une plus grande population, devant être ſupportées aujourd'hui par une moindre quantité d'individus, en les invitant à la fuite, aggravẽ annuellement la miſere de ceux qui ne peuvent échapper à cette horrible tyrannie : mais les moyens que la néceſſité eſt forcée d'employer pour acquitter cette ſurcharge d'impoſition, en épuiſant les véritables ſources de la richeſſe, fera bientôt juſtice des tyrans, & leur fera partager la miſere des eſclaves. En effet, les

vins de Chypre, dont le débit dépendoit de la qualité, & qui ne peuvent en acquérir que ſur les meres, ont déjà perdu de leur valeur par l'extradition de ces vieilles futailles qu'on n'auroit pu ſe procurer autrefois, & que la miſere eſt depuis long-temps forcée de vendre. Les Vénitiens ont acquis les plus anciennes; mais l'intérêt particulier qui s'eſt livré à cette ſpéculation n'a pas ſenti qu'en intervertiſſant l'ordre, il ſe nuiroit à lui-même, & qu'une opération qui ôte au cultivateur le moyen de cultiver avec le plus grand fruit, en détruiſant le cep, rend la futaille inutile (1).

L'abondance & la variété des productions dont le ſol inculte de Chypre ſe recouvre ſpontanémeut, font regretter que Tournefort, ce célebre Botaniſte, ait négligé de viſiter cette isle. Les recherches qu'on pourroit facilement y faire, diſpenſeroient de les étendre ſur la côte de Caramanie, où l'on ne pourroit herboriſer ſans danger. Le voiſinage, ainſi que les

(1) Les vins de Chypre qui ont aſſez généralement une ſaveur de gaudron aſſez forte, en reçoivent l'impreſſion des outres gaudronées dans leſquels on les enferme au ſortir du preſſoir, & juſqu'à ce qu'on les mette en futaille ſur ſes meres; ces vins perdent ce goût en vieilliſſant, & ont l'avantage, lorſqu'ils ſont naturels, de ne jamais s'aigrir.

rapports du ſol de Chypre avec le continent de l'Aſie, ſemblent garantir que leurs productions y ſont ſemblables ; & j'ai regretté que la ſaiſon n'ait pas été favorable au zèle d'un jeune naturaliſte que M. Poiſſonnier avoit placé ſur la frégate en qualité de Chirurgien Major.

Nous partîmes de Chypre en côtoyant cette isle juſqu'à la pointe occidentale, d'où la frégate fit route ſur Rhodes, & nous mouillâmes en face de cette fameuſe tour, où la valeur de la nobleſſe Européenne diſputant des lauriers au grand Soliman, ne lui céda que le champ de bataille.

On voit encore dans la ville de Rhodes pluſieurs armoiries des Chevaliers Hoſpitaliers ; & cette isle, originairement la terreur des Turcs, eſt encore redoutable à tout l'Archipel, par l'entretien de deux galeres deſtinées à la défendre des Corſaire Malthois, & qui ne ſervent en effet qu'à vexer les habitans des isles voiſines.

Le gouvernement de Rhodes eſt donné à un Pacha à deux queues qui s'abſente ſouvent. Le Naſir (1) eſt après lui l'homme le plus dangereux ; & l'abus qu'il peut faire de ſon autorité porte plus particuliérement ſur les Européens. Celui

(1) L'Intendant de la douane.

qui poſſédoit cet emploi à mon arrivée à Rhodes, s'étoit rendu redoutable par ſes extorſions; mais avide d'une main, & libéral de l'autre, c'étoit toujours du produit de ſes vexations qu'il achetoit l'impunité. Tel eſt le ſyſtême qui gouverne l'Empire Ottoman. Il fournit au caſuel des Miniſtres de la Porte; le Grand-Seigneur y trouve lui-même la ſource qui remplit ſon tréſor particulier: mais dans aucun des cas, rien ne retourne aux malheureux qui ont été vexés; & le Raya qui ſait que les plaintes, en n'ayant jamais d'autre effet que celui de faire partager le gâteau, ne font auſſi qu'exciter un nouvel appétit, eſt toujours aſſez prudent pour ſe taire.

Je ne parlerai pas des mœurs particulieres des habitans de Rhodes, ni de ce que cette isle peut avoir eu de remarquable. Ces détails ont été décrits par M. le Comte de Choiſeul-Gouffier; & ſon voyage comprenant ce qu'il me reſte à parcourir de la Grèce, je me bornerai au ſeul examen du gouvernement Turc hors de la capitale; mais je dois, pour remplir le but que je me ſuis propoſé, en écrivant ces mémoires, rendre ici témoignage à l'exactitude de M. le Comte de Choiſeul. Elle n'a négligé aucuns détails, & l'on doit ſans doute lui ſavoir gré de nous avoir retracé l'ancienne Grèce ſans jamais

la confondre avec les traits qui caractériſent les Grecs actuels.

La mauvaiſe ſaiſon ſe joignant aux affaires de mon inſpection, je me déterminai à paſſer une partie de l'hiver à Smyrne; & nous partimes de Rhodes pour nous y rendre en côtoyant l'Aſie (1). Cette navigation, qui nous auroit offert dans tout autre temps le coup-d'œil le plus varié, fut extrêmement fatigante, ſurtout vis-à-vis le golfe de Stanchio. Nous y eſſuyâmes un très gros temps qui, après nous avoir tenu à la cape toute la nuit, nous força à relâcher le lendemain aux écueils du Pacha. Peu de temps après que nous eumes gagné cet abri, nous y vîmes arriver un bâtiment Vénitien qui prenoit auſſi ce mouillage; & nous apprîmes du Capitaine, qu'ayant été aſſailli au loin par le gros temps, & ne ſachant, faute de relevement, où diriger ſa route, il avoit pris le parti d'attacher à la proue de ſon bâtiment, une image de la Vierge, en lui abandonnant la conduite du vaiſſeau. C'eſt ainſi que ces bienheureux avoient traverſé une mer pleine d'écueils; mais on eſt encore plus effrayé, quand on réfléchit qu'il ne faut qu'un ſemblable ſuccès pour noyer un bâtiment à la premiere occaſion.

---

(1) C'eſt dans ces parages qu'on pêche les plus belles éponges.

Nous

Notre route nous ayant conduit entre les isles de Spalmadors & le port de Tcheſmé, j'eus occaſion de voir ce théâtre où l'ignorance a joué le plus grand rôle. On y étoit encore occupé à repêcher le reſte des canons de bronze engloutis dans ce gouffre; & les gens commis à cette recherche s'approprioient les tronçons qu'ils pouvoient ſouſtraire, & les vendoient au plus offrant (1).

A peu de diſtance de Tcheſmé, nous doublâmes le Cap Cara Bournou qui ferme la rade ſpacieuſe & profonde au fond de laquelle eſt ſituée la ville de Smyrne. Cette échelle (2) doit être conſidérée comme le chef-lieu du commer-

(1) Cette maniere d'adminiſtrer pour le compte du Grand-Seigneur, eſt à un tel degré d'indécence, que l'on a vu un Pacha de Morée faire ſcier la volée des canons de Coron pour en vendre le métal. Ce moyen ingénieux de voler l'artillerie ſans diminuer le nombre des pièces, peut avoir été blâmé, mais n'a certainement jamais été puni.

(2) Le mot d'échelle qu'on emploie pour déſigner les places de commerce en Levant, eſt pris du mot turc Iskelé, eſpèce de jetée ſur pilotis faite pour débarquer les marchandiſes : elles ſont conſtruites avec une ou deux marches pour la facilité du ſervice. Le mot Iskelé veut proprement dire échelle; & cela prouve que les traductions littérales ne ſont pas toujours dans le ſens le plus vrai.

ce du Levant : il y eſt également actif & paſſif, & c'eſt l'entrepôt de toute l'Aſie. La richeſſe de pluſieurs grands propriétaires entretient dans les environs de Smyrne un ſyſtême d'indépendance dont les progrès augmentent chaque jour. Ils tiennent eſſentiellement au pouvoir de l'argent, & ce pouvoir eſt irréſiſtible. On a pu remarquer auſſi que les efforts que la Porte a faits, il y a quelques années, pour détruire l'un de ces Agas, (1) ont moins effrayé les autres qu'ils n'ont démontré la foibleſſe du Deſpote : ils ſe ſont même énorgueillis de voir le Capitan-Pacha chargé d'aller en perſonne inveſtir la maiſon de leur compagnon ; & les cruautés que ce grand Amiral a exercées après ſa victoire contre des gens ſans défenſe qu'il a maſſacrés impitoyablement, ne peuvent avoir préparé pour l'avenir qu'une plus grande réſiſtance.

C'eſt avec les Agas que le commerce traite de ſes retours : il en achette les récoltes de coton, il fournit en échange à la conſommation de ſes Agas, & ſolde ſon compte en eſpèces ; il en eſſuie auſſi par fois quelques petites avanies ; mais l'intérêt de la denrée fait toujours la loi aux deux parties, & ce mal

(1) C'eſt le titre qu'on donne à tous les gens riches ſans charges, & ſurtout aux grands propriétaires.

eſt rarement au dégré de les déſunir. Le commerce de Smyrne étend ſes branches dans toute l'Aſie mineure, par le moyen des caravanes qui tranſportent nos draps de Languedoc, que les Négocians du pays achetent en gros pour les répandre dans l'intérieur de cette vaſte contrée.

Il me reſtoit, pour terminer ma longue tournée, à parcourir la côte d'Europe, & je traverſai l'Archipel pour me rendre à Salonique, l'un des grands Pachaliks de la Turquie Européenne. On voit à l'entrée du golphe qui y conduit, ce fameux Mont Athos, aujourd'hui Monté-Santo, & ſeulement habité par des Moines Grecs. Quelques relations ont fait croire qu'ils poſſédoient une collection de manuſcrits précieux; mais il eſt plus certain qu'ils ne liſent pas. Il eſt également vrai que les livres de l'ancienne Theſſalonique, ainſi que ceux de Conſtantinople ont été, lors de la conquête, mis ſous clef, & que les Barbares ont enſuite fondu du plomb dans les ſerrures, de maniere que les reſtes de la littérature des Grecs, livrés ou à la ſuperſtition ou à l'ignorance, eſt ſi bien défendu par ces ennemis des lettres, qu'on peut à peine ſe flatter de leur en arracher quelques débris.

Le Gouvernement Turc ſe fait eſſentiellement remarquer à Salonique par l'oppoſition

que le deſpotiſme y éprouve de la part des milices; l'eſprit de corps qui s'accroît toujours par les ménagemens, & s'approprie les lambeaux qu'il arrache à l'autorité, s'eſt emparé du gouvernement de Salonique. Pluſieurs Pachas en ont été ſucceſſivement les victimes; mais cette oppoſition au deſpotiſme, loin d'en détruire l'effet, ne ſert qu'à multiplier la tyrannie; & le Jéniſſaire-Aga, les chefs qui commandent ſous lui, & chaque Jéniſſaire en particulier, ſont autant de tyrans que la Porte ménage, que le Pacha craint, que tout le pays redoute.

L'uſage des garniſons permanentes chez les Turcs, joint à l'indiſcipline des troupes, leur donne en quelque ſorte la propriété du lieu où elles ſont domiciliées; elles y exercent des droits que l'uſage conſacre, que leur union conſerve, & qui contrarient conſtamment l'ordre qu'on voudroit établir. C'eſt d'après ce principe, que les Galiondgis, qui ſont en poſſeſſion de vendre les agneaux à Conſtantinople, forcent les particuliers à les acheter. Les troupes Turques jouiſſent dans chaque ville du privilège de quelques accaparemens de cette nature; leur union anime l'eſprit de fraude qui attaque le fiſc. Cette infidélité eſt remarquable ſur toutes les côtes de l'Archipel, où l'ex-

traction des bleds eſt devenue la baſe d'un commerce interloppe.

Les défenſes du Grand-Seigneur, d'autant plus ſévéres, qu'il eſt lui-même le monopoleur de cette denrée, n'y ſont œuvre; & les Commandans des galiotes chargés d'empêcher cette exportation, ſont les premiers à la favoriſer, au moyen d'une rétribution convenue & payée d'avance. On regle alors le lieu de la ſtation de la galiote, celui où le bâtiment interloppe fera ſon chargement, & le temps qu'il devra y employer. Les bateaux du pays tranſportent alors la denrée de la côte, des navires Grecs & Turcs ſont employés à ce travail, la galiote n'apperçoit rien; & l'avidité profitant de l'abandon, ſe livre à toute eſpèce de fraude.

La coupe des bois ſur les côtes eſt également livrée au pillage. Le particulier le plus puiſſant du pays, s'arroge le droit de diſpoſer de ces propriétés domaniales; & le navigateur qui achette en fraude, & cherche toujours à améliorer ſon marché, anime néceſſairement cet eſprit de maraude qui anéantit toute diſcipline, & ne laiſſe à l'Etat qui lui a fourni ſes matelots, que des pertes incalculables.

En partant de Salonique, j'ai été viſiter les iſles de Saint-George de Squire, de Paros, de

Naxie & de Sira; ces isles, ainsi que celles qui rempliſſent l'Archipel, ſont, ou des apanages particuliers, dont les apanagiſtes diſpoſent, ou des dépendances directes du Capitan Pacha; mais dans tous les cas, les habitans, dont l'intérêt commun eſt d'éloigner la préſence d'un Officier Turc, ſolicitent la ferme de leurs isles; cependant, comme le deſpotiſme a auſſi ſes prétentions & qu'il lui faut toujours une tête à couper, ou un homme à pendre, la forme républicaine, celle des communautés, ne peut lui convenir; il lui faut un Primat, un Deſpote ſubalterne, & le Grec qui obtient cette dignité ne trompe pas ſon eſpérance.

En partant de Syra, nous fîmes voile pour Naples de Romanie. Cette ville ſituée au fond du golfe qui porte ſon nom, & qui, avec celui de Lépante, forme la preſqu'isle de Morée, étoit alors la réſidence du Pacha qui gouverne cette partie de la Turquie Européenne. Il venoit d'être obligé de s'y réfugier pour ſe mettre à l'abri des excès qui dévaſtoient la Morée depuis que les Albanois étoient venus la défendre contre l'invaſion des Ruſſes. Ces troupes, dont la Porte vouloit ſe débarraſſer, prétendoient n'être congédiées qu'avec la ſolde des arrérages qui leur étoient dûs, & qu'on leur refuſoit: le Grand-Seigneur vouloit avant tout être obéi; les Albanois prétendoient être payés:

leurs prétentions augmentoient ainſi que leur inſolence ; & le Pacha chargé de cette négociation, n'avoit ni argent ni bras pour la bien conduire. Les ordres de Conſtantinople le preſſoient cependant d'en finir ; & quelques actes de rigueur, toujours déplacés quand on ne peut les ſoutenir, ne ſervirent qu'à réunir les révoltés, dont le premier exploit fut de s'emparer de Tripolitza, capitale de ce royaume.

La retraite du Pacha avoit été dictée par la prudence du moment ; mais il n'avoit pas moins de crainte du côté de la Porte que du côté des Albanois. Sa poſition étoit embarraſſante. Je l'avois connu à Conſtantinople pendant qu'il y poſſédoit la charge de Grand-Ecuyer, & je le trouvai occupé des préparatifs du ſiège de Tripolitza. Ce Turc, accoutumé à voir le Grand-Seigneur diſpoſer de mon activité, & m'accorder ſa confiance dans tout ce qui avoit eu du rapport au militaire, ne mit pas en doute mon empreſſement à me charger de la réduction des rebelles de Morée. L'armée qu'il avoit raſſemblée & dont il me deſtinoit le commandement, n'étoit compoſée que de volontaires ; ſa maiſon étoit du nombre ; & cette troupe paroiſſoit plus animée par l'ardeur du butin que par l'amour de la gloire. J'obſervai auſſi que le Pacha, certain de s'approprier l'un & l'autre après le ſuccès, faiſoit bon marché de

ſon autorité pour ne pas compromettre ſon individu. Je m'amuſai quelque temps de ſon embarras & de ſes inſtances, & je conclus enfin par lui dire que je ne devois ni ne pouvois me charger d'une commiſſion auſſi étrangere à celle qui m'étoit confiée; cependant je ne parvins à le convaincre que de ma mauvaiſe volonté, & je n'eus pas plus de ſuccès en voulant lui démontrer qu'il ne convenoit qu'à lui de conduire cette affaire dans laquelle ſa préſence auroit plus de pouvoir que les forces militaires dont il diſpoſoit. Son parti de reſter à Naples de Romanie étoit inébranlable; je le laiſſai en proie aux déſordres de ſes idées & de ſes diſpoſitions (1), & je partis pour me rendre à Tunis où je devois finir mon inſpection.

Après avoir touché à Malthe, & relâché à Lampedouſe, nous doublâmes le cap Bon, & fûmes mouiller vis-à-vis le nouveau Château de la Goulette, d'où je me rendis à Tunis.

Cette ville, ſituée ſur le bord d'un lac ou plutôt d'un bas-fond qui en a la forme & qui

(1) Il me fallut cependant montrer au Commandant de l'artillerie, l'uſage des mortiers à grenades, & la maniere d'en préparer les fuſées. La Porte n'eſt parvenue que long-temps après à faire ceſſer les troubles de Morée.

communique au golfe par un canal, eſt aſſez grande, aſſez bien bâtie, & paſſablement défendue par le fort de la mer & par quelques fortins répandus ſur les éminences qui l'environnent. Il eſt probable que cette ſituation, adoptée d'abord par les pêcheurs qui ont déterminé celles de preſque toutes les villes maritimes, a paru aux Tuniſiens préférable à celle de Carthage, lorſqu'enrichis par leurs rapines, ils oſerent attaquer ouvertement le commerce. On doit préſumer que leurs pirateries les ont invités à ſe préſerver du bombardement. Le plateau ſur lequel on voit encore les ruines de l'ancienne rivale de Rome, s'avance au contraire à mi-golfe, & par cette raiſon auroit expoſé les Tuniſiens à un coup de main; ſeule attaque qu'ils ayent à redouter tant que la politique de l'Europe, le téleſcope à la main pour porter ſes vues dans les contrées les plus éloignées, ne pourra appercevoir ce qui feroit véritablement à ſa convenance. On voit encore près de Tunis les aqueducs de Carthage; on retrouve également, à ſix lieues dans les terres, le Château-d'Eau qui ſervoit de réſervoir; & c'eſt ſans doute le ſeul monument de ce temps qui annonce quelque magnificence; les débris entaſſés ſur le plateau, n'en préſentent aucune; ce n'eſt qu'en les fouillant qu'on en découvre quelques traces dans les médailles d'or que le

temps n'a pu détruire : j'en ai vu à Tunis une collection qui ma paru précieuſe.

La dignité de Bey eſt héréditaire ; ſon autorité eſt abſolue, & elle s'étend dans l'intérieur de l'Afrique ſur une grande étendue de pays dont il perçoit le tribut avec une petite armée qu'il fait promener annuellement à cet effet. Ce revenu ſe joint à celui des dîmes, de la capitation, de la part aux priſes & des douanes que le Souverain perçoit : mais le commerce & l'induſtrie des Tuniſiens ſont la véritable baſe de leurs richeſſes & d'une ſorte d'affabilité qui les diſtingue des autres Nations Barbareſques. Le Bey habite à quelque diſtance de la ville. Sa réſidence ſe nomme le Barde ; & ce palais, entouré de murs & flanqué de tours, préſente dans ſon intérieur une magnificence que l'extérieur ne promet pas ; ce qui m'en a paru le plus remarquable, eſt une cour aſſez ſpacieuſe entourée de bâtimens élevés ſur une colonade de marbre blanc : il y a auſſi quelques appartemens dans l'intérieur qui m'ont paru aſſez bien décorés pour le pays ; mais ceux qui ne jugeroient le Barde que ſur la ſalle du Divan où le Bey reçoit en cérémonie, ne concevroient pas une haute idée de ſa magnificence. C'eſt peut-être auſſi pour ajouter à celle que j'en avois reçue, que le premier Miniſtre me donna une audience particulière dans la ſalle du tréſor. J'ignore ſi

le coffre qui nous y ſervit de ſiège, étoit plein d'or, ainſi que ceux dont cette ſalle étoit remplie : je n'ai vu qu'un garde-meuble, ou plutôt l'arriere-boutique d'un frippier où les marchandiſes étoient amoncelées ; mais je n'en ai pas moins été charmé de la douceur, de l'intelligence & de la fineſſe d'eſprit du Barbareſque avec lequel j'avois à traiter de mes affaires. J'eus auſſi une audience particuliere du fils du Bey qui règnoit alors, & qui vient de ſuccéder à ſon pere; on m'avoit prévenu de la timidité de ce jeune prince, & mon premier ſoin fut de le mettre à ſon aiſe.

J'ai vu au Barde un grand nombre d'eſclaves de toutes les nations; mais ils ne m'ont préſenté aucunes des idées reçues à leur égard. Je les ai vus bien vêtus, bien nourris, bien traités; & je doute que le plus grand nombre, même ceux qui ſont attaqués de la maladie du pays, euſſent long-temps à ſe louer de leur rachat. Il eſt poſſible, à la vérité, que les eſclaves vendus dans l'intérieur du pays ou à des particuliers qui ne les achetent que par ſpéculations, ne ſoient pas auſſi heureux que ceux qui tombent en partage aux Souverains ou aux Grands. On doit cependant préſumer que l'avarice de leur maître milite en leur faveur. Il faut l'avouer, les Européens ſont les ſeuls qui traitent mal leurs eſclaves; & cela vient

ſans doute de ce que les Orientaux amaſſent pour les acheter, & que nous les achetons pour amaſſer. Ils ſont, en Orient, la jouiſſance de l'avare, & chez nous ſeulement l'inſtrument de l'avarice. Qu'on tranſporte en pays neutre un Nègre de nos colonies avec un Européen eſclave à Tunis; c'eſt à ce tribunal que je vous cite.

Le caractere des Tuniſiens, leurs paſſions & tout ce qui conſtitue leurs mœurs, participe du climat brûlant de l'Afrique; mais ſi l'imagination de ces peuples, ainſi que celle des Turcs, s'égare néceſſairement par les privations qui réſultent pour le grand nombre de la pluralité des femmes, toujours réſervée aux Riches, la conſtitution des Africains ne leur permettant pas de ſe livrer aux mêmes erreurs, rien n'arrête leur fougue impétueuſe, elle franchit juſqu'aux bornes de la nature humaine.

Ceux qui penſent que les négligences de propreté ſont les premieres cauſes de l'inſalubrité des villes, ſeroient étonnés de voir que les habitans de Tunis exiſtent dans l'athmoſphere infect qu'ils reſpirent. Il eſt occaſionné par les émanations putrides d'un canal qui conduit les immondices de cette ville au lac qui en eſt voiſin: ce lac lui-même donne des exhalaiſons qui ne paroiſſent pas moins dangereuſes; & l'on ne peut attribuer la ſalubrité de Tunis qu'à la

profondeur du vallon qui aboutit au golfe, & qui, en attirant les vapeurs du canal & du lac, ne leur donne pas le temps d'acquérir ce degré de corruption qui les rendroit nuisibles à la vie des hommes.

En quittant Tunis pour me rembarquer, j'eus occasion d'observer les débris du fort que Charles-Quint y fit bâtir. Des attérissemens l'ont un peu éloigné de la mer; & c'est sans doute pour cette raison que les Tunisiens lui ont substitué celui de la Goulette.

Nous quittâmes cette rade pour nous rendre à Toulon; & je termine ici des Mémoires que je n'aurois jamais écrit si je ne les avois crus utiles.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Les lettres A, B, C, *indiquent les Parties. Le chiffre Arabe indique les pages.*

A

Abdi-Mustapha, *Pacha*, le faiſeur de puits. C. 33. Son début dans le Viſiriat; leçon qu'il reçoit. *id.* 95 & ſuiv.

Abdul-Hamid, l'effet qu'il éprouve en montant ſur le trône, C. 89 & 90; ſa premiere viſite à l'école; ſon opinion ſur une ſentinelle. *id.* 91 & ſuiv.

Adjemka, poſition critique de l'armée Tartare. B. 152 & 153; l'incendie de ce bourg en découvre les habitans. *id.* 155.

Alay, B. 222.

Alep, C 198.

Alexandrette, C 210 & ſuiv.

Alexandrie, ſa ſituation, ſes ruines, C. 133 & ſuiv.

Antioche, C. 120.
Aqueducs, bâtis par les Grecs & les Turcs, A. 177 & 178.
Archipel, C. 176.
Architecture, ignorance des Turcs dans cet art, A. 119; des Tartares, B. 71 & ſuiv.
Armée Ottomane, la dévaſtation qu'elle opere A ſon départ de Conſtantinople, B. 220; le Gouvernement en ignore la force, C. 88.
Armée Tartare, B. 140 & ſuiv. ſes vivres, *idem*, 141; campée ſur un lac, *idem*, 143; ordre d'attaque, *idem* 144 & ſuiv.; ce qu'elle ſouffre du froid, *idem* 147 & ſuiv.
Artifice feu (d'), le talent des Turcs dans ce rapport, A 138 & 139; chez les Tartares, B. 75.
Artillerie, premiere épreuve à *Kiathana*, C. 9 & ſuiv.; train de campagne, *idem* 68.
Aſtrologie judiciaire, confiance que les Turcs accordent à cette ſcience, C. 64.
Aſſequis, A. 186. C. note 42.
Aveugles (fondation illimitée pour les), en Egypte, C. 166.
Audiences du Kam des Tartares, B. 70.

B.

Bachchéſeray, B. 40 note.
Bains Turcs, leur conſtruction, leur effet, A. 121 & ſuiv.

Balkan, B. 211 note, idem 213.
Barde, C. 200 & ſuiv.
Barut, C. 187.
Bateaux, perfection des Turcs dans ce genre ; diſtinctions qu'on y attache ; couverts en blanc & grillés pour les femmes du Sérail, A. 184 & ſuiv.
Bayonnette, uſage de cette arme adoptée en préſence du Mufti, C. 54.
Bayram, A. 173 & 176.
Beſeſtins, leur ſtucture, leur uſage, leur motif. A. 17. idem 137
Bombes, trait d'ignorance à cet égard, B. 264 & ſuiv. ; à ricochet, C. 42 & ſuiv.
Boriſthène, largeur de ce fleuve ; maniere dont on le paſſe, B. 56.
Boſtandgy-Bachi, ſa ſurveillance ſur les déſordres occaſionnés par les femmes ; étendue de ſa juriſdiction à cet égard, A. Diſcours préliminaire, xl. Exemple de la juſtice qu'il exerce, & de la terreur qu'il inſpire, A. 76 & ſuiv.
Bourreau, il fait l'office d'avocat du criminel, A. 155.
Boyards, leurs intrigues & leurs vexations, B. 32 & 33.
Brûlots, B. 268 & ſuiv.

C.

Campagne des Tartares pour l'incurſion dans la nouvelle Servie, B. 131 & ſuiv.
Canal de la mer Rouge, C. 150 & ſuiv.
Candie, deſcription de cette isle, C. 108.
Capidgi-Bachi, ce que c'eſt, leurs différens emplois, A. 143, note.
Capitan-Facha, ce que c'eſt que cette dignité, A. 140.
Catapulte, arme des anciens ; il en exiſte une dans la ſalle des armes du Sérail, A. 134, note.
Chagrins de Turquie, B. 209.
Charité envers les animaux, A. 162 & ſuiv.
Chaſſes des Tartares, ſervent de prétexte aux incurſions de ces peuples, B. 39.
Cherbet, B, 30 & 31.
Chek, leur inſolence, C. 82 & ſuiv.
Chypres, C. 211 & ſuiv.
Chirin, B. 73, note ; leur fierté, *idem*, 101.
Circaſſienne, voyez Géorgienne.
Climat de Conſtantinople, A. 46 & ſuiv.
Colonne de Pompée, C. 134 & ſuiv.
Comédie Turque, A. 105 & 106 ; elles ſont un acceſſoire aux réjouiſſances publiques, *idem*, 136.
Comédiens (troupes de), comment elles ſont compoſées, A. 106.

Conſtantinople, ſa ſituation, ſon port, ſes environs, l'activité qui y regne, ſes différens aſpects, A. 3 & ſuiv.

Converſion, opinion des Turcs à cet égard. Dialogue entre Krim-Gueray & le Baron de Tott, B. 165 & ſuiv.

Crimée, deſcription topographique de la preſqu'isle B. 85 & ſuiv.; ſa culture, *idem*, 92 & ſuiv.; monumens de la tyrannie des Génois en Crimée, *idem*, 94 & ſuiv.

Croiſſant, le peu de valeur que les Turcs attachent à ce ſigne, A. 183.

Cuiſine des Tartares à la guerre, B. 137.

D.

Danſes, leur indécence, A. Diſcours préliminaire xxvij; mépris qu'on a pour les danſeuſes, *idem*; opinion des Turcs ſur cet amuſement des Européens A. 9 & 105.

Dardanelles (mauvais état des) B. 248 & 249; ſituation, *idem*, 252; attaque des Ruſſes, *idem*, 254 & ſuiv.; diſpoſition des travaux pour la défenſe, *idem*, 257 & ſuiv; zèle d'un Turc & ſon déſintéreſſement, 271 & ſuiv. exemple remarquable de barbarie, 274; lacheté des troupes, *idem*, 282.

Delta, C. 122; obſervation ſur la formation de cette isle, *idem*, 131.

Deſpotiſme, il domine juſqu'à la crainte, A.

119 ; il a moins de pouvoir que le préjugé de l'obéiſſance, il en impoſe même au deſpote, *idem*, 83 & ſuiv.

Deuil, n'eſt point d'uſage chez les Turcs, A. 85.

Derviche, eſpèce de moine. A. 109.

Dgézar-Pacha, C. 179 & ſuiv.

Diſcipline, moyen que les Turcs employent pour l'établir & la maintenir, C. 33 & 34.

Diſcipline des Tartares, B. 145 ; exemple remarquable de ſoumiſſion, *idem*, 161 & ſuiv.

Douanes (perception des), A. 159.

Dromadaires, B. 35, note.

Druſes, C. 184 ; obſervation ſur ce peuple, *idem*, 192 & ſuiv.

E.

Ecole de Mathématique, ce qui a rapport à ſon établiſſement, C. 82 & ſuiv. ; adieux touchans des Ecoliers, *idem*, 106.

Egypte, tout ce qui y a rapport, C. 112 & ſuiv. ſa population, *idem*, 151 & 156 ; ſon commerce, *idem*, 157 ; végétation, *idem*, 159, ſon gouvernement, *idem*, 191 & ſuiv.

Egyptiens, leur affabilité, C. 122 ; leur induſtrie, *idem*, 161 ; leur caractere, *idem*, 162 ; leur religion, *idem*, 163 & ſuiv.

Electricité, ſon effet ſur les eſprits en Tartarie, B. 75 & ſuiv.

Emin-Pacha, B. 228.

Enterremens chez les Turcs, A 85 & 86.

Eſclaves, d'où ils arrivent à Conſtantinople, A. Diſcours préliminaire, xxiv; leur état en Orient, C. 210 & 211.

Etalon du pic d'Architecture, C. 65.

Etendard de Mahomet, B. 223, note.

Eunuques Noirs & Blancs, leur emploi, leur caractere, A. 55, 56 & 59.

Exécutions, A. 155; diſtinction du vrai croyant & de l'infidèle, *idem*, 170.

F.

Famine, cauſe qui la produiſit; déſordre qu'elle occaſionna, A. 25 & ſuiv.

Favoris, mort des trois Favoris de Sultan Mahamout, A. Diſc. prélim. note xxj.

Femmes du Grand-Seigneur; leur titre, A. 52; précautions lorſqu'elles ſortent, *idem*, 185 & 186

Femmes Turques, apperçu de leurs poſitions, A. Diſcours préliminaire, xxviij & ſuiv.; liberté dont elles jouiſſent, xxxviij; abus qu'elles en font, xxxix.

Fêtes Turques, A. 60, 103 & ſuiv. *idem*, 130.

Fidei-Commis, communs en Turquie, A. 144.

Fiſc, maniere dont il compte avec les ſucceſſions des gens morts en place, A. 145.

Fonderies (établiſſement de la nouvelle), C. 34 & ſuiv.

Fortereſſes (nouvelles), C. 59 & ſuiv.

G.

Géorgie, ſa ſituation politique, A. Diſ. prélim. note, xxxiv.

Géorgiennes, leur beauté, A. Diſc. prélim. note, xxxv.

Géographie (ignorance des Turcs ſur la), B. 232 & note, 233.

Gouvernement, peu reſpecté pendant les réjouiſſances, A., 137; moyen qu'il employe pour punir les coupables, 142 & ſuiv.; ſa foibleſſe vis-à-vis des milices, B. 231; ſon inſouciance ſur la ſûreté publique, *idem*, 234; ſa méfiance ſur la fidélité des Employés, C. 21. & ſuiv.

Grecs, la maniere d'exiſter des principaux, A. 78 & ſuiv.; éducation des filles, *idem*, 79; intrigues des Grecs relativement aux deux principautés de Moldavie & de Valachie, B. 24 & 25; leur vanité, *idem*, 26.

Gueray, origine de ce ſurnom des Princes Ginguiſiens, B. 218, 219, note.

H.

Harem, ce que ce mot ſignifie poſitivement ; ſa différence d'avec le mot Sérail, A. Diſc. prélim. note xxvij.

H ſné, définition de ce mot, A. 142, note.
Hiſtoire naturelle de la Crimée, *voyez* Crimée.
Hoſpitalité des Tartares, B. 204 & ſuiv.

I.

Ignat Coſaques, B. 140 ; intrépidité de l'un de ces Coſaques au paſſage de l'Ingul *idem*, 146 & 147.

Incendie, deſcription de celui qui conſuma en 1756 les deux tiers de Conſtantinople ; meſures, précautions & uſages obſervés à cet égard, A. 12 & ſuiv. ; moyens que les incendiaires employent, *idem*, 101.

Incendie de la nouvelle Servie ; ſon effet dans l'athmoſphere, B. 155.
Ingul, paſſage de ce fleuve, B. 146.
Inondation du Nil, ſes cauſes, C. 124 & ſuiv. ; conjectures ſur l'inondation de l'Euphrate, *id.* 127.
Iſed-Bey, ſon caractere, B. 246 ; il devient Viſir, C. 104. Pacha du Caire, *idem*, 115.

Iſmaël-Bey, B. 246 ; ſon inſouciance ſur les déſaſtres de l'Empire. C. 76.

J.

Jaff, C. 176 & ſuiv.

Janiſſaires, inſtitution de cette milice, B. 62 ; ſa paye, C. 50.

Juſtice Turque, A. 146 & ſuiv. *idem*. 150, 158 & ſuiv.

K.

Kam des Tartares, étiquette de ſa Cour, B. 70 ; ſes chaſſes, *idem*, 79 & ſuiv. ; ſon palais, *idem*, 85.

Kapin, mariage au kapin ; ce que c'eſt, A. Diſ. prélim. xxviij.

Kotchim, ſituation de cette forteresſe, B. 7.

Krim-Gueray, début de ce Prince avec le Baron de Tott, B. 112 ; ſon portrait, *idem* ; ſon entrée, *idem*., 113 ; on redoute le premier acte de ſa ſévérité, *idem*, 114 ; ſon opinion ſur le Viſir Emin-Pacha, *idem*, 127 ; le caractere de ſon eſprit, *idem*, 133 ; ſon humanité, *id.* 139 & 148 ; ſon dégoût pour les têtes coupées, *id.* 149 ; ſa mort, *id.* 198 & ſuiv.

L.

Langue Turque, maniere de l'enſeigner ; com-

ment elle eſt compoſée ; difficulté qu'elle préſente, A. 6, 8 & 9.
Lattaquée, C. 188.
Leſguis, Tartares ; arrivée d'un Ambaſſadeur de cette nation, B. 132 & 133.
Liban (Mont) C. 195.
Lois ſomptuaires, A. 95.
Lois civiles, A. 153 & ſuiv. ; lois criminelles chez les Tartares, B. 82 & ſuiv.

M.

Macédoniens, leur intrépidité, C. 69 & ſuiv.
Machine à mâter, ſa conſtruction, C. 87.
Makſoud-Gueray, le Kam, ſa maniere de vivre ; ſon caractere, B. 73.
Mamelucs, C. 167 & ſuiv.
Marine, mauvais état de celle des Turcs. C. 238 & ſuiv. ; incurie des Turcs à cet égard, *idem*, 85.
Martavan (uſage ſinguſier des habitans de), C. 203 & ſuiv.
Mekkemé, A. 158.
Melek-Pacha, Caymakan, B. 247.
Mikmandar, B. 8, note ; vexations qu'ils exercent, *idem*, 9 & ſuiv.
Milady Montagu, réfutation de ſes lettres, A. Diſc. prélim. xx & ſuiv.
Minarets, leurs conſtructions, leur uſage, A. 182.

Miri, vexations qu'il exerce ſur les ouvriers ; C. 25.

Moines Tartares, A, 109 & ſuiv.

Moldaves, l'entêtement remarquable de cette nation, B. 14 & ſuiv. ; leur origine, leur langage, *idem*, 33 & ſuiv.

Moldavie, état de cette province, B. 24 & ſuiv. taxe immodérée qu'elle ſupporte, *idem*, 25 & 33 ; dévaſtation de cette province, *idem*, 117 & ſuiv.

Monnoie, eſpèces, leur définition, A. 134, note.

Monnoie, titre, C. 78.

Monopole, celui que fait le Gouvernement, A. 25.

Morée, C. 222 & ſuiv.

Moſquée, A. 155 ; *id.* 178 & ſuiv.

Monticules, obſervations ſur ces amoncellemens, B. 49 & ſuiv.

Mont Olympe, la ſituation de celui d'Aſie ; ſes rapports avec la climature de Conſtantinople, A. 47, C. 108, note.

Mutualis, C. 184.

Murad-Mollach, la maniere d'exiſter de ce Turc ; il ne connoit pas ſes enfans ; ſa morale ſur le ſentiment paternel ; ſur la pluralité des femmes, A. 31 & ſuiv.

Muſique Turque, A. 107 & 108.

Muſtapha III (Sultan), ſon avénement au trône, A. 85 ; ſa poſition antérieure, *id.* 86 ;

ſon portrait, *id.* 87; ſon inſtallation, *id.* 88 & ſuiv.

Muſtapha Sultan, ſa premiere démarche avec le Baron de Tott, B. 226 & 227; il vient voir les pontons, C. 29; ſon projet ſur le canal de jonction entre la mer Rouge & la Méditerranée, C. 151, note.

N.

Naiſſance (ce qui ſe pratique à la) des Princes ou Princeſſes Ottomanes, A. 127 & ſuiv.

Navigation, ignorance des Turcs ſur cet objet, C. 72 & ſuiv.

Nekropolis, C. 138 & ſuiv.

Nil, C. 122; ſon limon, *idem*, 130.

Nilomètre, C. 130.

Noguais, B. 41; l'opinion qu'ils ont de leur pays, *idem*, 42, note; la patience qu'ils mettent dans la recherche de leurs troupeaux, *idem*, 43; leur nourriture, *idem*, 45 & 46; la circonſpection de ces peuples envers les étrangers, *idem*, 47; obſervations ſur leurs uſages, *idem*, 48; leurs vêtemens, *idem*, 53; maniere de ſaiſir les chevaux, *idem*, 54; leur avarice, *idem*, 58 & 59; leur commerce, *idem*, 59.

O.

Obas, ce que c'eſt ; leur conſtruction, B. 43.
Oczakow, ſituation de cette place, B. 55.
Opium (uſage immodéré de l') chez les Turcs ; ce qui en réſulte, A. 108 & ſuiv. B. 215.
Orcapi (deſcription des lignes d') B. 61, 64 & ſuiv.
Orgueil des Turcs défini par eux-mêmes, A. 184.

P.

Patriarche des Grecs ; ſa dépoſition ; inſtallation de ſon ſucceſſeur ; moyens employés à cet effet, A. 62 & ſuiv.
Pêche, aventure à ce ſujet, A. 39 & ſuiv.
Pérécop, *voyez* Orcapi.
Peſte, ſon origine ; cauſe qui la perpétue ; facilité des ſecours pour ceux qui en ſont attaqués ; remèdes, obſervations ſingulieres à cet égard, A. 28 & ſuiv. ; elle n'eſt pas originaire d'Egypte, C. 160.
Pierrier (groſſeur remarquable d'un), B. 275 & ſuiv.
Pyramides (voyage aux), C. 118 ; obſervation ſur leur conſtruction, *idem*, 139 ; ſur leur élévation, *idem*, 148.
Pontons demandés à l'armée, C. 19 ; doublés en

cuir, *idem* 25 ; épreuve faite en préſence du Grand-Seigneur, *idem*, 31 & ſuiv.

Porte, la Porte ; définition de cette expreſſion employée pour déſigner l'Empire Turc, A. 132, note.

Propriétés chez les Turcs, A. 116 & ſuiv.

Pruth, paſſage de cette riviere, B. 10 & ſuiv. *id.* 118 & ſuiv.

R.

Racub Pacha, caractere de ce Grand-Viſir, A. 22 & ſuiv. ; ſon adreſſe à manier le peuple, *idem*, 95 ; ſon mépris pour tous les préjugés, *idem*, 97 & ſuiv. ; il veut établir une bibliothèque, *idem*, 111.

Ramazan, A. 173 & ſuiv.

Réjouiſſance publique, A. 102 & ſuiv. *idem*, 139 & ſuiv.

Révolte des femmes, A. 28.

Rhodes, C 214 & ſuiv.

Rit des Grecs, A. 66 & ſuiv.

Romélie, B. 216.

S.

Saint-Louis, obſervation ſur ſon débarquement en Egypte, C, 175 & ſuiv.

Saint-Jean d'Acre, C. 178 & ſuiv.

Sainte-Sophie, on a trop vanté cet édifice, A. 179 & ſuiv.

Saïque, B. 268, note.
Salackors, Ecuyers, leur emploi, A. 143.
Salines de Crimée, B. 65.
Salonique, C. 219 & ſuiv.
Sandjak-Chérif [ſortie du], déſaſtre qu'il occaſionna, B. 223 & ſuiv.
Sauterelles, ravages que ſont ces animaux, B. 51; cauſe de leur deſtruction, *id.* 52.
Seide, C. 184.
Sérail, impénétrable, Diſc. prélim., note xxv; ſa diſtinction d'avec le mot *Harem*, *idem*, note, xxvij.
Sérasher, B. 38, note.
Sipahis, aux ordres du Kam des Tartares, B. 134; leur inſolence, *idem.* 135; le déſaſtre qu'ils éprouvent, *id.* 136; pluſieurs ſe noyent au paſſage de l'Ingul, *id.* 146 & 147; leur lâcheté au premier coup de fuſil, *id.* 156; leur barbarie, *id.* 158; leur entêtement, *id.* 160 & ſuiv.
Smirne, C. 217 & ſuiv.
Sphinx, C. 118.
Succeſſion au trône Ottoman [ordre de], A. 50; les Princes Tartares n'y ont aucun droit, *id.* 51; lois barbares contre les coliatéraux au premier degré, *idem*, 52.
Sultan, ſignification de ce titre, A. 49.
Sultan Oſman, ſon caractere, A. 17 & 18.
Sultane, comment il faut entendre ce mot, A.

49 & 59 ; Sultane Validé [Sultane mere], *id.* 52 ; leur maniere d'exiſter dans leur palais, *idem*, 54 & ſuiv. ; leur privilège excluſif ſur le mari qu'elles épouſent, *idem*, 141.

Sultans Tartares, leur poſition en Romélie, B 217 & ſuiv.

Supplice, ſon infâmie ne s'étend point ſur les parens du coupable, A. 170 & 171 ; ſouvent ils en tirent vanité, *idem*.

Suratchis, inſtitution de ce corps, C. 53 & ſuiv.

Surmé, ce que c'eſt, A. 119 & ſuiv.

Stambol Effendiſſy, ſa juriſdiction, A. 158 & ſuiv. ; ſon rang, *idem*, note.

T.

Tartares, leur ſituation politique, leur gouvernement, B. 97 & ſuiv. ; levée des troupes, *idem*, 128 ; leur goût pour la chair de cheval, *idem*, 138 ; leur patience infatigable & leur humanité envers leurs eſclaves, *idem*, 154.

Tayn, B. 68.

Tcheſmé [incendie de la flotte Turque à], B. 242 & ſuiv.

Tendelet, excluſif au Souverain, à l'héritier & au premier Miniſtre, A. 184 & 185.

Tentes Tartares, leur méchaniſme, B. 130 & ſuivantes.

Témoins, point de procès en Turquie ſans faux

témoins, A. 150; peine portée contre les fauſſaires, *idem*, 151.
Timariots, B. 135, note.
Tripoli de Syrie, C. 187.
Troubles du Caire, C. 121; hiſtorique de la révolution de 1777, *idem*, 172 & ſuiv.
Tour de Léandre, note, 129.
Tulipes [fête des], A. 60 & ſuiv.
Tunis, C. 224 & ſuiv.
Turcsmen, C. 204, 206 & ſuiv.
Turcs, leur témérité à l'affaire de Grotska & dans la derniere guerre, A. Diſc. prélim. xi, note; mépris qu'ils ont pour les Grecs, B. 29; leur cruauté fait horreur aux Tartares, *id.* 149; leur aptitude aux ſciences abſtraites, C. 85.

V.

Vengeance, maniere dont les Turcs vengent leurs injures, A. 168 & 169.
Vent de Damas, les déſaſtres qu'il occaſionne; les moyens de s'en préſerver, A. 45; vent du Sud (obſervation ſur le) *idem*, 46.
Vin, l'uſage défendu par la loi, & protégé par le Gouvernement, A. 172 & 173.
Viſir, définition de ce mot; différence entre Viſir & Grand-Viſir, A. 141, note.
Ulemats [corps des], ſon privilège, A. 21 & 22.

Uſages des Tartares ; leurs rapports avec les uſages Européens, B. 203 & ſuiv.

Y.

Yaſſi, ſituation de cette ville, B. 26 & ſuiv. *idem*, 31.

Z.

Zaporavicus, Coſaques, leur neutralité, B. 144.

Fin de la Table des Matieres.

VAI 1537536

142 B25